HENRY BORDEAUX
de l'Académie Française

LA FÉE DE PORT-CROS

28 BOIS ORIGINAUX DE RENEFER

LE LIVRE DE DEMAIN

ARTHÈME FAYARD & C[ie] ÉDITEURS PARIS



PRIX : TROIS FRANCS CINQUANTE CENTIMES.

LA FÉE DE PORT-CROS
OU
LA VOIE SANS RETOUR

> Va, je ne cherche pas mon salut dans la torpeur. Le frémissement est la meilleure part de l'homme. Si chèrement que le monde lui fasse payer le sentiment, quand il est ému, il sent profondément l'immensité.
>
> GŒTHE.



HENRY BORDEAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA FÉE DE PORT-CROS

OU

LA VOIE SANS RETOUR

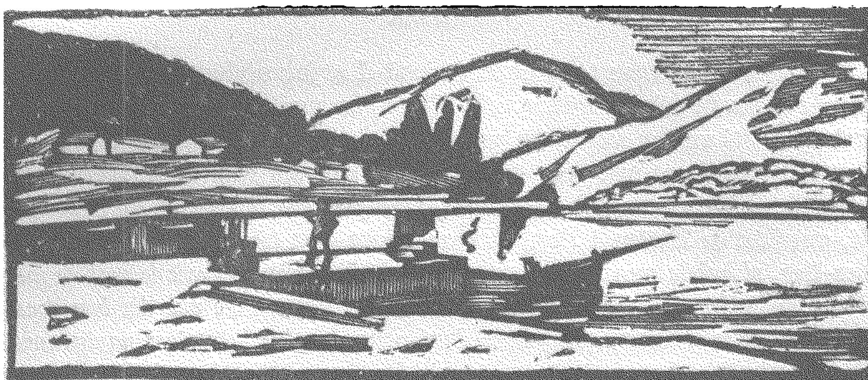
28 BOIS ORIGINAUX DE RENEFER



LE LIVRE DE DEMAIN

ARTHÈME FAYARD & Cie, ÉDITEURS — PARIS

18-20, rue du Saint-Gothard, 18-20



PRÉFACE

Dans les temps anciens, une grande tempête — peut-être celle qui éloigna le prudent Ulysse d'Ithaque et de la sage Pénélope — dut arracher un morceau de la terre grecque et l'amener comme un vaisseau de haut bord en face de la côte provençale. Car l'île de Port-Cros ressemble aux îles de la Grèce. Elle est haute sur les eaux, montagneuse et boisée. Elle a je ne sais quel charme d'Orient. C'est une merveille. On ne la connaît pas assez.

Elle fait partie de ce petit groupe des îles d'Hyères, appelées aussi les îles d'Or. Je les cite dans leur ordre en mer lorsqu'on vient de Toulon : Porquerolles, la plus grande, sanatorium destiné à nos soldats qui reviennent malades des colonies et séjour d'hiver bien aménagé, avec des bois et de riches cultures ; Bagau, minuscule et semblable par sa forme allongée à un grand torpilleur, Bagau couverte de broussailles et que seuls les lapins habitent ; Port-Cros toute verte, qui élève au-dessus de la mer ses collines couronnées de pins ; enfin l'île du Levant, qui fut jadis le siège d'un pénitencier et qui est aujourd'hui abandonnée.

J'ai habité Port-Cros lorsque j'avais vingt-cinq ans. Peut-être son charme d'Orient est-il plus simplement le charme de la jeunesse. Elle appartenait alors au marquis Costa de Beauregard, qui fut de l'Académie française et l'auteur de livres historiques, délicats et élégants, dont l'un, Un homme d'autrefois, *est demeuré célèbre. Il était mon compatriote et il m'honorait d'une amitié toute paternelle.*

« Ma vieille plume est au croc, m'écrivait-il, et je crois bien pour toujours. Je touche à ma dernière ambition, celle d'être plus malin que mon marchand de bois. J'ai été un peu soldat, un peu député, je me suis mis un peu d'encre au bout des doigts ; or tout cela est fini, si bien fini que vous ne trouverez plus céans qu'un bûcheron... » Je me décidai à accepter son invitation. En ce temps-là, on allait de Toulon à Port-Cros au moyen d'un vieux sabot, le Courrier-des-Iles, *si habile au roulis et au tangage qu'il communiquait le mal de mer à d'inoffensifs passagers, même par des temps calmes. Je pus dès lors constater, à ma résistance, que j'étais doué pour de plus lointaines navigations. Quelle joie l'on éprouvait à apercevoir les îles qui sortaient de l'eau comme des sirènes! Port-Cros, la plus belle, paraissait se dresser pour mieux s'offrir. Et ce courrier ne faisait le service que deux fois la semaine. La première semaine, on regrette journaux et lettres. Bien vite, on s'habitue et même on arrive à maudire l'arrivée du bateau qui trouble la quiétude où l'on vivait en compagnie des pêcheurs, des eaux, des pins et du ciel. Avec ses bois épais, ses broussailles confuses et les couleurs éclatantes que prennent les roches de ses rivages, Port-Cros a dans la mer et le soleil un aspect de jeunesse éternelle.*

Elle a inspiré toute une littérature. Le vicomte de Vogüé l'a chantée dans Jean d'Agrève, *ce poème lyrique ; M. Paul Bourget lui a consacré une de ses plus belles* Voyageuses ; *le marquis Costa a écrit sur elle une pathétique nouvelle,* Yachting ; *je lui dois moi-même cette* Voie sans retour, *écrite bien avant la trentième année et que je republie en lui ajoutant ce titre :* la Fée de Port-Cros.

Le marquis Costa de Beauregard, bien qu'il eût mis sa plume au croc, y écrivait alors un ouvrage sur La Ferronnays, *qui fut ambassadeur et ministre des Affaires étrangères sous la Restauration. Par surcroît, il s'occupait à défricher son île. Port-Cros, comme une femme coquette, promettait ses faveurs, mais ne les accordait pas toujours. Les céréales, les légumes, la vigne, les fleurs, tout y poussait, et l'on y découvrait des mines, des ardoisières, des eaux ferrugineuses. Mais le vin ne prenait pas la mer, les mines trompaient les prospecteurs, les eaux se perdaient. Il y avait quelque perfidie dans ses sourires. Elle exaltait les rêves et les transformait en décevants mirages. Mon hôte, il est vrai, était rebelle à la désillusion.*

— Je plante, m'expliquait-il, quatre-vingt mille pieds d'artichauts. Chaque pied rapporte net, cinquante centimes. C'est un calcul infaillible. Ma

voilà donc, rien que par mes légumes, à la tête de quarante mille francs de revenus.

Au bout du compte, ce calcul infaillible tournait en un déficit que le vin, les fleurs, les mines et les eaux aggravaient. Je ne m'y attardais guère ; lui moins encore, tant il était grand seigneur, et nous ne connaissions, de notre île, que les enchantements. L'ai-je assez parcourue et battue, un fusil à l'épaule, avec le lieutenant Saillard, fils de l'amiral, qui doit être aujourd'hui colonel et que j'ai perdu de vue depuis son départ pour l'Indo-Chine ! La situation stratégique de Port-Cros, signalée par Napoléon et marquée par la construction de deux forts, celui de Lestissac à l'entrée et celui de la Vigie sur une crête, lui valait alors une petite garnison de quarante hommes, fournis par l'infanterie coloniale et commandés par un lieutenant. Ainsi l'armée poussait-elle la délicatesse jusqu'à me donner un compagnon pour chasser le faisan ou la pintade, ou pour passer à la nage de Port-Cros à Bagau. Nous avons foulé tous les sentiers et frayé parfois des passages dans la brousse qui poussait librement au-dessus des vallées basses péniblement défrichées. Je revois le rocher de la Gabinière qui commande la mer libre, du côté de l'Afrique, et la tour ruinée de Port-Man en face de l'île du Levant, et le creux de la Sardinière, et le val de la Pallue. Surtout, malgré le temps, je respire encore Port-Cros à la façon d'un bouquet dont les fleurs séchées ont gardé leur subtil arome. Port-Cros est, en effet, toute parfumée. Je ne sais si quelque autre terre est aussi odorante. Sa flore me paraît unique. Au printemps, les pentes du fort de Lestissac sont toutes roses ou lie de vin, recouvertes de ces plantes qu'on appelle communément des pattes de sorcière. *Et l'on n'a qu'à se pencher pour cueillir la menthe maritime aux fleurs violettes, la germandrée, dite* herbe à chats, *qui sent l'éther, la lentisque à baies rouges qu'on trouve aussi en Corse, le myrte, l'immortelle qui fleure la grenadine, le ciste, le romarin aux petites fleurs bleu pâle qui fleurit quatre fois, et le cinéraire, et l'euphorbe, et le fenouil, et l'armoise arborescente. Tout cela compose un parfum spécial, un* mélange, *comme disent les femmes, qui ne peut se confondre avec nul autre parfum. Qui l'a respiré une fois, a subi l'envoûtement de Port-Cros.*

Ajoutez à ces attraits physiques de l'île enchantée une sorte de poésie violente et contrastée dont une visite au petit cimetière de l'île peut donner une idée. Ce cimetière, au-dessus du fort de Lestissac, est un fouillis de graminées mal contenu par les murs. Les morts avec leurs couronnes et même leur souvenir y disparaissent sous l'abondance de la végétation. Une pauvre croix

portait alors cette inscription saisissante : « Ici gît et repose une victime du bateau la Lucie. » *On n'a jamais su le nom de cette épave humaine : c'est un mort sans tête que la vague a déposé au rivage. Or, de ce cimetière, la vue est un chant d'amour. La mer sous le soleil tend ses eaux d'argent et la côte s'arrondit en rivages heureux...*



Je ne voulais pas revoir Port-Cros. A quoi bon revoir les lieux où notre jeunesse fut comblée ? J'y suis retourné cependant après vingt-cinq ans. D'autres jeunesses y venaient chercher l'agrément d'une promenade, et je les accompagnais sans leur faire part de cette émotion du retour.

Pour éviter le bateau public, je pris une barque de pêche au Lavandou. Non sans peine, car la plupart des pêcheurs étaient partis dès potron-minet. Ce petit port du Lavandou est pittoresque et plaisant. J'y avais vu, la veille, rentrer les barques chargées de poissons. Tout un peuple, sur la grève, s'empressait à tirer les amarres et vider les barils. Le soleil étincelait sur les écailles et l'on eût dit un ruisseau de pierres précieuses. Après quoi, les pêcheurs s'en furent jouer aux boules, jeu national. Il les faut voir dans cet exercice : pieds nus, le buste bombé, les yeux pétillants, la voix sonore, se livrant à toutes sortes de contorsions et de grimaces avant de lancer leur boule, lui faisant toucher le sol comme pour en prendre possession, puis l'élevant à la hauteur de l'œil, se penchant et s'avançant comme pour la poser à l'endroit choisi d'avance, l'abandonnant enfin, mais continuant de la suivre avec la main demeurée tendue, avec le regard qui achève de la diriger, et les deux camps l'accompagnant, l'exhortant, la félicitant ou l'injuriant, jusqu'à ce que son mouvement soit définitivement suspendu. Au jeu, n'avais-je pas évalué l'importance du patron Barre, maître du Poilu *et de son équipage ?*

Nous embarquons, nous doublons le cap Bénat dont les hautes falaises sont recouvertes de pins, et nous voyons se rapprocher les silhouettes des îles d'Or : l'île du Levant, pareille à un long serpent, et Port-Cros dressée au-dessus des eaux, l'une triste et nue, l'autre tout arborescente. Il me semble qu'à distance je sens déjà le parfum de celle-ci. Nous la contournons et des noms que je n'avais plus prononcés depuis vingt-cinq ans me reviennent à la mémoire : Port-Man, Lestissac. Nous entrons dans l'anse où s'alignent les quelques maisons de pêcheurs, nous amarrons le bateau et nous abordons. L'île, mon île, n'a pas changé. Il y a bien, là-bas, un bâtiment neuf, mais c'est une jolie auberge

provençale, installée pour recueillir les touristes et qui s'encadre à sa place dans le paysage. Autrefois, il y avait déjà une auberge, toute simple, toute modeste.

— L'auberge Pascal, ai-je dit naturellement... Qu'est devenu Pascal ?

— Il est mort, m'est-il répondu. Mais il a laissé un fils et une fille.

— Et le vieux Ravel ?

— Mort aussi, à plus de quatre-vingts ans.

Il en avait déjà quatre-vingts, ou presque, lorsque je l'ai connu. Il avait servi dans la marine, sous le commandement du prince de Joinville. C'était un vieux philosophe. Un jour, il avait pêché un thon de plus de quarante livres. Comme il l'avait fort bien vendu, il tira sa barque à terre et ne la remit à flot que lorsqu'il eut mangé, ou plutôt bu, tout le produit de sa pêche. Car il préférait le présent à l'avenir. N'était-ce pas de son âge ?

Tous ces détails me reviennent, à peine débarqué. Je veux revoir la petite chapelle avec son clocheton, et au fond de la baie le château du marquis Costa avec ses minces tourelles. Voici ma chambre, et voici le vestibule de pierre où nous veillions le soir, et d'où il fallait parfois chasser les indiscrètes courtilières. Voici le jardin avec ses aloès et ses eucalyptus. Il est presque abandonné et revenu à l'état sauvage. La nuit, au clair de lune, il donnait une étrange impression exotique, si différent des jardins de France ordonnés et doux.

Je veux aussi revoir le cimetière mangé par les graminées. Je retrouve avec peine la croix de la victime du bateau la Lucie, *car l'inscription en est presque effacée. Il semble qu'il n'y ait pas de tombes nouvelles. On ne meurt peut-être plus dans l'île enchantée.*

On y meurt bien encore, m'explique un pêcheur, mais rarement. Alors, vous comprenez, c'est une fête. Un curé vient sur une barque de Porquerolles. Et l'on déjeune avant de recouvrir la tombe.

Les anciens ne faisaient-ils pas des libations ?

***

J'invite le patron Barre à m'abandonner et lui enjoins d'aller m'attendre à l'autre extrémité de l'île, à la tour ronde de Port-Man. Je n'ai pas hésité un instant sur les syllabes de ce Port-Man que je n'avais plus revu.

— Vous saurez trouver le chemin ? ose-t-il me demander, incrédule.

— Sans doute. Je laisse à droite le Vigie, et je passe à la Sardinière.

— Ah ! reprend-il stupéfait. Vous le savez. Mais il y a de la broussaille.

Me voilà parti dans le sentier que mes pas retrouvent. Mes jeunes compagnes s'étonnent de ma science. Je les surprends bien plus encore par ma connaissance de la flore et par la précision de mes désignations géographiques. Elles ne savent donc pas que cette île m'a appartenu, si la jeunesse est une prise de possession. Je les invite à se retourner pour voir, du haut de la pente, la petite vallée qui finit dans la mer, — dans la mer pareille à un lac bleu, car l'île de Bagau la ferme.

Maintenant nous suivons une arête dans les pins et les hautes bruyères blanches d'où l'on domine la côte provençale. Nous cherchons une clairière pour y déjeuner sur l'herbe, avec des fenêtres sur la mer et le rivage. Et l'odeur de Port-Cros nous enivre.

Je fais les honneurs des autres vallées, la Pallue, la Sardinière, et je présente la tour ronde de Port-Man, la passe toute bleue qui sépare Port-Cros de l'île du Levant, cette île du Levant longue et morne. Puis il nous faut redescendre — car le soir vient — jusqu'à la barque qui nous attend parmi les roseaux de la rive. Auparavant, nous traversons un bois de figuiers. Un jour, je me souviens, je cueillais une figue pour en rafraîchir mes lèvres, par un brûlant après-midi, quand deux perdreaux me partirent sous le nez. J'avais mon fusil en bandoulière. Quand je l'armai, il était trop tard. Mais la figue était si juteuse qu'elle consola le chasseur.

Le vent est favorable et gonfle nos voiles rouges qui font dans l'eau un reflet éclatant et mobile. Au rythme de la mer, l'île diminue.

Le patron Barre me tient des discours vifs, patriotiques et utilitaires :

— Il faut que les Allemands paient. Il faut en finir une bonne fois. J'avais deux fils à la guerre.

— Et vous les avez perdus ?

— Non, L'un a été réformé comme idiot. L'autre a été maintenu comme gardien de sémaphore.

— Ah ! bien.

Je retrouve mon cher Midi. Il n'est certes pas là tout entier. Dans le village il n'y a qu'à lire les inscriptions du monument aux morts. Mais lui-même a fait campagne autrefois. Il me peint la vie de l'ancienne marine, du temps qu'il fallait larguer les voiles en grimpant au sommet des mâts ; vus d'en bas, les matelots semblaient grouiller comme des rats sur les cordages et la mâture. Je lui demande des détails sur ses croisières, et il me parle du Levant.

— C'est un beau pays, n'est-ce pas ?

— Ah ! monsieur, admirable. Le poisson y est si abondant que la mer en bouge. Après la soupe, avec les camarades, on les regardait en regrettant ses filets.

Voilà un beau mot de professionnel. Le couchant jette sur la mer ses fleurs mauves et roses. Et Port-Cros est redevenu petit à l'horizon, non dans mon souvenir renouvelé...

Avril 1923.



A Monsieur Paul BOURGET

MON CHER MAITRE,

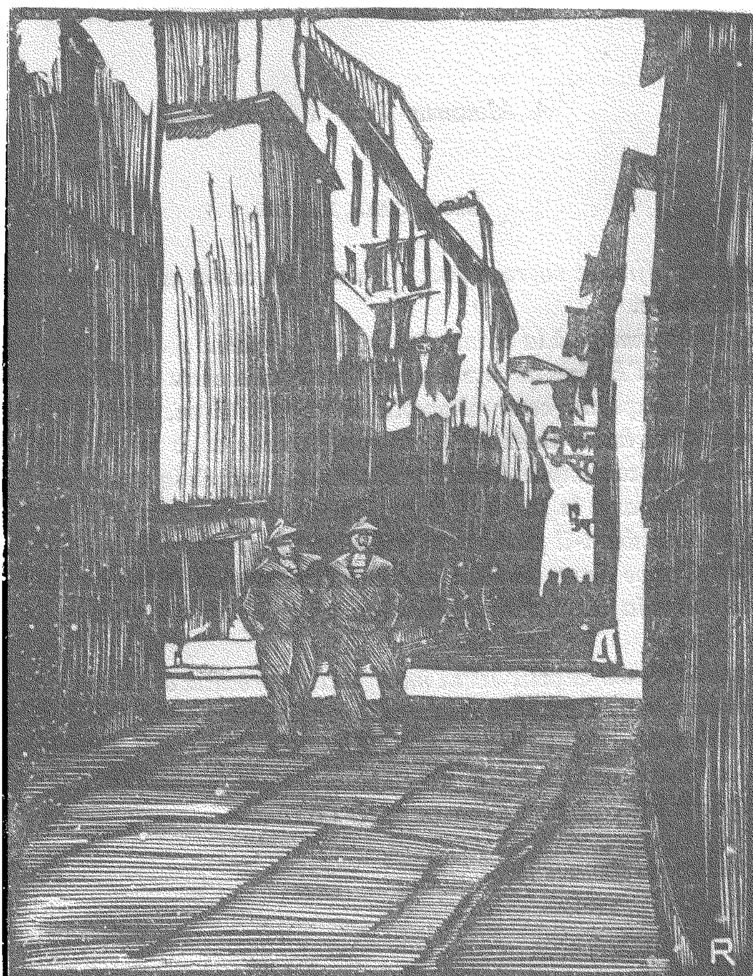
Je vous offre cet ouvrage avec l'espoir que vous en aimerez le cadre et la passion sincère.

Il rend hommage à la beauté de ces Iles d'Or dont vous pouvez apercevoir de votre villa d'Hyères les mystérieuses forêts qui tachent de vert la mer bleue. Et il tente d'exprimer cette mélancolie de la volupté qui, après avoir répandu tant de grâces émouvantes sur la nature éternelle et la vie passagère, agite, comme une eau corrompue, le fond ténébreux et impur de la sensibilité. Celui qui ne se résigne pas à la fragilité de sa jeunesse et entreprend d'en remonter le cours, ne ressemble-t-il point à ces seigneurs que peignit Orcagna sur une muraille du Campo Santo de Pise, et qui, venant de respirer à la chasse le parfum des bois et la joie de vivre, défilent au retour devant des tombeaux et sentent la mort ?...

Je sollicite pour ce petit livre l'indulgence du précieux artiste des Sensations d'Italie *comme de l'analyste impitoyable de* Crime d'amour, *et je vous prie, mon cher maître, de voir dans cette dédicace le témoignage d'une admiration qui s'est ornée spontanément de respectueuse et fervente amitié, lorsqu'il me fut donné de connaître l'homme après l'écrivain.*

Paris, ce 20 décembre 1901.

H. B


R



I

UNE RENCONTRE IMPRÉVUE A MONTE-CARLO

Mon ami Hervé d'Erlouan me prit le bras, et m'implorant de la voix et du geste :

— Je vous en prie, allons-nous-en d'ici, me dit-il. Je crains d'être devenu vieux tout à coup. Voici que je ne regarde plus les jolies femmes, et quant aux jolies femmes, elles ne regardent personne. C'est l'antre même du dieu Plutus, ou la caverne d'Ali-Baba, et l'on n'y peut demeurer sans redouter que son cœur ne se mue en pièce d'or.

Par ce tiède après-midi d'avril, oublieux des jardins fleuris et de la mer, nous étions entrés dans les salles de jeux de Monte-Carlo. Là, chaque figure — hormis celles des bons petits *voyages de noces* et de quelques curieux qui se contentent, pour leur plaisir, de surprendre les émotions des autres — résume une vie singulière et accidentée, principalement composée d'amour échauffé du luxe et de besoin de jouissances violentes et immédiates. C'est une ménagerie humaine que l'on a domptée.

Nous avions longtemps regardé les joueurs en action. Ils environnent, ils pressent, ils assiègent de leur triple ou quadruple rang serré les tables de roulette où courent les boules d'ivoire. Le premier rang assis édifie ou renverse les piles d'or avec des mains nerveuses, dont la trépidation suffit à révéler les mouvements intérieurs de ces âmes plus rongées d'envie que ne le sont, des flots, les rochers du rivage. Les mains des hommes sont ici plus sincères ou moins surveillées que leurs visages experts à

s'immobiliser dans l'attente. Plus impressionnables, les figures de femmes parlent jusque sous le fard et la poudre de riz, au moyen des pommettes brûlantes et des bouches crispées.

Il semble qu'un soleil aride a pesé tout le jour sur ces têtes penchées.

— Regardez-les donc, continuait Hervé. Avez-vous jamais vu aux gens qui travaillent une anxiété, une tension aussi pénibles? Tous ces oisifs auraient leur pain à gagner à la sueur de leur front, que vous ne leur verriez pas des masques si douloureux. Laissons-les à leur vaine conquête. Allons-nous-en.

— Non, lui dis-je, attendez encore un peu. Considérez les vieilles, au lieu des jeunes. Il en est d'extraordinaires. Celle-ci qui est toute vêtue de blanc et qui compte au moins quatre fois vingt printemps. La mort est peinte sur son visage ; elle joue. Celle-là encore, corpulente et sanglée dans son corsage clair, les joues mouvantes comme une gelée : de ses yeux dégradés où passent de fauves lueurs, elle reluque les tout jeunes gens. Et cette veuve qui se tient à l'écart : elle porte le bandeau noir que borde un liséré blanc ; son voile est rejeté en arrière, comme ses regrets ; elle palpe une enveloppe et sourit : elle a gagné. Toutes ces vieilles sont effrayantes. Et il y en a, il y en a! Elles échangent des regards féroces, comme si elles rencontraient dans chacune leur acte d'accusation. Quels orages, quelles hontes ont flétri ces teints et creusé ces rides? Le jeu est-il la dernière passion, et la plus forte? Que désirent-elles encore pour leur vie fanée? Elles fuient le repos qui est la douceur du soir.

Mon ami voulut m'entraîner :

— Fuyons-les. Elles me terrifient. J'ai accoutumé de respecter les vieilles femmes. Celles-ci compromettent jusqu'au temps.

Mais je retins Hervé en lui faisant signe d'écouter. Près de nous, acculé dans un coin de la salle, un vieillard décoré à qui sa haute taille droite, ses favoris blancs et son air distingué et plein de réserve donnaient la tournure conventionnelle du diplomate, s'efforçait de tenir tête à une petite femme en colère. Le verbe haut et le teint animé, elle lui jetait dans la figure :

— C'est ridicule de venir ici avec trente mille francs et de se laisser plumer. Il fallait me les *rendre*. Moi, je perds douze cents francs. Mais ce n'est rien, je sais comment les regagner. Toi, c'est une perte sèche. Tu n'as pas les mêmes moyens.

— Evidemment! dit le vieillard avec un sourire d'une ironie supérieure.

Je profitai aussitôt de cette scène qui avait amusé mon compagnon :

— On rencontre de tout ici, aventuriers, gens du monde, jusqu'à des rois détrônés. Et tenez, voici l'ex-roi d'Albanie, ce monsieur olivâtre qui passe. Sa figure est bestiale. Une fille l'accoste. Ah! par exemple, elle lui prête de l'argent. Oh! les roix en exil! Voyez maintenant ce banquier

juif : il gagne toujours et en est confus ; il voudrait bien perdre un peu par coquetterie pour sa race, afin de pouvoir dire avec modestie : j'ai perdu.

Cependant, l'octogénaire vêtue de blanc s'enfuyait, les mains remplies de billets de banque, semblable à une poule qui, le bec plein, évite ses congénères et gagne les champs. Elle faisait charlemagne, et courait mettre à l'abri son gain. Devait-il servir à graisser la main des Parques ?

— Non, décidément, reprit Hervé, j'étouffe ici. Allons respirer la mer.

Je tentai d'éluder sa monotone réclamation :

— Vous voulez reposer vos yeux las ? Contemplez ces jeunes visages ingénus. C'est une surprise de la maison de jeu, une goutte d'eau pure dans le fleuve de boue.

Deux jeunes filles passaient, sous la conduite d'un grand jeune homme efflanqué qui devait être leur frère. Ils riaient tous trois, et d'un rire si frais que l'on comprenait enfin que le tintement de l'or n'était pas joyeux. Ils s'amusaient de leur équipée. Elles surtout : leurs airs puérils, dans ce milieu corrompu, ressortaient d'une façon curieuse et charmante. Elles portaient des robes de batiste rose, pareilles, et leurs yeux de faïence claire, de ces yeux pour qui tout est nouveau, semblaient des yeux grands ouverts de poupées. Cependant le jeune mentor veillait, et comme une femme trop peinte avait frôlé ses sœurs, il les entraîna :

— Papa nous attend. Venez vite.

— Encore un instant, supplia la plus jeune.

— Non, non, c'est un vilain monde, insista le rhétoricien avide de montrer sa science et son autorité.

Ils marchèrent vers la porte de sortie.

— Imitons-les, conclut Hervé. Ces enfants sont des sages.

Je reconnus que décidément mon ami n'est pas observateur.

Hervé d'Erlouan est capitaine d'infanterie de marine. Il a trente et un ans et paraît plutôt davantage. Sa vie agitée l'a mûri ; il a parcouru déjà une grande partie du monde. La Cochinchine, le Soudan, Madagascar l'ont retenu six années. Selon les usages de son arme, il passe tour à tour deux ans en France et deux ans aux colonies. Son port d'attache est Toulon, et bien qu'il soit d'origine bretonne, comme il n'a plus de parents proches, il préfère demeurer, durant ses séjours, sur cette côte d'Azur ensoleillée et souriante, dont il n'a jamais le temps de se lasser.

Cependant son origine se retrouve dans son caractère, qui est actif et contemplatif ensemble. Le ruban rouge qui orne comme une petite fleur le revers de son veston témoigne de sa valeur militaire qui est brillante : il lui fut donné à la suite d'une campagne au Soudan contre le roi barbare Samory. En France, Hervé ressent, après quelques mois, la nostalgie de la vie aventureuse et libre ; les conventions sociales pèsent comme un poids véritable sur sa poitrine. D'autre part, c'est un contemplatif que la nature émeut, un sentimental dépourvu d'ironie, qui ne se défie pas assez

mais se reprend bientôt et juge sainement. Il demeurera des heures immobile à regarder la dégradation lente des teintes du soir, à sentir le silence amical des étoiles, à *respirer la mer*. Un voyage en Italie a développé en lui le goût des arts plastiques. Et les grâces des femmes l'enchantent comme un adolescent. Il n'est pas curieux des mœurs ; il est curieux de lui-même avec finesse et intelligence. Il m'étonne encore, lorsque sur des élans lyriques, il projette tout à coup de rapides clartés d'analyse qui dissipent les brumes comme fait le soleil au matin. Et d'autres fois il s'engourdit et refuse de s'écouter penser.

Afin de le présenter mieux, — puisqu'il doit jouer le principal rôle de ce récit authentique, — je dirai que sa taille haute et droite a cette élégance vigoureuse que donne la vie physique, et un peu de cette rigidité autoritaire qui vient de l'habitude du commandement et du sens des responsabilités. Ses traits sont accentués, mais ses yeux bleus, plus clairs que les eaux de la mer, sont voilés d'une légère buée, signe incertain des songes qui passent. Sa petite moustache se relève aux pointes, mais sa bouche est fine et gracieuse comme une bouche de femme. Et son teint bronzé s'éclaire quand il sourit. Il compte déjà quelques cheveux blancs. Il parle bien, mais un peu fort : l'abus de la quinine, prise contre les fièvres, lui a occasionné quelque surdité.

Nous nous sommes connus au collège Stanislas, à Paris. Il préparait Saint-Cyr, après avoir échoué à l'Ecole navale, et je préparais la licence ès lettres. Il regrettait la Bretagne, et moi la Savoie. Il rêvait du pays de Léon, sa patrie, et des trois clochers à jour qui sont la gloire de Saint-Pol, et dont le plus élevé, le Creizker, par delà l'île de Roscoff, a vue sur la mer. Tous deux nous faisions des vers qui étaient médiocres ; la même passion d'espace libre nous échauffait.

Pour avoir supporté l'ennui de la même prison, nous sommes demeurés liés. Il ne manque pas de me rendre visite à Paris durant ses séjours de France. Je le mets au courant des théâtres et des livres, et il me raconte le vaste univers. Sa voix pousse les murs de mon cabinet de travail pour y faire entrer les forêts de Cochinchine et les solitudes du Soudan, et je l'enferme dans nos salles de spectacle ou dans nos romans de mœurs, également mal aérés. Notre excès de civilisation tantôt l'amuse et tantôt l'agace. Il juge les Parisiennes en les comparant aux femmes de diverses couleurs qu'il rencontra.

— Elles sont trop compliquées pour moi, dit-il des premières. Elles ont trop de dessous et d'agrafes. Je ne sais même pas les décoiffer, et je crains que leurs chignons ne me restent dans les mains.

De mon côté, je vais le rejoindre sur la côte d'Azur. Pour fuir l'odeur saumâtre de Toulon malsain et pittoresque, il m'emmène chasser à Port-Cros qui fait partie du groupe des îles d'Or, en face d'Hyères, ou bien nous fréquentons les villes du littoral que dessèchent

ensemble le soleil et la volupté. Ainsi nous nous trouvions de compagnie à Monte-Carlo.

Pour la troisième ou quatrième fois, Hervé me répétait :

— Venez regarder la mer. Des terrasses, elle est immense et magnifique au soir tombant.

Je consentis sous condition :

— Jetons un coup d'œil aux tables du trente et quarante, et je vous suivrai.

Il soupira, et nous nous acheminâmes vers les salles du fond. A la première table, la voix indifférente du croupier nasillait :

— Faites vos jeux, messieurs et mesdames, faites vos jeux. Rien ne va plus.

La banque gagnait : le râteau ramassait des deux côtés du tapis vert, et devant les joueurs les piles d'or croulaient comme des châteaux fragiles. Les billets bleus, réserve de l'armée active des louis, sortaient des portefeuilles, aussitôt métamorphosés. Nous reconnûmes le profil spirituel et le toupet blanc d'un célèbre pamphlétaire français, qui plaisantait, en perdant, ses voisines sérieuses et contractées.

Un spectacle stupéfiant nous attendait à la table suivante dont nous allions inspecter les convives.

Derrière un des joueurs — joli viveur aux traits fins et délicats — une femme se tenait debout. Elle portait une de ces toilettes de soie grise si ingrates au visage qu'elles exigent de la beauté. Mais sa beauté pouvait s'accommoder de ce défi. Elle avait les traits allongés et réguliers de la « Vierge de l'Impennata » qui est au palais Pitti de Florence, cette pureté du nez et de la bouche, et surtout cette couleur chaude et veloutée des joues brunes qui est l'art moelleux de Raphaël ignorant de la grâce blonde. O ces joues que l'on devine brûlantes au baiser ! Mais les yeux noirs étaient plus grands, les lèvres plus rouges, les cheveux partagés sur le front et tombant en bandeaux d'un noir bleu plus éclatant. De la vierge célèbre elle n'avait que la ressemblance des lignes, la noblesse suave et peut-être un reste de candeur. Quelque chose de plus sensuel et de plus hardi émanait comme un parfum de son corps élancé et ferme, dont l'élégance nerveuse évoquait un autre peintre, le maître des formes graciles et des attitudes souples, le Parmesan.

Quand nous l'aperçûmes, elle suivait avec attention la partie engagée, et son grand chapeau à plumes blanches ombrait encore ses yeux fixes. Son amant gagnait, et beaucoup. Soudain, elle se pencha sur lui, étendit la main, et s'empara d'une liasse de billets de banque. Puis, tranquillement, elle commença de les déchirer avec régularité. Son geste fut si étrange que l'on s'arrêta de jouer. Tous les regards convergèrent sur cette femme, et son éblouissante beauté en reçut comme une lumière nouvelle. Parmi ces visages fatigués et vieillis, le sien, légèrement coloré sous l'in-

fluence de sentiments intérieurs, avait cet éclat de jeunesse qui ne trompe pas, et son sourire malicieux était celui d'une fillette qui fait une farce. Elle eut bientôt réduit en miettes les précieux papiers. Ils tenaient dans son petit poing fermé qu'elle leva en l'air et, menaçante, une colère dans ses yeux que j'avais crus noirs et qui m'apparurent alors avec des points dorés, d'une voix limpide au timbre de cristal, elle s'écria :

— Le voilà, votre sale argent qui nous paie !

— Ho ! ho ! fit un Anglais hébété d'admiration devant l'étalage de ce dédain.

Quelques jeunes gens applaudirent, et aussitôt toute la table les imita. On crut aux jeux voisins que la banque avait sauté. Or, c'était le mépris de l'or qu'on applaudissait. Jamais, sans doute, la maison de Monte-Carlo ne vit pareille scène. Cependant, reine audacieuse de cette cour improvisée, la femme brune appela, avec une politesse excessive, un valet du cercle qui passait :

— Monsieur ! Monsieur l'huissier !

L'homme à la livrée vert olive soutachée d'or et de rouge s'approcha, lent et solennel. Elle lui mit gravement dans les mains le petit paquet, et le congédiant d'un geste négligent :

— Emportez.

— Et recollez, dit une voix.

— Il y avait au moins sept ou huit billets de mille : je les ai vus, murmurait une femme plâtrée et économe à son voisin qui ouvrait des yeux de poisson frit.

Et l'amant dépouillé, le doux petit jeune homme, riait bravement d'un rire que l'on devinait énervé et navré. Puis les joueurs, un instant distraits, recommencèrent à tourmenter le sort, s'acharnant à la poursuite de ce qu'ils venaient de bafouer publiquement.

Comme je me retournais vers mon ami Hervé pour lui communiquer mes impressions, je lui découvris un regard absent de somnambule. Je le tirai par la manche :

— Cette femme est charmante. C'est Vénus Viétrix. Dans ce temple de l'or, elle est la protestation de l'idéal, comme ailleurs, sans doute, elle en est la prostitution. Mais qu'avez-vous ?

Il sembla revenir de loin et me dit :

— C'est ma petite Flora.

Je n'eus pas le loisir de lui demander des explications. Vénus Viétrix avait quitté son poste de combat et, marchant, ou plutôt glissant vers nous, elle se dressa, sérieuse et émue, devant mon ami :

— Hervé ! Hervé !

Elle le fixait dans les yeux, elle frémissait de tout son corps tendu vers lui. Et brusquement elle lui dit ces paroles incompréhensibles pour moi, avec un accent de violente, d'impérieuse sincérité :

— Tu sais, l'Italien de Port-Cros, ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai, entends-tu? Je veux que tu me croies cette fois. Dis-moi que tu me crois!

Et sa voix se fit enveloppante et câline pour ajouter :

— Je t'en supplie, Hervé!

Hervé avait pris son grand air de commandement. Redressé de toute sa taille, la tête un peu en arrière, il avait dans les yeux cette expression distante qui toise les gens et leur rappelle leur rang inférieur. Avec un demi-sourire hautain, il se contenta de déclarer :

— Vous êtes bien belle maintenant, Flora.

Et se tournant vers moi comme pour me la présenter :

— Nous sommes d'anciens amis, Flora et moi. Mais nous nous sommes perdus de vue depuis trois ou quatre ans. Autrefois, elle ne portait pas de si belles plumes au chapeau, mais elle préférait déjà les ailes blanches.

Flora ne prêtait aucune attention à ma personne. Ses yeux, qui, tout à l'heure, brillaient d'un si vif éclat, étaient tristes et voilés. Doucement, elle parla encore :

— Ne me regarde pas ainsi avec tes yeux méchants. Ne sois pas si loin de moi. N'ai-je pas toujours mes yeux dorés que tu aimais tant? Je crois que je vais pleurer de t'avoir revu. Oh! dis, sortons de cette salle qui sent la fleur gâtée.

Je fis mine de m'éloigner.

— Où nous retrouverons-nous, si toutefois nous devons nous retrouver? demandai-je à Hervé.

Il me répondit, presque avec raideur :

— Mais je pense bien que nous ne nous quitterons pas.

Maussade, je suivis mon ami qu'accompagnait la belle Flora dont j'admirai la taille parfaite et la démarche légère. Je constatai, en me retournant, la nervosité de son amant qui la regardait partir et continuait de gagner parmi les sourires discrets. Et je m'aperçus que je n'étais pas seul à suivre le couple vers la sortie. L'Américain ou l'Anglais, qui le premier avait manifesté son enthousiasme pour la jeune femme, s'était levé de la table de jeu et marchait presque à ma hauteur. Il ne perdait pas de vue la fugitive. Un geste désintéressé avait suffi pour étonner et exciter ce croyant à la toute-puissance de l'argent. C'était un immense gaillard, au visage entièrement rasé, à la peau rose, de cette couleur claire qui indique la course rapide d'un sang généreux. Ainsi espacés, nous sortîmes tous quatre du hall, et nous gagnâmes les jardins. Hervé et moi, nous avions fait deux recrues.

Je m'accoudai à la balustrade de l'une des terrasses de marbre. Déjà le soir descendait. Le rocher de Monaco, avec ses verdures sombres, se profilait en noir sur la mer comme l'avant d'un gigantesque navire. Les flots bleus arrivaient lentement d'un lointain sans limites. La large barre

qui indique le bout de l'horizon pendant le jour, avait disparu, et la mer se fondait en molles nuances avec le ciel rose et mauve. Le soleil venait de mourir ; mais derrière moi, le sommet des montagnes arides retenait son éphémère éclat et, du côté de Menton, les rochers gardaient encore les tons d'ocre et de terre de Sienne qu'il leur avait distribués. Ces couleurs et les palmiers étaient déjà l'Orient. Et ce furent dans tout l'espace les lumières atténuées, brillantes encore, de ces crépuscules du Midi qui découragent les étoiles. J'entendais le faible soupir des vagues sur la rive. Autour de moi, les corbeilles de fleurs embaumaient, me pénétrant de leur odeur où dominait la tubéreuse. Il semblait que ce parfum si fort ne montait pas seulement des jardins, mais de la mer, et du soir, et de la nature entière, semblable ici à une fleur vivante et capiteuse.

A vingt-cinq ou trente pas de moi, Hervé et sa belle amie s'étaient arrêtés. De temps à autre, je regardais leur groupe, et je distinguais l'expression sérieuse et triste de l'homme et le visage ému de Flora. A plusieurs reprises, elle tamponna ses yeux de son mouchoir. Ils discutaient avec animation et sans joie. Il lui prit la main pourtant. Alors elle lui jeta ses bras autour du cou, avec cet élan spontané que j'avais déjà remarqué, et l'embrassa. Puis elle s'enfuit, de cette jolie démarche glissante qui ne laisse pas surprendre le mouvement des pieds, et que devaient avoir les déesses sur les nuées. Comme elle passait près de moi, l'Américain, que j'avais oublié, émergea d'un bosquet et lui barra la route. J'entendis ce dialogue laconique et pour ainsi dire cornélien :

— Mille louis ?

Non, vraiment, je ne puis transcrire la réponse de la belle Flora. Elle fut plus méprisante que la destruction des billets de banque.

— Ho ! ho ! murmura le millionnaire interloqué.

Il possédait assez notre langue pour avoir compris. Et comme elle s'éloignait, légère, il haussa la voix :

— Deux mille ?

Elle se retourna pour lui tirer une fine petite langue rose et disparut. Cette dernière gaminerie acheva d'enchanter mon homme qui, soulevant son chapeau rond des deux mains, l'enfonça sur sa tête en disant pour lui seul :

— *I will have it. I will !*

Hervé m'avait rejoint. Mais il était distrait, préoccupé. Il suivait un souvenir, et je respectai son silence.

— Comme c'est beau, dit-il enfin, et comme ce soir invite au bonheur !

Il soupira.

Après une attente indécise, la nuit était venue, fonçant la mer bleue, fonçant le ciel piqué d'étoiles. La ligne qui relie au rocher de Monte-Carlo celui de Monaco, formait un long cordon lumineux : on eût dit une

constellation tombée du ciel à terre. Des fleurs, maintenant invisibles, venait une odeur troublante.

Hervé esquissa un geste, et je crus qu'il allait entreprendre ses confidences. Mais il me récita les vers d'un poète qui fut épris de ce pays féerique et résuma en quelques strophes ce charme du soir dont nous étions voluptueusement saturés :

Comme le ciel revêt sa parure d'étoiles,
Aux flancs de Monaco les feux du soir s'allument,
Et le rocher paraît un vaisseau dans la brume
Dont la nuit a caché la mâture et les voiles.
Les flots de la mer bleue en un triste soupir,
Comme s'ils étaient las de nous être venus
Après tant de parcours d'espaces inconnus,
S'allongeant au rivage, achèvent de mourir.

Le ciel, la mer, le soir, confondent leur mystère...

Hervé s'arrêta sans finir, brusquement, comme il avait commencé. Déjà, il avait abandonné les sensations que lui versait la nature, pour revenir au souci dont il était tourmenté.

Je cherchai à l'entraîner :

— Nous dînerons à l'hôtel de Paris, et nous irons entendre Tamagno dans *le Prophète.*

— Non, me dit-il. Retournons à Nice. Je veux partir de Monte-Carlo sur cette heureuse rencontre.

Il me paraissait que l'*heureuse rencontre* comportait peu de conséquences. Je fis observer que nous dînerions bien tard. Mais il insista :

— Allons-nous-en, je vous en prie. Nous dînerons à cet odieux restaurant qui déshonore par ses formes de casino la perspective de la promenade des Anglais. On y entend le murmure de la mer qu'on ne voit pas.

Et nous descendîmes par l'ascenseur qui conduit à la petite gare du rivage.

Plus tard, bien plus tard dans la soirée, je vis Hervé reprendre son bon sourire cordial et quitter cette expression amère que la rencontre de Flora avait jetée comme une ombre sur ses traits.

— Vous qui êtes curieux de psychologie, me dit-il enfin, je suis sûr que vous brûlez d'être renseigné sur la femme de Monaco.

— Mais je ne vous ai pas interrogé, répliquai-je.

— Ah ! vous êtes discret. Mais vous brûlez en dedans. Tout le soir vous m'avez guetté. Et vous pensiez bien que ce clair vin de Capri me délierait la langue.

Je me contentai de répondre, cachant mon désir :

— Cette Flora — c'est vous qui m'avez dit son nom — est d'une beauté rare, avec ses joues brunes et ses yeux d'or. Elle a la démarche onduleuse et la voix chantante des femmes de Gênes ou de Venise.

— Ah! vous avez remarqué que ses yeux ne sont pas noirs, mais dorés? Oui, elle est Italienne. Quand je l'ai connue, elle avait dix-huit ans. Elle était moins belle qu'aujourd'hui, peut-être, mais quelle grâce sauvage et tendre elle avait!

Il s'arrêta, m'oubliant pour s'occuper d'elle encore.

Je demandai :

— Ne la reverrez-vous pas?

— Non, je ne veux pas la revoir. J'ai presque promis de revenir. Il ne faut pas que je revienne. Elle était bien séduisante, n'est-ce pas, lorsqu'elle détruisait une fortune de ses mains légères au nez de ces rastaquouères des deux mondes? Les masques fripés des joueurs servaient de repoussoir à sa divine jeunesse. Et quel fier geste victorieux!

Il s'exaltait dans son admiration passionnée, à l'instant même où il déclarait craindre une rencontre nouvelle. Il flaira le danger et ajouta après une brève suspension :

— Si vous le voulez, nous abrégerons notre séjour ici. Nous regagnerons mon vieux port de Toulon. Pour vous récompenser de ce sacrifice, je vous dirai l'histoire de ma trop belle amie. Ou plutôt je vous la ferai lire. Je n'ai cessé que depuis un an ou deux d'écrire mon journal. Vous ne sauriez croire comme ces cahiers de notes nous tiennent compagnie pendant les longues traversées, et aux colonies dans les garnisons lointaines et solitaires. Cette aventure remonte à plusieurs années. Vous la trouverez ainsi. Elle vient d'avoir aujourd'hui un dénouement imprévu.

— Un dénouement heureux?

— Oui, peut-être, un dénouement heureux. Ce qu'elle m'a dit en m'abordant se rapportait à notre scène de rupture qui remonte — attendez — à quatre années bientôt, et qui fut pour moi, pour tous deux, cruelle. Ses nouvelles paroles ont restitué leur beauté à des souvenirs qui l'avaient perdue.

— Il s'agissait de Port-Cros, je crois?

— C'est là que nous nous sommes aimés.

Il appuya sa tête sur la paume de sa main, et je vis dans ses yeux la trace de son cher passé.

— Oui, nous nous sommes aimés dans cette île abandonnée, qui est la reine de ces îles d'Hyères qu'on appelle poétiquement les Iles d'Or. C'était une enfant au cœur tout neuf : elle me l'a donné ; peut-être même ne l'a-t-elle jamais repris.

Je devins entreprenant.

— Où donc aviez-vous découvert cette petite merveille?

— A Toulon. Elle venait de Gênes, son pays. Elle avait plus de charme que je ne puis dire. Et je suis bien sûr de l'avoir aimée. C'est beaucoup, dans une vie d'homme, de connaître cette certitude. Elle donne la fierté d'avoir senti dans sa plénitude la joie humaine, et peut-être aussi la douleur.

— Et elle, qui marche si vite et si légère, vous a-t-elle aimé ? fis-je un peu ironique.

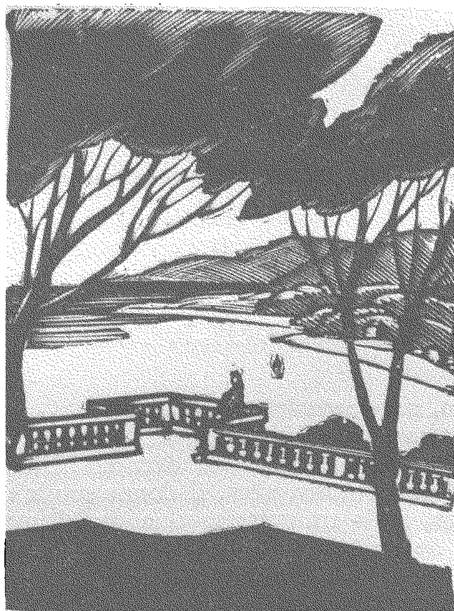
Mais il répondit gravement :

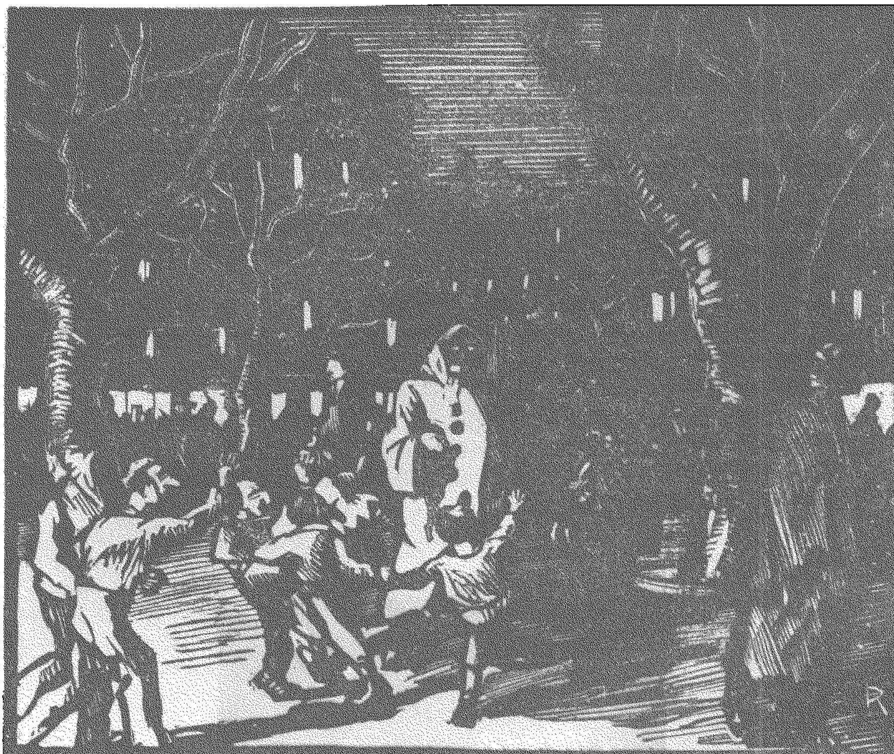
— Elle aussi. Je l'ai cru, j'ai cessé de le croire, et maintenant je le crois. C'est le bon résultat de cette journée. Courons le mettre à l'abri. Je ne veux plus changer d'opinion.

Il se leva :

— Cette évocation m'a rempli de mélancolie. Je vais vous laisser rentrer. Moi, je ferai les cent pas en fumant un cigare.

Et je le laissai seul comme il désirait l'être pour contempler la nuit, écouter la mer et se souvenir...





II

UN CARNAVAL A TOULON

Le lendemain, nous rentrâmes à Toulon.

L'appartement de Hervé est au quai de Cronstadt, dans le voisinage du Carré du Port que décore le *Génie de la navigation*, bronze colossal et sans grâce. Il donne sur la vieille darse, et de ses fenêtres, après un premier plan de bâtiments de commerce et, plus à droite, de vaisseaux de guerre, on découvre une sorte de lac fermé par le Mourillon et par la presqu'île de Cépet. De ce dernier côté sont les verts feuillages de Tamaris.

Je contemplais ce paysage aux lumières du soir doré, tandis que mon ami feuilletait avec lenteur une liasse de cahiers froissés et fatigués.

— J'aime, lui dis-je, cette vue animée du port.

Hervé ramena aussitôt la conversation à ses recherches :

— J'occupais ce même appartement en 1895, qui est l'année de Flora. A chaque retour des colonies je le retrouve libre. Il est peu estimé ; l'été, on y étouffe. Mes camarades préfèrent les quartiers neufs, vers la gare, loin de la mer, ou les petites villas du Mourillon.

Et brusquement il reprit :

— Ah! j'ai trouvé. Voici le commencement : 26 février 1895.

Je quittai la fenêtre et m'approchai de la table où il avait étalé ses précieux souvenirs. Mais il ne se pressait plus de me les communiquer. Je vis que ses yeux regardaient encore en arrière, vers les jours révolus. Il sourit enfin :

— J'ai cru hier que mon ancienne passion allait renaître pour la seconde fois. Maintenant, je suis tranquille. Qui donc a écrit que la seule victoire en amour était la fuite? Allons, c'est fini : puisque j'ose vous le livrer, mon passé est bien mort.

Sur le cahier ouvert, il marqua quelques pages au crayon bleu. Vainement, je tendis la main. Il dit encore :

— Février 1895 : j'avais à peine vingt-cinq ans. Mais j'avais déjà vu plusieurs parties du monde. Après ma sortie de Saint-Cyr, en 1891, je suis parti pour la Cochinchine, vous le savez, et n'en suis revenu que deux ans plus tard. J'étais donc en garnison à Toulon depuis l'automne de 1893, et je devais repartir en novembre ou décembre pour le Soudan. Je m'ennuyais de la vie de France, et j'avais demandé le commandement de la petite troupe qui est casernée au fort de Port-Cros. L'officier qui est désigné pour ce service vit en solitaire dans l'île. Il jouit de la forêt et de la mer. Je devais prendre ce poste à la date du 1er mars. J'ai terminé mon exode. Voici le cahier : vous pouvez lire ce qui va d'une croix bleue à l'autre.

Et je lus ce qui suit :

Toulon, 26 février 1895.

Soir de mardi gras. J'ai le bras fatigué à force d'avoir lancé des confetti. Je suis énervé et ne puis me décider à m'aller coucher. La nuit est claire. La lune descend du côté de Tamaris. J'entends le soupir de basse profonde qu'exhale la mer. Ce petit logement des quais me plaît : le jour il me livre la vie bruyante et variée du port, et le soir, un grand silence l'entoure. Dans quelques jours, je le quitterai pour tenir garnison à Port-Cros, en face d'Hyères la Blanche. Là, je serai seul et je verrai le printemps fleurir. Il paraît que toute l'île se recouvre d'un tapis de fleurs. Elle apparaît verte et rouge sur les flots. J'ai hâte de partir. Rien ne me retient ici. Ce ne seraient pas en tout cas ces liaisons faciles qui guettent le retour des

marins afin de les alléger des illusions que creent la distance et la solitude.

Rien ne me retient ? Et la fillette de ce soir, pour qui j'écris ce bout de journal, et dont le joli visage fera de ce mardi gras un souvenir ? La reverrai-je demain ? Et si je la revois, comme je l'espère, ne regretterai-je pas de partir ?...

J'avais rejoint mes camarades de régiment au café de la Rotonde qui, pour beaucoup d'entre nous, est une sorte de quartier général, et que je ne fréquente guère pour ma part, car je préfère les quais à ce boulevard de Strasbourg large et animé comme un boulevard de Paris. Nous portions des dominos jaunes ou rouges, et des masques de velours noir. Armés jusqu'aux dents, c'est-à-dire portant en bandoulière un grand sac de confetti, nous opérâmes une sortie sensationnelle.

La foule encombrait déjà le boulevard et la place de la Liberté qui sont le cœur ardent de Toulon. Le vent de folie commençait à souffler. Il souffle comme un mistral sur toute la côte d'Azur aux périodes fixes du carnaval. Je ne conseille pas à un homme mûr et de jugement rassis de voyager alors dans ces parages. Il suffit d'un rayon de soleil et d'un refrain d'orchestre pour que toutes les têtes se mettent à tourner et toutes les jambes à danser.

Vraiment le tableau que nous offrait la rue était amusant par son bariolage. Une brise légère agitait l'invraisemblable feuillage des arbres couverts de serpentins. Les masques tenaient toute la chaussée. Et c'était au soleil une orgie de couleurs éclatantes. La foule même des trottoirs formait une suite de taches claires par le moyen des ombrelles, des corsages, des chapeaux à fleurs. Cependant, ces taches brillantes remuaient, se confondaient, grouillaient, se rapprochaient, se fuyaient dans la bataille des confetti. Bataille acharnée où se retrouve la haine des sexes : car les hommes et les femmes ne se battent guère entre eux, mais réservent leurs coups pour leurs adversaires naturels.

Notre groupe gagna des victoires signalées. Nous inondâmes de nos petits ronds de papier un nombre incalculable de jolies figures que nous vîmes animées de joie ou de colère. De temps à autre, nous venions nous ravitailler et nous rafraîchir à la Rotonde, dont les habituées, courtisanes à l'usage de l'armée et de la marine, nous faisaient fête. J'ai même accepté, pour ce soir, divers rendez-vous sans utilité. Il paraît que je débordais d'ivresse enfantine et de joie de vivre. Je n'ai pas vingt-cinq ans pour rien. Quand on a passé deux carnavals dans les forêts d'Indo-Chine, on est excusable de subir la folie de la foule. Ensuite, on en éprouve l'écœurement. J'ai toujours passé par ces alternatives violentes.

Cette griserie dura jusqu'au soir. Vers dix heures, pris d'un fort mal de tête, je me décidai à regagner tout seul mon domicile. Cependant, la belle Maria, qui est l'honneur de la Rotonde, s'était offerte à me reconduire. Elle n'est pas femme à pardonner une telle impolitesse.

Je descendis par ces ruelles étroites qui conduisent à la vieille darse. Comme je débouchais sur la petite place Puget, je la vis encombrée de fillettes et d'enfants qui singeaient les gestes du boulevard de Strasbourg. Je soupçonne les confetti dont ils se servaient plusieurs fois d'avoir été ramassés dans la poussière. Et c'étaient des éclats de rire qui partaient comme des fusées, une cohue de bambins excités parmi lesquels se détachaient quelques jeunes filles non moins ardentes.

Mon apparition fut accueillie par des cris de joie. Un masque! un masque égaré dans ce quartier que déserte Carnaval! Aussitôt je fus entouré, cerné, bombardé. Et je n'avais plus de munitions : je ne m'attendais point à un combat d'arrière-garde. Comment tenir tête à cette charge enfantine que guidait, chef impérieux et écouté, une adolescente dont je distinguai rapidement aux lumières du gaz les magnifiques yeux noirs et les traits réguliers? J'avisai une petite marchande de violettes que sa mère parait sur le pas d'une porte afin de l'expédier vers les quartiers brillants. Je lui mis une pièce d'or dans la main et je m'emparai de son panier. J'avais là une cinquantaine de petits engins de guerre parfumés, que je lançai à mon tour, pour riposter, dans la figure des assaillants. J'apportai à me défendre un tel entrain que leurs rangs furent bientôt rompus. Désapprovisionnés, ils se débandèrent, et je commençai de poursuivre leur chef qui fuyait.

Mon dessein était de l'isoler. J'y réussis parfaitement. En lui lançant des violettes, je courais sur les pas de la jeune fille, et j'avais peine à l'atteindre, embarrassé de mon domino, mon panier au bras. Elle avait pris la rue d'Alger, qui est commerçante le jour et qui, ce soir-là, était abandonnée. Sa fuite me laissait admirer ses jambes fines et rondes dont elle montrait le bas en se retroussant pour mieux courir. Je n'arrivais pas à la rejoindre. Je m'acharnais à cette poursuite. J'avais chaud sous mon masque et je redoutais la confusion d'un échec quand elle s'arrêta essoufflée, s'appuyant au mur. J'entendais la voix profonde de la mer. Nous devions être à peu de distance des quais. D'un bond, je fus auprès de mon ennemie.

— Laissez-moi! laissez-moi! me cria-t-elle avec peine, car le souffle lui manquait encore.

Et, sous l'empire de la frayeur, sa poitrine se soulevait et s'abaissait, haletante. Cette crainte excessive, après notre combat, n'était pas naturelle. Je compris que mon masque l'inspirait. Je l'arrachai, et comme il restait au fond du panier quelques bouquets de violettes, je les lui tendis en souriant :

— Prends-les, veux-tu? Pourquoi as-tu peur de moi?

Elle s'apprivoisa et se mit à rire. Nous restâmes ainsi un moment face à face, moi m'épongeant la figure que le velours avait échauffée, elle reprenant peu à peu son haleine perdue. Elle me regardait avec curio-

sité, et je vis bien que mon visage ne lui déplaisait pas. Déjà elle m'avait séduit.

Elle a un ovale allongé, le nez droit, une abondante chevelure sombre que la course avait dépeignée. Surtout ses yeux noirs, chargés d'ignorance, d'interrogation, de fierté, adoucis par de longs cils courbés, ont parlé à mon désir, et sa peau brune, d'un si beau grain, comme éclairée de l'intérieur. Elle peut avoir seize ou dix-huit ans. Sa taille mince et ferme est d'une femme, mais son rire et ses regards sont d'une adolescente. Quelque chose d'inachevé encore lui donne la grâce attendrissante de l'imperfection. Le pouvoir de la beauté est si grand sur moi que, pris de respect, je cessai de la tutoyer. Je lui dis :

— J'aime vos yeux noirs. Ils font une lumière sombre.

Elle rit de nouveau, de son rire frais comme une eau de source :

— Ils ne sont pas noirs. Vous ne m'avez pas regardée.

— Montrez-les-moi.

Je m'approchai tout près. Elle était sous un bec de gaz. Je plongeai jusqu'au fond de ses prunelles :

— En effet, ils sont dorés.

Cependant elle considérait les alentours avec inquiétude :

— Comme nous avons couru longtemps! Nous sommes loin. Il n'y a personne. C'est silence.

Puis elle ajouta, ayant perçu la sourde rumeur qui vient des flots :

— Qu'est-ce qu'on entend?

— C'est la mer. Voulez-vous la voir?

— Non, je veux rentrer.

— Regardons-la, et vous rentrerez. Elle est à deux pas de nous.

Elle ne se fit pas trop prier. Nous gagnâmes le quai voisin. La rue d'Alger a son embouchure proche l'hôtel de ville. Nous vînmes nous placer devant le *Génie de la navigation*.

La lune éclairait le port et la rade d'une mystérieuse lumière bleuâtre. Nous apercevions devant nous la multitude des barquettes, des chalands, des cotres et des bâtiments de plus fort tonnage qui remplissent la vieille darse, et plus loin, sur notre droite, les grands cuirassés de l'escadre, immobiles sous les astres, comme les sévères gardiens du port : ils profilaient nettement sur le ciel pâle leurs mâtures compliquées et leurs hauts ponts. Plus loin encore, les longues bandes de terre qui semblent fermer la rade, se détachaient en teintes noires sur les eaux presque blanches comme le ciel. Les rayons de la lune communiquaient une vie de rêve à ce spectacle, couraient sur les navires à l'ancre comme pour les éveiller de leur sommeil taciturne et les inviter à partir.

Nous entendions le large soupir de la mer. Mais ses derniers flots qui mouraient près de nous au rivage étaient sans beauté. Ils gardaient des traces de souillure malgré leurs franges d'argent mobiles et brillantes.

Nous formions un groupe étrange. Je la découvrais plus belle aux vaporeuses clartés de cette nuit sans ombres. Son teint brun prenait une pâleur nacrée qui resplendissait. Et je me sentais ridicule dans mon domino jaune, mon panier à la main. Je quittai ma défroque de carnaval et j'apparus à ma compagne amusée dans ma tenue blanche des colonies, que j'avais mise sous mon déguisement.

Surpris par le silence et le mystère que la lumière du ciel distribuait aux choses, nous n'avions rien dit encore. Le premier, je repris la parole :

— Comment vous nomme-ton, petite fille aux yeux d'or ?

— On m'appelle Flora. Mon nom est Francesca.

J'avais remarqué déjà son accent chantant et cadencé qui paraissait étranger.

— Vous êtes Italienne ?

— De Gênes.

— De Gênes ? Je suis content que vous soyez de Gênes, petite Flora. C'est la ville des palais de marbre et des beautés brunes. Habitiez-vous la ville haute, ou près du port ?

— Près du port, oui. Dans une ruelle étroite, bien plus resserrée encore que vos petites rues de Toulon. Au *vico dell'Amore.*

Sa figure revêtit un air sérieux lorsqu'elle prononça ces trois mots italiens ; elle ajouta, non sans fierté :

— Avant le *malheur,* nous habitions à Pegli, qui est un village des environs.

— Vous avez eu un malheur ?

Elle fronça davantage ses sourcils droits, et détourna de moi son regard :

— Mon père a péri dans la mer, et ensuite ma mère est morte de chagrin.

— Vous êtes toute seule à Toulon ?

— Non, je vis chez une sœur de ma mère qui est mariée ici. Elle m'a fait venir. Elle est bonne pour moi et m'apprend à travailler.

Je compris à ses intonations qu'elle me répondait sans plaisir et qu'elle commençait à s'inquiéter de notre tête-à-tête. Aucun bruit de la ville ne parvenait jusqu'à nous. Je me reprochais de ne pas savoir mieux profiter de notre isolement, et je ne trouvais presque rien à dire. J'admirais son profil pur qui se dessinait en clarté sous les cheveux noirs un peu défaits, le nez droit et régulier, l'arc de la petite bouche, le menton volontaire, le cou mince et gracieux. J'admirais, je désirais et je me taisais.

Elle me demanda brusquement :

— Par où faut-il rentrer ?

Mais je répondis avec gravité, presque avec tristesse :

— Vous êtes belle, Flora.

Elle ne sourit pas. Elle devina mon trouble et me regarda. Son regard

était doux, mais sans confiance. Je voulus combattre l'alanguissement qui me gagnait et prendre ce ton de galanterie légère qui me servait habituellement dans mes petites passions éphémères et me réussissait presque toujours :

— Petite Flora si jolie, avez-vous déjà aimé ? Sûrement, n'est-ce pas ?

Elle ne manifesta aucune surprise de cette question, comme si l'amour était en effet le cours naturel de sa jeune pensée.

— Je ne crois pas, dit-elle.

— C'est très difficile, vous verrez, petite Flora. On croit qu'on aime et l'on n'aime pas. On a des caprices, des fantaisies. De l'amour, non...

Pourquoi lui ai-je tenu ces propos fades qui contrastaient avec la splendeur de la nuit claire, avec sa beauté, avec son cœur ?

Songeuse et plus sincère, elle répondit simplement :

— Je ne sais pas.

Mais je lus dans ses yeux de velours l'importance qu'elle attachait à la tendresse et la fraîcheur de son cœur neuf.

Je hasardai, et le son de ma voix démentait ma frêle audace :

— Voulez-vous m'embrasser, Flora ?

Toujours grave, elle murmura :

— Non.

Et, rapide, elle se sauva.

Je ne la poursuivis pas. Une tristesse profonde m'envahissait, m'ôtait mon énergie. Etait-ce déjà l'amour ? Tant de fois j'ai cru le rencontrer dans ma vie aventureuse, et toujours il s'est enfui, léger, comme la petite Flora.

Je ramassai mon domino jaune qui traînait à terre, et le panier vide qui sentait encore la violette. J'avais à peine fait quelques pas vers mon logement tout proche, quand je vis revenir la jeune fille. Elle était inquiète et me dit, suppliante :

— Je vous en prie, montrez-moi le chemin. Je ne sors pas la nuit, et je ne me reconnais plus. Et puis j'ai rencontré un homme ivre.

— Je vais vous accompagner. N'ayez pas peur de la nuit, et n'ayez pas peur de moi. Et tenez : vous voudrez bien rendre ce panier à la marchande, n'est-ce pas ? Vous la connaissez ?

— Oh ! oui : c'est la mère Ravel. Donnez, je le porterai.

Elle voulut absolument me le prendre.

— Cela convient aux femmes, fit-elle d'un ton péremptoire.

Dans notre petite lutte, je remarquai que déjà elle avait fixé à son corsage l'un de mes bouquets de violettes. Mais le long de la rue d'Alger que nous remontâmes ensemble, je n'essayai plus de la troubler. Je parlai de Gênes que j'ai visité l'an dernier et du village de Pegli, au bord de la mer, où l'on passe pour visiter la villa Pallavicini. Elle accueillait avec fierté les louanges que je décernais à sa ville natale, elle se souvenait de

son enfance heureuse que le seul nom de Pegli évoquait, et prenait confiance en moi. Cette conversation amicale me servait mieux que toutes les paroles galantes.

Nous approchions de la place Puget. Tout à coup elle me dit :

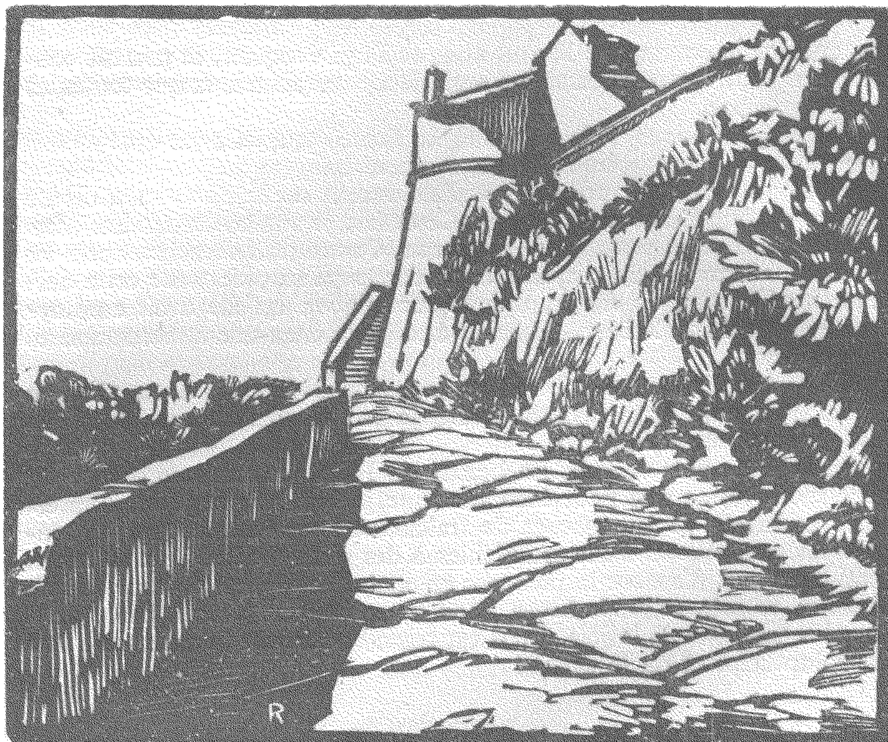
— Merci, je suis arrivée. Adieu, signor.

Et de nouveau, elle prit son vol. Elle courait sur le pavé, aussi rapide et glissante que Diane dans les bois. Cette fois, je voulus l'atteindre. Mais elle dut prendre un passage que j'ignorais. Quand je la cherchai, après un tournant, elle avait déjà disparu. Et je demeurai stupide, avec cette dernière qualification de *signor*, unique mot italien qu'elle avait employé comme pour éviter le banal *Monsieur* si déplacé dans une conversation au clair de lune.

Vainement, je fouillai les environs, je guettai les fenêtres closes. Comme j'avais froid dans mon costume blanc, je redescendis en courant la rue d'Alger et je rentrai chez moi...

Mais je ne puis dormir. La beauté de Flora me tourmente. Elle est pour moi comme une fleur inconnue que je brûle de respirer. Elle est toute parfumée de jeunesse et de fraîcheur. Les femmes que j'ai rencontrées sont auprès d'elle semblables à des roses fanées. Je n'ai jamais senti avec tant d'ardeur la présence en moi d'un désir nouveau. Je suis heureux, ce soir, et j'ai la fièvre. Mon cœur est agité ; mais, parce qu'il bat plus vite, j'ai de la joie. Qu'il est triste et charmant ensemble d'être un voluptueux et de le savoir !





III

CRISTALLISATION

Au bas de cette dernière phrase du journal je découvris la petite croix au crayon bleu qui m'invitait à suspendre ma lecture. Je levai la tête, et Hervé, qui regardait mon cahier par-dessus mon épaule, me dit en souriant :

— Vous pouvez maintenant sauter quelques feuillets.

— Comment, sauter quelques feuillets ? Mais je pense que le lendemain vous sûtes retrouver la fugitive. Fut-ce donc si scandaleux que je ne puisse lire ?

— On voit bien que vous êtes romancier. Vous vous imaginez que

l'on se rencontre ainsi dans la réalité, tout de suite, comme on veut. Je mis six mois à retrouver Flora.

— Six mois, dans Toulon ? fis-je incrédule.

— Mais oui, dans Toulon, ville de moins de cent mille habitants.

— Alors, il faut passer au mois de septembre ? Donnez-moi le petit cahier de septembre. Vous m'avez promis.

— Attendez. Si vous tenez à lire tout ce qui *la* concerne, peut-être relèverons-nous dans mes notes quelques traces de cette première rencontre et du souvenir qu'elle me laissa.

Il reprit le manuscrit de son journal et tourna lentement les pages un peu jaunies. Il me fit part des commentaires qui accompagnaient ses recherches :

— Le lendemain et le surlendemain, vous pensez bien que je fouillai la ville. Je refis le parcours de la place Puget au port ; je visitai toutes sortes de ruelles ; j'observai les portes de toutes les allées ; j'inspectai un nombre incalculable de fenêtres. Après une chasse déréglée, je recommençai avec méthode. Je guettai les ateliers de modistes, je m'initiai à tous les travaux que peuvent accomplir les femmes de Toulon. Ce fut en vain. Le 1er mars, je dus partir pour Port-Cros et renoncer à ma poursuite. Ce départ que j'avais sollicité me parut cruel. Bientôt cette impression s'atténua, et je commençai d'oublier. Voici une note de service épinglée au sommet d'une page : elle indique mon nouveau commandement.

Les îles d'Hyères — il le faut bien rappeler pour ceux qui ignorent toutes les beautés de notre côte provençale — les îles d'Hyères sont au nombre de quatre. Je les cite dans leur ordre en mer, lorsqu'on vient de Toulon : Porquerolles, la plus grande, sanatorium destiné à nos soldats qui reviennent malades des colonies ; Bagau, minuscule et semblable par sa forme allongée à un grand torpilleur, Bagau couverte de broussailles et que seuls les lapins habitent ; Port-Cros, verte et montagneuse, qui s'élève, fière, sur les eaux, avec sa couronne de bois de pins ; enfin, l'île du Levant qui fut jadis le siège d'un pénitencier, et qui est aujourd'hui abandonnée. Port-Cros a le sol le plus fertile. Elle produit avec abondance et diversité des mines et des légumes, du vin et des fleurs.

Elle est la propriété d'un gentilhomme académicien qui vient y fuir la renommée et les bruits du monde. Cependant une petite partie de ses douze cents hectares est réservée au génie militaire. La situation stratégique de l'île, signalée par Napoléon, est précieuse. Deux forts, dont l'un est ancien et délaissé, la défendent, et une petite garnison de quarante hommes, que fournit l'infanterie de marine, y est à demeure. L'officier qui la commande est remplacé tous les trois mois. Généralement, ce service est considéré comme une corvée. Il faut un caractère comme celui de Hervé pour solliciter à trois reprises d'y être maintenu. Si l'on ajoute à la garnison le petit village de pêcheurs qui est groupé au fond de la baie, on aura le total de la population de Port-Cros.

— Ah! tenez, dit Hervé qui continuait ses recherches. A la date du 15 mars, je trouve une petite rêverie sur Flora. Elle vient à la suite de quelques effusions lyriques sur le printemps dans l'île. Ce printemps de l'île d'Or est incomparable. Elle est toute en fleurs. C'est un bouquet dans la mer. Que n'y ai-je conduit alors Flora! J'aurais pu tapisser notre chambre de chèvrefeuilles, de myrtes et de lauriers-roses.

Je m'emparai du cahier et je lus ces quelques pages datées de Port-Cros :

Port-Cros, 15 mars.

Ce printemps trop beau, trop hâtif, qui devrait me gonfler de joie, m'emplit de désir et de tristesse.

Je suis monté ce matin au-dessus du fort de Lestissac. J'ai suivi l'allée de pins, et j'ai fait fuir un faisan dont la longue queue est devenue lumineuse lorsqu'il a passé devant le soleil. Je me suis assis parmi les arbres, sur la mousse fleurie. J'avais un livre sur le Soudan qui est ma colonie prochaine. Je l'ai laissé à terre. J'étais entouré de verdure, et par l'intervalle des branches je voyais la mer comme d'une fenêtre. Les teintes délicates du levant la paraient d'un bleu pâle si doux, si frais, si reposant au regard — un bleu qui était à sa couleur habituelle ce qu'est le vert léger des premières feuilles à la couleur sombre des feuillages touffus. Je me suis levé afin de mieux sentir la beauté de l'heure. J'ai vu Porquerolles toute rose et charmante, qui sortait des eaux comme une belle sort du lit, et la côte violette. Je me suis détourné de la pleine mer dont l'infini m'attire habituellement, pour regarder là-bas, du côté de Toulon, et je crois que j'ai soupiré.

Vers quoi, vers qui fuyait ce soupir? Vers vous, petite Flora, entrevue un soir de carnaval et depuis lors perdue, vers vous qui ne le saurez point. Vos yeux d'or et votre joue veloutée comme le pétale des dahlias persistent à enflammer mon souvenir, et aussi votre course légère qui laisse apercevoir vos jambes sveltes et rondes. Vous ignorez, et c'est dommage, que je vous ai cherchée durant deux jours, et que dans mon île solitaire le printemps revêt pour moi la forme tentante, si jeune et si fraîche, de la fière adolescente que vous êtes. Autour de moi, tout respire le plaisir de vivre au soleil, et parce que vous êtes absente, je me soucie plus de la beauté des choses. Vous avez fait naître en moi le désir qui est quelquefois l'avant-coureur de l'amour. Je ne sais rien de vous et je suis disposé à vous aimer.

Vos yeux m'ont révélé que vous traitiez l'amour avec dévotion et comme un dieu inconnu encore. Ils m'ont assuré que vous ignorez le plaisir comme vous souhaitez la tendresse. Vous êtes toute neuve, petite fille ; votre cœur et votre beauté vont s'épanouir. Puissent-ils s'épanouir ensemble!

J'envie celui qui dénouera vos cheveux noirs dont l'éclat bleuâtre rappelle les ailes des corbeaux d'orage, et qui verra la lumière de vos yeux dorés resplendir d'un feu nouveau. Mais, peut-être, celui-là ne verra-t-il rien, Ce sera quelque jeune ouvrier entreprenant et stupide. Car la nature qui pousse les jeunes hommes vers les femmes est volontiers ironique et ne tient nullement à ce que nos joies soient immenses et nos cœurs élargis par l'intelligence de la beauté...

17 mars.

N'est-il pas singulier que cette Flora ait échappé à toutes mes recherches ? Toulon n'est pas si étendu qu'on ne s'y puisse retrouver. Peut-être sera-t-elle retournée à Gênes, sa patrie. Pourquoi ? *Son père a péri dans la mer et sa mère est morte de chagrin.*

L'aurait-on déjà enlevée ? Une beauté comme la sienne ne peut passer inaperçue. Ce temps de carnaval est un conseiller de folie. Cependant elle ressemblait à une fillette sage et sans aventure. Ce soir de mardi gras elle ne s'était pas échappée vers les quartiers de joie où l'on eût remarqué sa présence. Au carrefour populaire elle jouait avec des enfants. Elle y prenait un grand plaisir ingénu. Et peut-être vaut-il mieux, en effet, que je n'aie pu la revoir. Pourquoi troubler trop tôt un cœur innocent ?...

Ici, Hervé m'interrompit pour me faire remarquer la moralité de cette réflexion.

— Les pensées morales, me dit-il, sont aussi rares dans ces cahiers que les voyelles dans la langue russe. Quand, par hasard, vous en rencontrez une, je vous invite à la savourer.

Je l'assurai qu'on ne les cherchait point dans les histoires d'amour, et je repris ma lecture.

25 mars.

Je me suis fait envoyer de Toulon un album de photographies que j'ai achetées à Gênes l'an dernier. Et j'ai passé ma journée à visiter de loin la ville *superbe*, à cause d'une fillette qui en est venue.

Elle m'a dit qu'elle est de Pegli. Je connais ce petit village que les baigneurs fréquentent l'été. Quand j'y suis allé, la saison était plus avancée que maintenant. Je visitai la fameuse villa Pallavicini, que ridiculisent toutes sortes de petits trucs italiens : jets d'eau à surprises enfantines, temples turcs, ponts à chapeaux chinois. Mais la vue qu'elle offre sur les bois d'oliviers et sur la mer bleue est admirable. Je me souviens d'avoir regardé à travers un verre de couleur le château Raggio à Cornigliano. Il s'avance dans l'eau comme Miramare. C'est une masse carrée, flanquée

d'une tour, avec des fenêtres gothiques. Il apparaissait tout doré sur les flots lumineux.

Quand je suis revenu par le tramway au soir tombant, je vis, en traversant de nouveau le village de Pegli, entre deux maisons de pêcheurs que séparait un chemin, un groupe d'enfants aux fichus rouges et aux pieds nus, qui dansaient une ronde sur la grève devant le soleil couchant. Cette vision fut bien rapide. Cependant je ne l'ai pas oubliée. C'était un tableau unique et sans âge. Flora, quand elle était petite, devait danser ainsi au bord de la mer.

Après le *malheur,* elle est venue à Gênes. Elle habitait près du port, dans une ruelle étroite qu'elle a appelée *vico dell'Amore.* Le *sentier de l'Amour*? Mais je me souviens de cette petite rue. L'ironie de son nom me l'a fait retenir. J'aimais descendre vers les quais par ce dédale de passages qui donnent à Gênes un aspect si étrange. On défile entre d'immenses maisons bariolées dont le rapprochement permettrait de se tendre la main d'une fenêtre à l'autre. Cela ressemble à ces gorges resserrées des Alpes où le voyageur craint de voir les rochers se joindre sur sa tête et cacher entièrement le ciel. On bâtissait ainsi à cause des vents et de la chaleur. Des tringles suspendues portent du linge qui sèche, cotillons rouges, jupons aux couleurs éclatantes, bas de laine blanche ou bleue. Parfois, à quelque carrefour étranglé, on découvre sur une porte une statuette dans une niche gothique ou quelque tableau obscur et mystérieux. J'errais par ces ruelles fraîches et propres. Je me rappelle que je débouchai vers la mer par cette voie de l'Amour, vers la mer qu'on devine seulement, car elle est cachée par une forêt de mâts. Cependant on la respire, et l'on voit ses dernières vagues molles et souillées. Par tous ces vaisseaux que l'on remplit ou décharge, on a l'impression de participer à la vie universelle du monde dont ils portent les produits.

Là vivait ma petite Flora. C'était, sans doute, entre la mort de son père et celle de sa mère. Les deux pauvres femmes devaient occuper quelque mauvaise chambre haute dans cette rue sans lumière. Elles regrettaient Pegli ensoleillé, et l'enfant devait jouer sur ces quais bruyants parmi les hommes de peine et les matelots.

26 mars.

J'ai passé ma soirée d'hier accoudé à la fenêtre, sans même voir la beauté de la nuit, sans en sentir la fraîcheur, à me souvenir de Gênes que cette petite fille tyrannique a conduite au bord de ma mémoire.

Je ne m'étonne pas de la beauté de Flora. J'ai vu à Gênes les plus belles Italiennes. La race de Florence est commune : les mères, avant d'accoucher, oublient de visiter les Offices où elles retrouveraient la tradition des formes parfaites conservée par le génie des maîtres. Les Véni-

tiennes sont négligées, et les Milanaises, si elles portent bien la toilette, semblent vulgariser l'élégance parisienne A Gênes, j'ai rencontré de ces femmes souples, grandes, qui savent marcher. Elles ont le nez régulier, des yeux noirs et de beaux cheveux. A ces fenêtres aux persiennes closes dont le treillis d'en bas se soulève, j'ai surpris de ces longs regards de velours sombre qui paraissent vous toucher et vous caresser. Mais à aucune femme je n'ai vu les yeux d'or de Flora.

De tout temps les Gênois aimaient parer leurs épouses. C'étaient d'orgueilleux parvenus, ces Doria, ces Brignole-Sale qui furent doges de Gênes. Ils domptaient les flots de la mer, fournissaient par leurs galères au commerce du monde, et bâtissaient des palais de marbre où ils entassaient des trésors. Peu artistes, ils faisaient venir à grands frais les peintres célèbres. Les plus beaux Van Dyck ornent leurs demeures. Ces palais de Gênes — le palais Rouge, le palais Balbi, le palais Durazzo — sont des musées vivants et non point des nécropoles de tableaux. Les toiles y sont dans leur cadre naturel ; le regard qui les admire se repose ensuite sur des meubles précieux, et les larges fenêtres des salles où elles sont exposées en petit nombre donnent jour sur des cours intérieures décorées de jets d'eau, sur des verdures qui présagent des parcs, ou sur des terrasses dont le faîte léger est supporté par des colonnades.

Ainsi la rencontre sans lendemain d'une fillette génoise, un soir de carnaval, précise et exalte mes souvenirs d'Italie. Je replace après coup dans son décor une de ces aventures inachevées qui jettent un charme personnel, une grâce secrète sur les lieux que nous avons visités. La grande ville de la Rivière m'a causé une telle sensation de dépaysement, de fuite dans le passé, que je lui suis reconnaissant d'avoir abrité cette petite dont je fus presque amoureux plusieurs jours.

Je revenais d'Indo-Chine quand je fus visiter Gênes, et j'y découvris avec joie les traces d'une ancienne civilisation. Là j'ai apprécié aussi ce goût de plaire qui est la séduction de la race italienne. La veille de mon départ, j'avais dîné dans une famille que mon père avait connue il y a des années. Chacun tenait à honneur de me faire hommage de ses talents. Un jeune homme alla me chercher sa première et sa dernière aquarelle afin que je pusse constater ses progrès dans l'art qu'il avait choisi. Une enfant joua pour moi de la mandoline. Enfin, une jeune femme me dit :

— Je ne veux pas que vous quittiez la Superbe sans avoir vu ce qu'elle renferme de plus beau.

Elle courut chercher son fils endormi et me l'apporta plié dans une couverture. C'était un enfant de quatre ans aux beaux cheveux blonds qui frisaient ; il ouvrait et refermait vite ses grands yeux noirs chargés de sommeil et que blessait la lumière. Ce mouvement maternel était beau comme l'enfant lui-même.

A cause de Flora ces souvenirs me viennent. Si je l'avais connue davan-

tage, je n'aurais pas besoin d'évoquer toute une ville pour lui accorder de plus nombreuses pensées. Je l'ai connue assez pour ne pas l'oublier encore, et trop peu pour la cultiver toute seule dans ma mémoire.

D'où vient que parmi tant de femmes que j'ai rencontrées, généralement de séduction facile, j'en conviens sans peine, celle-ci s'obstine à me poursuivre, tandis que le temps a emporté les autres comme fait le vent des brins de paille ? La solitude ne vaut rien pour ces sortes de sentiments. Elle les cristallise, elle les fortifie, et d'une impression vague que la vie nous apporte elle fait une passion durable. Je connais déjà toutes ces illusions qu'elle crée. Nous dédions à une image unique nos songes de tendresse, les désirs de nos sens exaltés, et lorsque cette image nous apparaît enfin réelle, nous cherchons en elle vainement ce que nous y avons nous-même ajouté.

Bientôt j'oublierai Flora. J'ai déjà quelque peine à évoquer exactement ses traits. Cependant, à mon prochain voyage à Toulon, je veux la rechercher encore...

Le feuillet suivant du journal avait trait à la pêche miraculeuse d'un thon prodigieux par la taille et le poids. Je rendis le cahier à Hervé.

— Il ne s'agit plus de Flora. D'ailleurs, dans tout ce que j'ai lu, il est peu question d'elle. Ce sont plutôt des notes sur l'Italie qu'une aventure amoureuse.

Hervé, complaisant, recommença à tourner les pages de son manuscrit, tout en me disant :

— Que voulez-vous ? Je vous montre les passages qui concernent ma petite amie. Je ne puis pas faire mieux. Je ne suis pas écrivain. Il faut vous attendre à un peu de désordre. Ah ! tenez, voici une brève indication : le premier avril, à Toulon, je ne retrouvai pas Flora, malgré une nouvelle battue fort sérieuse. Lorsque l'on commande la garnison de Port-Cros, on se rend à Toulon le premier jour de chaque mois, pour toucher la solde, signer des états, etc. On passe en ville deux jours, le *Courrier des Iles* ne faisant le service que trois fois par semaine, les mardi, jeudi et samedi. Eh bien, à la date du premier mai, il n'est déjà plus fait mention de démarches quelconques au sujet de l'Italienne. L'oubli commençait. J'avais renoncé à une aventure que le hasard seul a renouée.

Je m'étais levé pour aider Hervé dans ses recherches :

— Ah ! vous trichez. Voici qu'il est de nouveau question d'une femme.

— Oui, évidemment. Ça ne compte pas. Cette Maria que j'avais distinguée au mardi gras apparaît en deux lignes pour disparaître aussitôt.

— Deux lignes ? mais regardez : deux pages entières.

Je vis que mon ami était agacé, et je regrettai ma réflexion. Il jeta rapidement par-dessus bord ce mauvais souvenir :

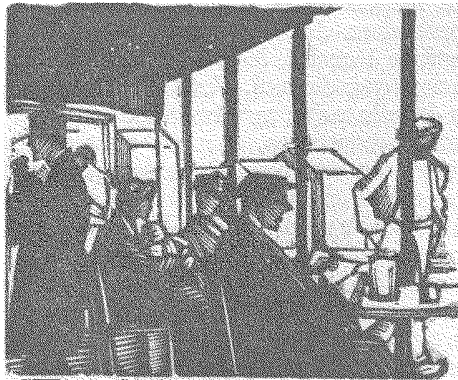
— J'emmenai cette fille à Port-Cros. On tolère ces équipées dans nos régiments accoutumés à la vie coloniale. Ce fut court et orageux. Comme elle méprisait la mer, les feuillages et les fleurs, et regrettait la Rotonde et le Casino, je fis son paquet moi-même et je l'engageai à regagner la côte par le plus prochain courrier.

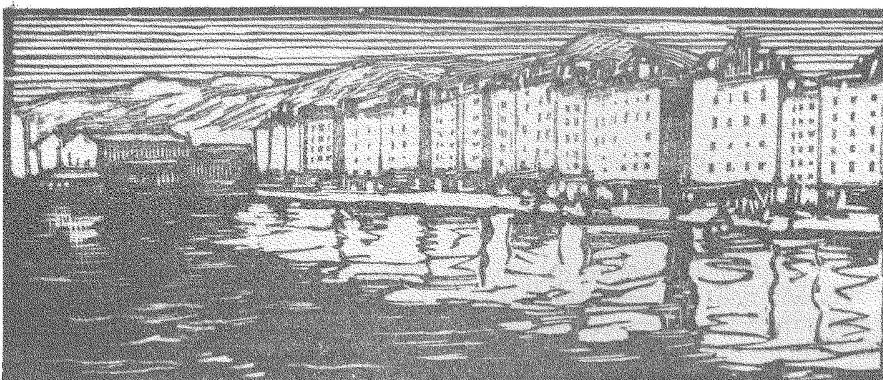
— Dites-moi, avec toutes ces digressions votre roman n'avance guère.

— Je m'étais juré de ne plus conduire de femme dans mon île sauvage. Ma solitude me plaisait tant que je demandai la prolongation de mon commandement, ce qui me fut accordé sans peine, à la grande joie de l'officier qui déjà était désigné pour me remplacer. A Toulon, je m'ennuyais ; je redoute les villes de garnison, les cafés-concerts et les filles. A Port-Cros, je chassais le faisan et la perdrix. Surtout je vivais en mer. Comme vous l'avez lu, j'ai fait des pêches extraordinaires et j'ai affronté à la voile des vents de naufrage.

— Et Flora ? Vous n'en parlez plus.

— Je ne pensais plus à elle quand de nouveau nos chemins se croisèrent. C'est à la date du premier septembre. Vous serez satisfait cette fois. Mon journal lui est tout entier consacré, jusqu'à mon départ pour le Soudan à la fin de novembre. Nous avons travaillé suffisamment ce soir. Allons dîner, et demain vous lirez l'histoire de celle qui fut, durant près de trois mois, la reine de Port-Cros et celle de mon cœur.





IV

LE REFUS DE FLORA

Au matin, Hervé m'installa confortablement à sa table de travail et disposa devant moi, dans leur ordre, ses cahiers jaunis.

— Vous aurez parfois de la peine à lire, me dit-il avant de me quitter pour les affaires de son service. Ce journal témoigne d'un grand mépris de la composition. Tantôt il relate le soir, à leur date, les impressions de la journée, et tantôt il ne porte qu'une simple mention destinée à exciter le jeu de la mémoire. Ces mentions ne peuvent être comprises que de moi. Vous les sauterez. Quelquefois elles furent développées dans la suite, aux heures de loisir. Mais pour n'avoir pas été immédiatement transcrites, elles ne sont pas moins sincères. Il faut un peu de temps pour découvrir dans nos sensations ce qui en fit la beauté et la force, ce qui en est durable.

Dans ma hâte de lire, j'approuvai en silence, d'un signe de tête. Mais sur le pas de sa porte, mon ami se retourna pour me parler encore :

— Si vous trouvez de la sentimentalité ou du lyrisme, ne souriez pas. Je serais fâché de vos sourires. Cette aventure m'a pris le cœur. Songez qu'elle est une part de ma jeunesse. J'avais une imagination, des sens ardents, un grand souci de l'amour et les liaisons faciles de ma vie diverse n'avaient pas su me verser des émotions comparables à celles de la nature ou de la guerre. J'ai rencontré Flora quand mon désir m'avait préparé à la passion. N'est-ce pas l'histoire de nos amours ? Nous ne choisissons pas les femmes que nous aimons. Celles qui viennent à l'heure marquée par

notre destin font leur entrée dans notre existence, les autres passent. Flora, pourtant, je l'eusse choisie...

— A quoi bon, cher ami, vous excuser d'avoir aimé? N'ai-je point vu celle qui fut l'objet de votre culte? Un Grec parvenu à la fin de sa vie, comme un jeune soldat aux paroles audacieuses maltraitait Hélène pour qui fut répandu tant de sang au rivage troyen, se contenta de répondre : « Vous ne l'avez pas vue. » Je ne saurais vous accuser de déraisonner à propos de Flora. Sa beauté suffit à vous protéger.

Il me serra la main et me laissa en face de son passé.

Je reconnus que son journal présentait quelque confusion. On m'excusera de l'avoir ordonné suivant une logique plus rigoureuse. J'ai négligé les textes obscurs, et j'ai replacé à leurs dates probables des pages qui ne portaient aucune indication de jour et n'étaient que le commentaire de ces courts hiéroglyphes. Pour citer un exemple, cette simple mention accompagnait la date du 2 septembre : *rencontré Flora, son refus de partir*, et je dénichai un peu plus loin le développement de ce thème, qui fut sans doute écrit à tête reposée. La plupart de ceux qui rédigent leurs mémoires procèdent ainsi par notes sommaires, expliquées dans la suite.

Voici donc ce journal, du mois de septembre à la fin de novembre. Cette fois, je n'y mêlerai plus aucune réflexion :

Toulon, 2 septembre 1895.

Je viens d'obtenir pour la seconde fois la prolongation de mon commandement à Port-Cros. Je resterai dans l'Ile d'Or jusqu'au départ pour le Soudan. Et par un jeu du hasard, il faut que je *la* rencontre, aussitôt cette décision prise. Qui? sinon Flora que j'avais presque oubliée. Elle saute brusquement dans ma vie pour renouveler mon désir et rentre dans l'ombre. Mais je veux prendre par le commencement le récit de cette rencontre imprévue et stérile.

Le bateau, ainsi qu'il le fait chaque premier du mois, m'a déposé hier à Toulon.

Depuis quatre semaines je n'avais vu ni un cheval ni une jaquette ; pourtant, j'ai retrouvé sans plaisir le monde civilisé. A peine sur le quai, je songeais à repartir. Toulon dégage, l'été, une abominable odeur d'eau gâtée, de cuisine à l'huile et de macadam en liquéfaction. La soirée d'hier et la journée d'aujourd'hui ont passé assez vite en affaires de service. Mais ce soir, débarrassé de tout travail, il ne me restait plus qu'à attendre mon embarquement sur le *Courrier des Iles* qui part seulement demain, à sept heures du matin.

J'allai m'asseoir à la terrasse du café du Commerce qui est sur le port avec un de mes camarades de l'infanterie de marine. La lassitude des

visages nouveaux me prenait déjà dans ce lieu animé et bruyant. Port-Cros m'a fait une âme sauvage. Nous buvions des boissons glacées en face du couchant. Le ciel s'embrasait d'or, et les eaux de la rade. Un or tendre, un sable lumineux tombait, coulait sur les navires, sur les voiles, sur les figures aussi des gens qui passaient devant nous, au bord du quai. Le soleil en fuyant dilapidait sa splendeur, pour la distribuer aux choses et aux hommes. Des canots de pêche rentraient, dont les pêcheurs dorés, semblables à des rois mages, remuaient de la rame l'or palpitant de la mer. Une brise fraîche courait sur les vagues vers nos poitrines avides de respirer.

Je venais de répondre à mon compagnon qui m'interrogeait :

— Mais non, je vous assure, ma solitude me plaît. Evidemment, Port-Cros *manque de femmes*, comme vous le dites. On s'y accoutume.

Alors parut Flora. Elle n'avait pas de chapeau. Elle portait un corsage blanc défraîchi et une jupe noire. Son profil se découpait sur un fond d'or, comme les madones italiennes du moyen âge. Et j'admirai jusqu'à en souffrir la chair soyeuse de sa joue comme éclairée sous la peau, cette coloration qui laisse surprendre le mouvement du sang, le secret même de la vie.

Moi qui avais tant cherché à la revoir, je demeurai immobile, tandis qu'elle passait. J'aurais dû courir après elle et je restai assis. Jamais je n'ai senti paralysie plus inconcevable de mes forces. Avais-je le scrupule insensé de ne pas vouloir démentir mes dernières paroles d'indifférence ? Je crois plutôt qu'ayant trop désiré cette rencontre, j'en trouvais l'occasion trop tard. Je considérais mon aventure avec cette jeune fille comme un souvenir, et je n'étais pas préparé à traiter ce souvenir en passion nouvelle.

Je la vis s'éloigner de sa démarche glissante et souple. Je la vis avec désespoir s'éloigner. Quand elle eut disparu, je la désirai de nouveau. Une seconde fois perdue, elle envahit mon cœur. Et je déplorai ma ridicule faiblesse.

Je me taisais, et mon camarade ne comprenait pas la cause soudaine de mon humeur farouche. Il n'avait pas même remarqué le passage de Flora semblable à une image pieuse de jadis, et dont les méchants habits dissimulaient la beauté. En revanche, il remarqua Maria, en toilette voyante, chapeau enrubanné sur la tête, Maria qui piaffait avec d'autres filles.

— La belle femme ! murmura-t-il avec admiration.

Et, se levant, il ajouta :

— Dînez-vous au boulevard ? Bientôt il n'y aura plus personne ici.

C'était l'heure du soir, en effet, où la vie déserte le voisinage immédiat de la mer et se porte au boulevard de Strasbourg. Autrefois j'aimais ce quartier brillant, la Rotonde, le Casino, ces vives conversations d'offi-

ciers qui ont parcouru le monde, et jusqu'à cette société de courtisanes frottées de connaissances géographiques. C'était du temps de ma jeunesse où je confondais le bruit et la vie. Les mois de solitude que je viens de passer à Port-Cros ne m'ont pas restitué ce goût.

Mon compagnon suivit donc Maria, et je demeurai bientôt presque seul à la terrasse du café. Le travail du port cessait avec le jour. Les ouvriers rentraient par petits groupes. Ils défilaient devant moi, lentement, fatigués et les yeux à terre. Mais des enfants, des fillettes, pieds nus, continuaient de jouer avec l'eau. La mer se taisait, et les bâtiments à l'ancre, immobiles, semblaient déjà livrés au sommeil.

Sept heures avaient sonné. Je vis les canots de la marine aborder successivement au quai. Ils venaient, comme chaque soir, chercher les officiers qui sont de service pour les reconduire à bord. Déjà descendait l'ombre sur la rade, et les roses du ciel se fanaient. Une étoile commença de briller doucement.

Tant de fois j'ai vu ce spectacle. Un à un les officiers arrivent. On étend le grand tapis à l'arrière. Ils prennent place auprès de la barre. Le quartier-maître, debout, donne un coup de sifflet : tous les avirons se lèvent. Nouveau coup de sifflet ! ils s'abaissent et s'enfoncent dans l'eau, presque silencieux. Je suis des yeux le mouvement rythmé des rames, et je vois les bérets blancs aux pompons rouges des matelots s'éloigner dans le soir vers la sombre ligne des vaisseaux de guerre, comme un vol régulier de claires mouettes.

« Il est temps d'aller dîner », pensai-je. Je me levai pour rejoindre au mess mes camarades de régiment, quand *elle* repassa devant le café. Elle ne m'aperçut pas plus que la première fois. Et d'ailleurs, m'eût-elle reconnu ? Aussitôt je la suivis. Mon cœur battait un peu : j'étais content. Je humais avec volupté l'air plus vif qui venait de la mer. Cependant, je me demandais tout en marchant : « Quand je l'aborderai, que lui dirai-je ? »

Lorsque l'on se pose cette question, c'est que l'on ne trouvera rien et que l'on sortira niaisement de l'aventure. D'habitude je n'ai pas ces hésitations. Je suis de nature plus hardie.

Elle arrivait précisément au Carré du Port, devant le *Génie de la navigation* qui fut le témoin de notre première rencontre. En deux pas je fus auprès d'elle :

— N'est-ce pas, Flora, que le port est plus beau au clair de lune ?

Elle s'arrêta net, me dévisagea, et je vis le sang affluer à sa joue.

— Que me voulez-vous ? dit-elle.

Je fus certain qu'elle me reconnaissait. L'or de ses yeux palpitait, comme tout à l'heure l'or du soir sur les eaux de la rade. Et sa peau brune prenait dans son émotion une couleur incarnadine qui était charmante. Mais je compris que des changements profonds s'étaient opérés dans cette enfant, et j'en fus immédiatement attristé. Elle n'avait plus cette fraîcheur

d'aube, cette nouveauté adolescente qui étaient sa grâce de fillette. Comme l'aurore cède au jour qui a plus d'éclat, sa grâce de fillette se retirait devant sa beauté de femme. Dans son regard je ne lisais plus l'ignorance candide et insouciante de jadis; je crus même y découvrir cette langueur mélancolique qu'apporte l'initiation lorsque la tendresse ne guérit pas aussitôt ses blessures.

Tandis que je l'observais ainsi, je lui disais :

— Faut-il que j'aille chercher mon domino jaune pour me rappeler à votre mémoire, petite Flora dont le vrai nom est Francesca?

Elle daigna sourire et finit par murmurer d'une voix blanche :

— Oui, je vous reconnais.

Elle n'y prenait aucun plaisir, et même elle se détourna de moi. Son air était grave, et ses yeux tristes. J'en fus dépité. Notre vanité s'accommode de plus de flatterie. J'eus positivement l'envie de la laisser là avec sa moue. J'avais attaché à son souvenir trop d'importance. Je la considérais comme m'appartenant, et elle me traitait en étranger. Le soir du carnaval elle montrait plus de goût de ma compagnie.

Nous demeurions arrêtés sur le bord du quai. Derrière nous passaient les ouvriers qui revenaient du travail. Nous tournions le dos à la ville, comme pour nous isoler, et l'un en face de l'autre nous ne savions pas quoi faire.

Elle fit un mouvement pour partir. Cette phrase me vint :

— Je vous ai cherchée partout et n'ai jamais su vous retrouver. Etiez-vous donc retournée à Pegli?

A ce nom de son enfance, sa figure s'éclaira :

— Ah! vous vous rappelez?

— J'oublie moins vite que vous.

De nouveau ses yeux se détournèrent. Mais elle ne répondit pas, et j'ajoutai afin de conclure :

— Flora est donc oublieuse autant que jolie.

Elle dit : Non, sans me regarder.

Je commençai de démêler ce qu'il y avait dans cette petite cervelle : peut-être un timide sentiment pour moi dans le passé, et à coup sûr une gêne présente, probablement venue d'une première liaison. Je ne doutai plus, à considérer ses formes épanouies comme une fleur de printemps, des changements que son regard m'avait fait dès l'abord pressentir.

Cette fois, ce fut elle qui reprit la conversation en me fixant brusquement :

— Vous m'avez cherchée, c'est vrai?

— Oui, rue d'Alger, rue Hoche, place Puget. Partout. A cet endroit où vous disparûtes comme dans une trappe. Dans les ateliers de modistes. Dans les magasins. Au marché.

Mon énumération provoqua son rire. Elle me rendait sa confiance. J'ajoutai :

— Je ne comptais plus revoir jamais vos yeux d'or.

Elle s'approcha :

— Ils sont beaux encore ? Ils vous plaisent toujours ?

Coquette, elle souriait. Et je pensai :

« Nous y voici enfin ! »

Aussi vite qu'il rougissait, son visage redevint grave :

— Ce n'est pas étonnant que vous m'ayez perdue. Le lendemain matin, ma tante m'a chassée.

— Chassée ! pourquoi ?

Cette parente, cause funeste de la vanité de mes poursuites, m'apparaissait odieuse, tandis que Flora me racontait son histoire, après avoir une seconde hésité :

— Le soir du mardi gras, mon oncle est rentré ivre. Il insultait sa femme. Il lui criait qu'elle était laide et vieille et lui faisait horreur, tandis que je lui plaisais. Il voulait forcer ma porte. Je hurlais, ma tante se lamentait, s'arrachait les cheveux. Ce fut une scène horrible. Nous avons fini par coucher l'ivrogne. Et le lendemain ma tante m'a reproché de séduire son mari avec qui elle s'était réconciliée. Alors j'ai pris mes hardes et je suis partie.

— Où êtes-vous allée, pauvre Flora ?

— Je suis allée au Mourillon, chez une amie d'atelier, qui m'a logée les premiers jours.

Elle se tut, et comme je l'interrogeais sur la période de six mois qui avait suivi ce départ, elle cessa de me répondre. Je ne pus tirer aucun renseignement sur ce qui me tourmentait davantage à mesure qu'elle se dérobait. Les jaloux doivent traiter avec cette âpreté leurs maîtresses qu'ils soupçonnent. Elle ne s'étonnait pas de mes questions, mais je me butais à ses refus obstinés. Tout ce que je pus savoir fut qu'elle habitait maintenant à Toulon, près de la porte d'Italie. Je changeai de sujet pour ne pas prolonger cette enquête inutile.

— Et moi, Flora, vous savez qui je suis ?

Elle sourit avec malice :

— Oui, je le sais. Vous êtes un officier.

— Comment l'avez-vous appris ?

Elle s'amusait de sa propre habileté, et je retrouvais ma fillette de carnaval

— Ah ! voilà.

Et pour ne pas me laisser deviner plus longtemps :

— Quand vous avez quitté votre domino, j'ai vu que vous portiez une veste blanche avec un haut col et des boutons d'or, et aussi des galons d'or aux manches. J'ai demandé, et j'ai su.

— Vous avez donc pensé à moi ?

Dans un large rire enfantin elle montra ses dents brillantes :

— Je ne sais pas. Quand je rencontrais des officiers, je les regardais sous le nez. Ce n'était jamais vous. Vous avez aussi quitté Toulon ?

— Je ne suis plus à Toulon depuis le premier mars. J'habite une île déserte, une île d'or. Voulez-vous y venir avec moi ?

Ce sont là de ces paroles qu'on prononce sans y penser. J'y découvris aussitôt d'agréables perspectives. Cependant elle me regardait, curieuse, presque triste.

— Pourquoi vous moquez-vous de moi?

— Je ne me moque pas, je vous jure, Flora.

— Vous parlez sérieusement?

— Je parle très sérieusement. Comment ne le voyez-vous pas? Me souviendrais-je du carnaval sans vous que j'ai tant cherchée? Je vous ai connue à peine, et vous m'avez occupé extrêmement. Vous êtes belle, Flora : j'aime votre joue brune, j'aime surtout vos yeux d'or. Qui sait? Je vous aime peut-être. Cela est fort possible. A mesure que je vous regarde, je sens que cela est certain. Maintenant que je vous ai retrouvée, je n'ai plus envie de vous perdre.

Elle me répéta presque mot pour mot ce que j'avais eu l'imprudence de lui dire à notre première rencontre :

— On croit qu'on aime et l'on n'aime pas. On a des caprices, des fantaisies, mais pas d'amour.

Et elle éclata de rire.

— Ah! vous vous souvenez de mes folies. Je vous ai dit autre chose : vous en souvenez-vous aussi?

Elle réfléchissait au lieu d'écouter :

— Elle n'est pas de votre invention, cette île? Est-ce loin d'ici?

— A quatre heures en bateau. On prend le *Courrier des Iles*, capitaine Puccio, là-bas, vers la darse neuve. Il part demain matin, à sept heures. Connaissez-vous Hyères?

— Il y a des palmiers. Je connais très peu.

— Port-Cros, l'île que j'habite, est en face, à dix ou quinze kilomètres de la côte. Voulez-vous partir demain matin?

Elle s'étonnait de mon insistance.

— Que ferez-vous de moi?

— Ce qu'on fait d'une petite amoureuse : on la gâte et on la caresse.

— Et après?

— Après? Nous serons peut-être heureux.

— Et après? reprit-elle, la figure tendue, grave, rapprochée de moi.

— Je ne sais pas. Nous ne savons pas l'avenir.

— Après? Vous reviendrez à Toulon? Vous me garderez? Je les connais, vos officiers. On les croise avec de belles dames qui ne sont jamais les mêmes. Et puis, à quoi bon parler de ces choses? Je ne suis pas une femme pour vous.

Elle considéra avec pitié son corsage de piqué blanc sans fraîcheur, ses souliers percés. Je les vis parce que son regard y conduisit le mien.

— Flora, votre beauté empêche de voir vos vêtements... Je ne suis pas magicien, et j'ignore l'avenir. Mais je ne veux pas vous tromper. Dans

trois mois je pars pour les colonies, pour le Soudan. Je ne sais si j'en reviendrai ; si j'en reviens, ce sera dans deux ou trois années. Vous voyez que je ne vous égare pas. Notre bonheur ne sera pas long. Peut-être sera-t-il si grand que nous le trouverons plus court encore. Je ne pèserai point sur vous. Je n'insisterai pas davantage. Je vous demande trois mois de votre vie qui commence, de votre beauté. Quand je vous regarde, je n'ai pas de peine à vous aimer. Là-bas, je vous regarderai sans cesse. Vous serez la petite fée de mon île. Je vous ferai visiter votre domaine. Venez.

Et je désirais de plus en plus qu'elle vînt. Déjà Port-Cros devenait, sans elle, une solitude inhabitable.

— Non, dit-elle en se tournant vers la mer et en faisant la moue.

Elle répéta, comme pour s'exciter dans son refus :

— Non, non, non, je n'irai pas.

Puis, elle ajouta :

— Plus tôt, j'aurais dit oui.

Ses yeux d'or se fixèrent sur moi avec une expression dont je ne pus méconnaître la douceur passionnée.

Le crépuscule s'effaçait devant la nuit. Sur le quai, les passants devenaient rares. Et l'on entendait la sourde plainte des flots.

— Alors, adieu, Flora! dis-je tristement.

Et je lui tendis la main. Elle y mit la sienne avec un peu de crainte. Je tentai de l'attirer vers moi :

— Voulez-vous m'embrasser, Flora, puisque nous ne devons jamais plus nous revoir ?

— Non, fit-elle encore, si doucement que je l'entendis à peine.

Et je vis qu'elle était émue, que sa poitrine, plus forte que jadis, se soulevait très vite.

J'abandonnai sa main au lieu de resserrer mon étreinte.

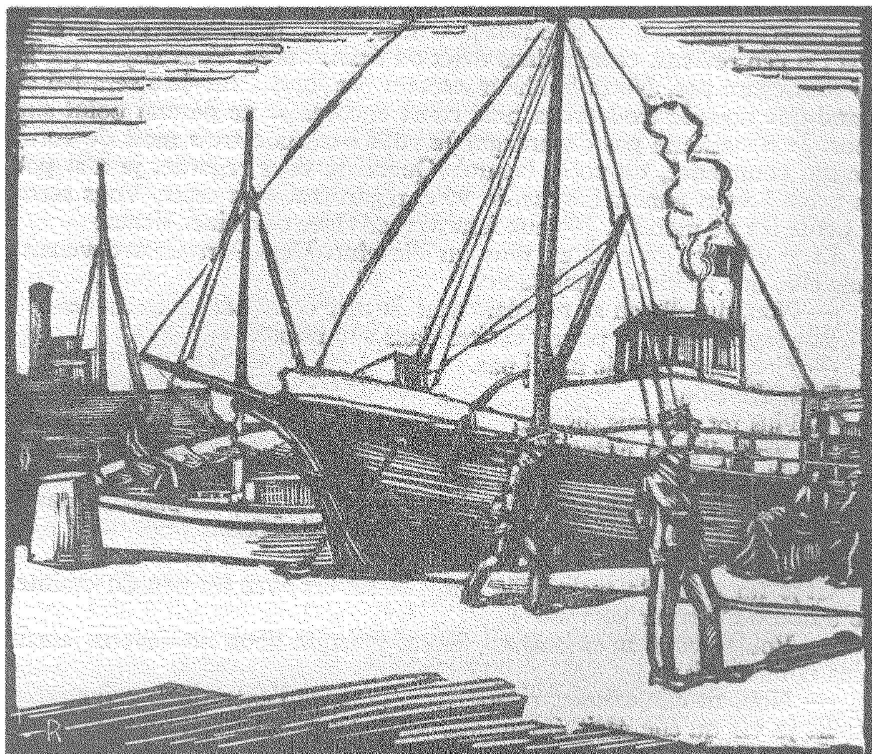
— Adieu, petite Flora. Pourtant vous me plaisiez beaucoup. Soyez heureuse.

— Adieu, murmura-t-elle.

Nous nous éloignâmes chacun de notre côté et, comme je me retournais après quelques pas, je l'aperçus dans l'ombre qui tournait aussi la tête. J'eus l'envie de la rattraper, de la supplier encore, de l'emmener, et je la laissai partir.

En amour, j'ai toujours été fataliste. Ce qui doit arriver arrive, et il est inutile que nous tentions de forcer notre sort. Mais pourquoi m'a-t-elle dit : « Plus tôt, j'aurais dit oui ? » Sûrement, elle a une liaison. Elle n'a plus, maintenant, sa liberté. Ses yeux ont perdu leur candeur. Ils sont plus tristes aussi qu'autrefois.

A défaut d'elle, j'emmène son image à Port-Cros. Sa beauté reviendra longtemps dans mes désirs, dans mes rêves. Nous aurions pu nous aimer, et la vie ne l'a pas voulu.



V

L'EMBARQUEMENT POUR CYTHÈRE

Port-Cros, 3 septembre.

JE me promenais donc sur le quai de Toulon, ce matin, en attendant le bon plaisir du capitaine Puccio dont le vieux bateau chauffe aux alentours de sept heures. J'étais le seul passager, avec un matelot malade à destination de Porquerolles. Mais le pont se chargeait de caisses et de sacs.

Déjà le *Courrier des Iles* avait sifflé, et je me rapprochais pour franchir la passerelle quand je vis venir, rapide et glissante, une femme que je reconnus aussitôt. C'était Flora. Elle portait une robe noire un peu épaisse pour la saison, mais très convenable et même assez bien coupée, et un

petit chapeau de paille que mangeait un oiseau blanc aux ailes déployées. Cette toilette sérieuse donnait à son visage un air de gravité exceptionnel.

Je vis qu'elle tenait au bras un paquet noué par des serviettes. Je marchai vers elle. Et, de près, sa gravité me parut être de la frayeur. Elle était la proie d'une émotion profonde qui la faisait pâlir et trembler.

— C'est moi, dit-elle simplement.

— Petite Flora, comme vous êtes gentille!

Bien que j'eusse pris mon parti de son refus, j'étais content de la revoir. Sa beauté est une fête pour les yeux. Quand elle est là, je jurerais que je l'aime.

Je voulus la débarrasser de son baluchon. Elle s'y refusa :

— C'est mon trousseau. Il tient là dedans.

Mais elle ne sourit même pas. Et timidement, elle me demanda :

— Vous me voulez du bien, comme hier soir ? Vous n'avez pas changé ?

— Je vous veux beaucoup de bien, Flora. Je ne vous espérais plus.

A voix presque basse elle murmura :

— J'ai réfléchi. Et je suis venue.

Elle ne m'expliqua pas sa décision nouvelle, pas plus qu'elle ne m'a révélé hier les six derniers mois de sa vie. Son caractère, par moments si confiant, si enfantin, m'apparaît d'autres fois concentré et dissimulé.

Cependant elle regardait avec insistance le quai, du côté d'où elle était venue. Je la sentais inquiète et nerveuse, plus préoccupée de fuir que de fuir avec moi.

Je la fis monter en bateau et je l'installai à l'arrière avec beaucoup de soin, afin de la rassurer. Après quelques longs coups de sifflet destinés à hâter l'arrivée de passagers imaginaires, le *Courrier* se secoua comme une bête qu'on réveille, roula à droite, roula à gauche, tangua et finit par se mettre en marche. Flora m'avait pris la main, la serrait avec force, et toujours elle regardait vers le quai sans rien me dire.

Nous sortîmes de la rade, passâmes devant le Mourillon et gagnâmes la pleine mer. Quand nous eûmes réellement perdu Toulon de vue, elle respira bruyamment, détourna ses yeux du rivage, et les posa sur moi avec une expression si attendrie, si reconnaissante, que je fus tout à coup heureux pour elle, et non pour moi, de l'avoir enlevée.

— Je ne crois pas encore que c'est vrai, fit-elle d'une voix étouffée. Dites-moi, vous, que c'est vrai.

— Oui, nous naviguons vers le bonheur.

Elle répéta :

— Vers le bonheur.

Et j'ajoutai :

— Il habite une île déserte.

On eût dit qu'elle aspirait avidement des odeurs trop fortes. Sa pâleur

disparaissait sous un afflux de sang rosé, et ses joues reprenaient leur ton chaud. Elle me sourit. Je lui demandai :

— Vous êtes contente, Flora ?

— Oh ! dit-elle. Comme à Pegli quand j'étais petite.

Je provoquai une déclaration, afin de jouer avec son cœur.

— M'aimez-vous un peu ?

— Je n'ose pas vous aimer.

— Je vous fais peur ?

— Oui.

— J'ai donc l'air bien redoutable ?

— Non. Vous êtes bon. Puisque vous m'emmenez.

— Alors ?

— Je ne suis pas une femme pour vous. Je n'ai pas de science. Je ne sais pas parler. Je suis mal habillée. Je vois que je vous déplairai bientôt, et vous me renverrez. Mais tant pis pour demain.

— Petite Flora, avez-vous un miroir ?

— J'ai dans ma poche une glace de deux sous.

— Regardez-vous, ma chérie, et vous ne tiendrez plus des propos inutiles. Regardez-vous, puisque mes yeux ne suffisent pas à vous dire que vous êtes belle et que vous me plaisez.

— Vraiment, je vous plais ?

— Tant, tant, tant ! fis-je en riant.

— Oh ! que je suis contente !

Elle se lève, bat des mains, et je crois qu'elle va danser. Tout à l'heure, quand elle disait : « Tant pis pour demain », je croyais qu'elle allait pleurer. Elle est une admirable suite de phénomènes sentimentaux.

Je lui demande encore :

— Vous ne vous ennuierez pas dans l'île ?

Elle me épond par un : « Oh ! » scandalisé.

Le matin a rafraîchi la mer. Elle frissonne doucement sous les caresses de la brise. Les eaux ont cette nuance bleu pâle que les toutes jeunes filles choisissent volontiers pour leur robe de bal.

Nous regardons, autour de nous, l'immensité qui est à l'avant, la côte que nous laissons en arrière.

Flora préfère la fuite du rivage :

— Là-bas, ça ne finit pas. Ici Toulon s'en va, et ma misère.

Elle réfléchit un instant et me demande :

— Alors vous me garderez jusqu'à votre départ pour... comment dites-vous ?

— Pour le Soudan.

— Oui. Vous me garderez ? Je serai gentille, gentille. Je ne tiendrai point de place, et je tâcherai de me rendre utile. Vous aurez bien du linge à repriser. Quand on va si loin, il faut un trousseau.

Je remarque le sien qui occupe le bout du banc, menu paquet facile à oublier. Elle surprend mon regard et rougit :

— Je suis pauvre. Je n'ai pas de belles chemises. Je vous ai bien dit que je ne suis pas une femme pour vous.

— Un jour, Flora, nous viendrons à Toulon en cachette et nous dévaliserons un magasin. Je veux que vous soyez jolie.

— Non. Je ne veux pas. J'étais bien sûre que vous rougiriez de moi. Voilà que vous commencez.

Elle se détourne et fait la moue.

— Vous êtes fière, petite Flora. Je vous aime ainsi. Embrassez-moi.

Vite elle me présente son visage. J'admire sa grâce, tandis qu'elle m'offre sa joue brune que je devine chaude et soyeuse. Je l'admire et je ne me presse point.

— Vous m'avez refusé deux fois. Aujourd'hui vous vous décidez ?

Elle me regarda avec étonnement :

— Mais aujourd'hui je suis à vous.

En acceptant de venir elle s'est toute donnée par avance.

Je touche des lèvres sa jeune chair qui brûle et sent les fleurs. Déjà ce n'est plus seulement le désir qui me pousse vers cette enfant. Quel âge a-t-elle ? Dix-huit ans à peine. Elle est sans famille, et tous ses biens tiennent dans ce petit paquet. Elle ignore qui je suis, où elle va. Pourtant elle sourit, elle est heureuse. Où trouver don plus complet de soi-même, et plus grande confiance dans ma protection ? Pour la première fois dans mes liaisons, je connais un sentiment de responsabilité. Je la regarde autrement qu'hier, que tout à l'heure. Ce n'est plus sa beauté qui me trouble, mais ce qu'il y a d'invisible en elle, le parfum de son âme fraîche.

De la main je flatte sa joue à l'endroit de mon baiser, et je lui dis doucement :

— Tu me plais, petite Flora.

Elle lève sur moi ses grands yeux d'or, et lit dans mon regard cette tendresse nouvelle qui vient d'éclore à l'instant. Elle se rapproche, et me jette ses bras autour du cou :

— Vous voulez bien que je vous aime ?

— Tu oseras enfin ?

— Maintenant, oui.

Le capitaine Puccio nous a surpris. Il a un air bourru, et c'est le plus inoffensif des hommes. Un jour de gros temps je l'ai complimenté en termes techniques de sa manœuvre, et dès lors il me considère. Il s'éloigne à pas de loup ; il ne viendra plus nous déranger.

Cependant, nous approchons d'une terre inconnue de Flora. Le bateau siffle.

— Nous arrivons ? demanda-t-elle amusée.

— Pas encore. Ici, c'est Porquerolles. Porquerolles est une île habitée,

où l'on vient en villégiature. Il y a des hôtels. Regarde la civilisation, petite fille, avant d'atterrir aux pays sauvages.

On décharge le *Courrier* et nous repartons. Hyères apparaît adossée à la petite chaîne des Maurettes. Ses maisons blanches ressemblent à des mouettes qui se reposent avant de prendre leur vol. Je montre à Flora la presqu'île de Giens en forme de T, si mince quand elle s'attache au continent, élargie à son extrémité ; on dirait une île retenue par un gros câble.

Enfin, c'est Port-Cros, haute sur la mer, Port-Cros montagneuse et boisée, couronnée de pins et d'oliviers qui font d'elle un bouquet de verdure. Flora s'est dressée, curieuse. Elle voit venir à elle son mystérieux séjour, elle distingue les hauts rocs de la côte, le village des pêcheurs au fond de la rade, et sur l'un des bords, dominant l'entrée et commandant la passe, le château fort.

Je lui montre du doigt la vieille tour démantelée, et je lui dis en riant :

— Voici le palais de ma petite reine.

Mais elle ne rit pas. Elle est radieuse, elle joint les mains dans un joli geste de plaisir :

— Oh ! j'aime mieux ici que Gênes. C'est plus jeune.

Elle traduit par ces mots une impression que souvent Port-Cros m'a donnée. Avec ses bois épais, ses broussailles confuses et les couleurs éclatantes que prennent les rochers de son rivage, cet îlot, qui est semblable aux îles verdoyantes de la Grèce, a dans la mer et le soleil un aspect de jeunesse éternelle. Seule, la nature ne laisse pas à ses ouvrages la marque du temps, alors que les œuvres des hommes portent le poids des jours, et même extraient de cette empreinte du passé et de ce sentiment de la mort une beauté spéciale, bien capable d'émouvoir les êtres périssables que nous sommes.

Nous débarquons lentement. Des soldats de mon régiment, quelques pêcheurs et aussi des Italiens, venus dans l'île pour une coupe de bois, aident à décharger. L'un de ceux-ci, un adolescent de seize ans, est presque nu dans l'eau. Son corps bruni a la couleur de la terre cuite, et ses membres ont la pureté antique des jeunes dieux. Il me semble que Flora le regarde avec attention.

Voici ma petite amie qui descend à terre. Elle glisse, légère et sautillante, sur la passerelle. Les Italiens, les soldats la dévisagent, je devrais dire la désirent au passage, car de fauves lueurs animent leurs yeux. Les femmes sont rares à Port-Cros, et la chaleur y est grande.

J'installe provisoirement Flora à l'auberge de Pascal, qui est la seule de l'île et qui est, en outre, épicerie, magasin de comestibles et bureau de tabac. On nous sert à déjeuner. La pauvre petite, qui n'a rien pris depuis la veille, mourait de faim. Elle dévore, montre de jolies dents, s'essouffle, et je vois tout de suite qu'elle n'a pas toujours mangé à son

appétit, et que, d'ailleurs, elle ne sait pas manger. Au café, que Pascal réussit à merveille, je lui annonce que je vais la quitter.

— Je vous suis partout comme un vieux chien, me dit-elle.

— Mais non, Flora. Tu m'attendras ici. Il fait chaud : tu dormiras, ou tu regarderas par la fenêtre. Je vais voir mes hommes et préparer notre installation.

Elle consent avec peine. Je la laisse à l'auberge. Je ne veux la conduire au Château, notre demeure, que pour le coucher du soleil. Je donne mes instructions à mon ordonnance, je monte au fort de Lestissac visiter ma troupe, et quand je reviens chez Pascal, déjà le soir descend.

Flora m'attendait sur le pas de la porte, en parlant italien avec des compatriotes aux yeux blancs et aux moustaches noires. Dès qu'elle m'aperçoit, elle court à ma rencontre. Comme nous gravissons, elle portant son petit baluchon, le sentier qui nous éloigne en montant du village, elle me raconte son après-midi :

— Vous avez de jolis soldats. Ils sont tatoués comme des sauvages.

— Comment le sais-tu ?

— Je vais vous dire. Une femme est venue de l'autre île qui est encore plus loin.

— L'île du Levant ?

— Oui. Elle est venue dans un bateau de pêche pour chercher des provisions. Une grosse femme qui n'est pas de ce matin. Alors vos soldats ont fait des mines pour lui plaire, vous comprenez. Ils étaient à l'auberge, dans la première pièce. Par la porte ouverte, je les voyais très bien. Pour amuser leur vieille dame, ils lui montraient les images qu'ils avaient sur le corps.

— Les images qu'ils avaient sur le corps ?

— Oui, des espèces de peintures bleues. Un cœur percé d'une flèche. Une colombe. Un drapeau. La plus belle, c'est un matelot qui assomme un Chinois avec une matraque. Elle tient tout le dos d'un soldat qui n'a jamais pu la voir.

— Et il montrait son dos à la dame ?

— Bien sûr, pour lui faire plaisir.

Flora devine que cette histoire ne me séduit qu'à demi. Elle prend une voix caressante et soumise :

— Vous êtes fâché ? C'est à cause des tatouages ? Je ne les regarderai plus. C'était amusant. Si j'avais su vous trouver, je vous aurais appelé.

Je la remercie de l'agrément qu'elle pensait à me procurer, et je suis furieux contre moi-même à mesure que nous approchons. L'ancien fort qui commande l'entrée de la rade sert d'habitation à l'officier de résidence à Port-Cros. On l'appelle le Château, non sans pompe. Je l'ai fait parer de fleurs et de feuillages pour y recevoir la petite reine de mon île, et maintenant je regrette ces préparatifs. Les femmes qui éveillent en nous par

leur beauté le sens de la poésie excellent à le mettre en fuite dès qu'elles ouvrent leur jolie bouche pour en faire un autre usage que le baiser.

Un pont-levis, qu'on ne peut plus lever et qu'il faut traverser pour gagner ma demeure, émerveille ma compagne et lui restitue son charme d'ingénuité.

— Nous sommes hors du monde, lui dis-je après que nous l'avons passé.

La cour d'entrée où nous pénétrons, où ne parvient aucun bruit, où poussent des herbes folles, donne une impression d'abandon, d'isolement.

— Flora, tu es ma prisonnière.

Elle sourit. Elle n'a pas d'effroi, mais elle est dépaysée. Je l'aime mieux ainsi, avec ses petits airs étonnés, que parlant leur jargon aux Italiens du port.

Mon appartement se compose de deux chambres, dont l'une, en contre-bas, sert à débarrasser. L'autre, très grande et claire, en rotonde, occupe toute la place de l'ancienne tour. Par ses deux fenêtres, elle donne d'un côté sur la mer, de l'autre sur le village et le vallon qui se perd dans les coteaux boisés de l'île. Selon mes instructions, elle est ornée de toutes les pauvres fleurs que mon ordonnance a pu trouver à grand'peine dans les recoins oubliés du soleil, et aussi de tiges de feuillages odorants, myrte, romarin, fenouil qui sent l'anis.

Flora, prise d'une timidité nouvelle, respire cet arome délicat et me regarde.

— C'est pour moi? demande-t-elle.

Et comme elle n'en peut douter :

— On ne m'a jamais traitée ainsi.

Je lui montre la double vue, mais elle suit le cours de ses pensées :

— Mon père me battait. Ma tante me détestait à cause de mon oncle. Mais j'avais une mère qui est morte à Gênes.

Elle me prend la main et très humblement elle la baise.

Je la conduis sur ma terrasse. A nos pieds nous voyons les arêtes pointues et noires des rochers. Contre cette muraille la mer se brise, se renverse en écume blanche. Pourtant le vent est léger. Quant il souffle en tempête, les vagues assiègent la côte avec un bruit formidable, gravissent les premiers échelons de pierre et retombent, vaincues, en cascades furieuses et gémissantes.

Je montre à Flora, sur notre gauche, la pointe allongée de Port-Cros et la pleine mer ; en face, Bagau semblable à la longue carcasse d'un navire échoué, et, par-dessus, au loin, Porquerolles ; enfin, à notre droite, la côte et le cap Bénat qui paraît marcher vers nous, aspirer à nous rejoindre.

Pour nous le soleil se couche. Il disparaît derrière Porquerolles bleuâtre. Comme hier, le ciel en fête est un sablier qui répand sur la mer une poudre d'or. Près de nous les rochers prennent un éclat de métal jaune. Là-bas la côte est violette, presque rose.

— Ce ne sont pas tes yeux seulement, Flora, qui sont dorés ce soir, mais tout ton visage.

Il faut que je lui dénombre les ornements vivants de ma terrasse. Elle me les a montrés avec ces mots :

— Quels drôles de légumes !

— Ce ne sont pas des légumes, petite ménagère. Ces plantes grasses qui croissent sur les pierres, presque sans racines, ont au printemps des fleurs rouges. Elles recouvrent les abords de l'île d'une housse écarlate. Que n'es-tu venue au printemps ?

— Je serais déjà partie, dit-elle.

— Ces plantes d'argent sont des cinéraires maritimes. Elles conviennent aux cimetières. Le Campo-Santo de Port-Cros en est encombré : nous le visiterons.

— Et celles-ci, demande-t-elle, qui ont des lames épaisses et dures, recourbées comme le cou des cygnes en colère ? Oh ! voyez, en voici une d'où part un grand mât.

— Flora, ce sont des aloès. Ils ne peuvent porter qu'une fleur, et quelquefois c'est au bout de cent années. Ils rassemblent alors toute leur sève afin de pousser en l'air une longue tige droite comme celle que tu as montrée, un thyrse semblable à un arbre et dont les branches travaillées régulièrement ont l'apparence du fer forgé. Au sommet de cette tige s'épanouit une fleur jaune qui est humide et s'égoutte lentement. Lorsqu'ils sont parvenus après tant de jours écoulés à donner cette fleur, ils se dessèchent et périssent. Leur destinée est comparable à celle des hommes, petite amie : ils fleurissent, pleurent et meurent.

Elle répéta, comme pour s'accoutumer au poids d'une pensée trop lourde :

— Ils fleurissent, pleurent et meurent. Alors, celui-là va mourir ?

Souriante, elle me regarde :

— Moi, j'ai commencé par pleurer. Maintenant je fleuris. Mais je sais bien que je pleurerai encore.

Elle fait allusion à notre séparation future. Quant à l'idée de mourir un jour, elle est trop jeune pour l'avoir.

J'ai aperçu à la fenêtre mon ordonnance qui me fait signe. J'avertis Flora :

— La princesse de Port-Cros est servie.

Nous dînons dans la chambre en rotonde. Elle veut elle-même changer les assiettes et porter les plats. Elle court, casse un verre, assure que c'est mauvais présage, allume la lampe, rit à la lumière, m'embrasse et n'oublie point de satisfaire un appétit qui, pour la seconde fois, s'affirme excellent.

Nous nous accoudons à la fenêtre. Le décor est changé. Maintenant la lune brille en plein ciel. Elle éclaire les formes bizarres des plantes exotiques, glisse sur les maisons basses du village jusqu'aux eucalyptus

qui sont rassemblés au fond de la baie, passe sans les incliner sur le feuillage des tamaris et des mimosas, et pénètre dans le vallon mystérieux entre les deux collines où ses rayons vont se perdre.

Nous changeons de croisée. Là, sur la pleine mer, la déesse de l'air jette à profusion ses fleurs d'argent.

— Voyez là-bas, me dit Flora. Quelle est l'étoile qui brille tout près des eaux, et disparaît pour reparaître encore ?

— C'est le feu-éclair blanc de Porquerolles. Et voici, vers la côte, le feu rouge de Bénat. Ils animent la nuit. Mais la nuit est trop claire pour eux.

— Et cette plainte aiguë qu'on entend ? Ce n'est pas la mer.

— C'est le bruit des cigales. Elles ne cessent point leurs petites notes stridentes. Bientôt on ne les entendra plus ; elles ne chantent que l'été.

Comme j'ai éteint la lampe après dîner, Flora qui se retourne croit voir courir des ombres dans notre chambre que visitent aussi les reflets de la lune. Mais non, c'est la solitude. Et cette solitude, elle la sent enfin autour de nous, immense, oppressante, comme palpable. Rien ne rappelle les hommes, excepté ces petits feux intermittents, à peine visibles. Et voici qu'elle s'inquiète, qu'elle s'angoisse tout à coup. Elle s'appuie à moi, et je passe un bras autour de sa taille :

— J'ai peur, dit-elle doucement.

— Peur de quoi, petite Flora ? N'es-tu pas avec moi ?

— Je ne sais pas, j'ai mon cœur qui bat. Je suis tellement seule avec toi...

Pour la première fois, elle emploie ce tutoiement qui nous rapproche. Elle reprend en pleurant presque :

— Il faut m'aimer, vois-tu. Je n'ai personne au monde. Je me suis laissé conduire par toi dans ce pays qui est abandonné, je le vois bien. Toi, tu n'as pas d'amour pour moi. Et moi, je suis une toute petite fille.

Elle pleure dans mes bras. Cette sensation d'isolement qu'on n'éprouve jamais dans les villes l'a saisie brusquement ici, dans cette chambre qui est pour elle le bout du monde. Elle est trop lourde pour sa petite âme légère.

Mes baisers et la lampe rallumée ont bientôt fait de la rassurer. Je la prends sur mes genoux et je lui montre l'album que j'ai rapporté de Gênes, sa patrie. Elle n'a aucune inquiétude de ce qui va venir. En venant me rejoindre sur le bateau, elle a épuisé les émotions qui peuvent naître de l'acceptation de l'amour. Elle n'est pas une fiancée ignorante et craintive, et les six derniers mois obscurs de sa vie ne l'ont sûrement pas laissée intacte et innocente. Mais son cœur est neuf, et sa jeune chair si délicieuse...

— Tu ne regrettes pas d'être venue, Flora ?

Quand je lui dis ces paroles, je suis debout derrière elle, et je l'aide à défaire sa chevelure. Elle renverse la tête en arrière afin de me regarder :

— Je suis à toi. Tu le sais bien...

Elle se donne comme les filles du peuple qui n'attachent pas au don de leur personne une importance exagérée, elle se donne spontanément, avec confiance et presque avec candeur...

4 septembre.

Elle a dormi d'un sommeil d'enfant. Ce matin, en se réveillant fraîche comme une petite rose, elle m'a demandé :

— Comment t'appelles-tu ? Je t'aime, et je ne le sais pas. C'est drôle...





VI

LA ROBE BLANCHE

Samedi 7 septembre.

J'AI transporté ma table de travail dans une pièce oubliée du château. Là je viendrai cueillir, de temps à autre, ces fraîches fleurs de ma vie que sont les souvenirs de Flora. Nos jours s'écoulent si rapides en promenades dans l'île ou sur la mer. Quand je tente de les retenir dans leur fuite, je crois faire le geste de ces enfants qui s'apprêtent à saisir les rayons du soleil...

Nous venons d'avoir notre première discussion. Ce matin elle défaisait devant moi son petit baluchon que nous avions oublié depuis son arrivée, depuis trois jours, dans un coin de la chambre. Quand elle eut dénoué nœud à nœud les ficelles, — et ce fut long, mais les femmes mettent un point d'honneur à refuser les ciseaux pour ce genre d'opérations, — elle se redressa et se tourna vers moi.

— Tu ne vas pas au fort aujourd'hui ?

— Pourquoi ?

— Parce que, si tu dois y aller, il vaut mieux que ce soit maintenant. Pendant ce temps, je rangerai mon linge dans l'armoire que tu m'as réservée. Ici, avec moi, tu t'ennuierais.

Il n'y avait pas besoin d'être grand clerc en science humaine pour deviner le sentiment qui la tenait en arrêt devant son paquet entr'ouvert. Je m'amusai de son embarras.

— Non, rien ne m'appelle au fort, petite Flora. Ma garnison est sage

comme une image d'Épinal. Elle défriche un morceau de terre qu'elle transforme en jardin potager.

— Ah ! fit-elle songeuse.

Après un instant d'hésitation elle abandonna la contemplation de son trousseau où elle s'absorbait sans se complaire, et vint à moi résolument :

— Alors, puisque tu es libre, allons nous promener.

— Et ton linge ?

— Je le rangerai tout à l'heure.

Je la pris par la taille.

— Flora ne dit pas la vérité. Quand Flora ne dit pas la vérité, ses yeux l'accusent.

Elle fit l'étonnée, et je repris avec un air sérieux que je croyais plaisant :

— Tu ne veux pas me montrer l'état lamentable de ta garde-robe.

Elle rougit et nia. Elle nie très volontiers, et pour des riens. Je n'en tins aucun compte.

— Lundi, si tu veux, nous irons à Toulon en cachette. Ce mois de septembre est un vrai mois d'été. Ta robe noire te fatigue, je le vois bien ; je t'offrirai une robe claire. Et nous compléterons ton trousseau.

Compléter était l'expression la plus gracieuse.

Je puis sans folie être prodigue. J'ai dans mon tiroir une liasse de coupons échus, et je vis depuis une demi-année à Port-Cros où l'on ne réussit pas à dépenser sa solde. Enfin, je vais partir : qu'ai-je besoin de thésauriser ? Il me plaît de parer cette jolie enfant.

Mais elle ne veut pas s'y prêter. Gravement, presque sèchement, elle m'a déclaré :

— Merci, je n'ai besoin de rien.

Quand elle est butée, il faut renoncer ou tourner l'obstacle. J'ai fait toutes sortes de suppositions pour expliquer ce refus. Craint-elle que je rencontre, dans ce voyage à Toulon, quelque ennui de carrière ? Non, j'ai remarqué déjà que les femmes prennent avec une désinvolture étonnante nos affaires de service. Quand nous parlons de notre travail, elles s'imaginent que nous badinons, ou bien elles se croient trompées. Agirait-elle ainsi par un scrupule de délicatesse ? Mais elle ne sait même pas ce qui est ou non délicat. Jamais elle n'eut le loisir d'approfondir ces choses compliquées. Elle trouve si naturel de me donner ce qu'elle a et qui est sa chair parfumée; comment soupçonnerait-elle, en son cœur primitif, qu'une amoureuse peut refuser les offres de son amant ?

L'arrivée du *Courrier* est venue interrompre notre conversation. C'est une heure solennelle et sacrée. Dès que le bateau de Puccio, lourd aux vagues, est signalé, on voit se rassembler sur le port la petite population de l'île. Les pêcheurs interrompent leur pêche. Ils ne reçoivent pas de lettres et n'achètent pas de denrées, mais sans eux le débarquement ne s'effectuerait pas. « Dépêchons-nous : le courrier est là. — Il a sifflé ? —

Deux fois. — Courons ! » Et le spectacle est curieux de ces gens qui bravent le soleil pour atteindre un bateau qui ne leur apporte rien. Ils sont fous comme tous les hommes : ils attendent quelque chose d'invraisemblable et d'heureux, et la vie passe.

Le soir seulement j'ai compris la conduite de Flora. Elle verrait volontiers monter la pile de ses chemises, et ce ne sont point mes offres qui l'ont agitée. Mais elle ne veut pas aller à Toulon. Cet effroi de Toulon se rattache à l'existence mystérieuse qu'elle a menée ces derniers mois. Je me souviens de son expression effarouchée lorsqu'elle m'a rejoint au moment du départ et de sa joie exubérante quand elle vit disparaître le rivage et sa vie ancienne.

La curiosité m'est venue encore de connaître ces jours funestes de son passé, et j'ai recommencé de tourmenter mon amie, mais en vain.

— J'ai deviné. Tu ne veux pas te montrer à Toulon ?

— Non.

— Tu n'as rien à craindre, puisque je t'accompagne. On t'a menacée! Qui t'a menacée ?

Elle n'a pas répondu et s'est accoudée à la fenêtre. Tous deux nous étions de fort méchante humeur.

Dimanche 8 septembre.

Hier soir, tard dans la soirée, nous avons pris une autre décision.

Notre dîner avait été fort maussade, elle ne parlant pas, moi ne parlant guère. Ensuite elle a tenté de réussir une patience sous la lampe, tandis que je lisais. Tout à coup je la vois mêler ses cartes d'un geste brusque, et venir à moi la figure grave, tendue, presque douloureuse.

— Ecoute. Veux-tu que je m'en aille déjà ?

Et ses yeux se remplissent de larmes.

Elle s'en irait plutôt que de me révéler ce qu'elle a fait ces derniers mois à Toulon.

Je la prends sur mes genoux, et bien vite je calme ce cœur tourmenté :

— Nous n'irons pas à Toulon, chérie. Nous irons à Hyères. Les jours sans courrier je suis libre. Nous partirons lundi matin de bonne heure par un bateau de pêche, et nous aborderons au Lavandou qui est un petit port sur la côte, presque en face de nous. Là, nous prendrons le chemin de fer du Sud qui nous déposera à Hyères. Il y a aussi des magasins. Et nous reviendrons à la tombée de la nuit. Tu veux bien ?

Elle s'évade de mes genoux et gambade dans la chambre :

— Si je le veux! Si je le veux!

Elle arrête net son élan comme elle passe devant moi :

— Tu n'es plus fâché ?

— Non.

Elle semble réfléchir à quelque chose de difficile, puis elle me donne le résultat de son petit travail intellectuel :

— Tu es très bon. Je le savais.

Et la voilà qui recommence à sauter :

— J'aurai une robe blanche. Une robe de flanelle : c'est plus seyant. J'aurai une robe blanche.

A chaque tour, elle m'embrasse vivement.

— Tu veux que je sois belle. Je serai belle. J'avais toujours pensé que je porterais une robe blanche.

Plus de ronde. Maintenant elle se promène dans la chambre avec un sérieux comique. Elle se regarde dans la glace de face, de profil, tourne la tête pour se voir de dos et conclut :

— J'ai une jolie taille, n'est-ce pas ? Je crois que je te ferai honneur.

Elle a oublié Toulon, ses misères et notre discussion.

Je la considère avec plaisir, et un peu comme mon ouvrage. Depuis sa venue dans l'île elle a changé déjà : elle se développe, s'épanouit, embellit de jour en jour. Le bonheur lui convient à merveille.

Demain à la première heure, nous appareillons. J'ai prévenu le vieux pêcheur Savelli. Il nous conduira lui-même avec la *Sainte-Marie*, qui est légère et bien voilée ; il doit précisément se rendre au Lavandou pour amadouer le syndic des gens de la mer au sujet d'un délit de pêche.

Lundi 9 septembre.

Nous partons à six heures. Le vent du matin agite les eaux, nous caresse les joues, gonfle nos voiles voluptueusement comme un soupir d'amour gonfle les seins d'une jeune fille. Rapides, nous fuyons vers la côte. Quel plaisir de glisser sur les lames dans ce bateau bien lesté de l'arrière, qui monte aisément la vague, qui est sensible à la barre comme un cheval au mors ! La navigation à la voile est la seule qui nous fasse vivre de la vie marine, qui soumette notre sort absolument aux dieux de l'air, du ciel et de la mer.

Assise près de moi, Flora ne dit mot et rit. Elle respire son bonheur.

La première fois que je l'ai conduite en canot à la rame, le long du rivage de Port-Cros, elle m'a dit :

— Quand j'étais toute petite, mon père m'emmenait quelquefois dans sa barque de pêche. Il m'asseyait au fond et me criait : « Tiens-toi tranquille. » Je voyais le ciel, et rien d'autre. J'ai reçu la pluie souvent, et j'ai subi des tempêtes. Tu peux m'exposer aux gros temps ; je m'en moque.

La lumière du soleil joue avec les eaux, les anime, les flatte, les couvre d'or. Ainsi doit-on agir, n'est-ce pas, avec les femmes ?

Comme nous filons droit sur le cap Bénat, voici que nous distinguons mieux en arrière notre île sauvage et accidentée, et, séparée d'elle par la

passe des Grottes, la forme allongée de l'île du Levant. Au-dessus de celle-ci s'élève une massive colonne de fumée qui, ensuite, s'épanouit en gerbe ; le beau ciel bleu en est tout sali. Je montre du doigt ce phénomène à Savelli indifférent :

— Qu'est-ce donc que nous voyons là-bas ? On dirait un volcan.

Le pêcheur lève à peine les yeux une seconde :

— Il y a une forêt de pins qui brûle depuis deux jours.

Avec son panache noir qui touche le ciel limpide, l'île semble un volcan en effet. Le jour est trop clair et nous sommes trop loin pour apercevoir les flammes. Des cendres viennent jusqu'à nous, en pleine mer, apportées par le vent.

Je demande encore :

— On n'éteint pas ce feu ?

— Qui ? répond Savelli avec laconisme.

Après quelques instants, il daigne ajouter :

— L'île a trois habitants, vous savez bien : Jourdan le pêcheur, et sa dame la Poupe que vos soldats apprécient, et Calejade le muet qui garde le phare à la pointe du Titan. Ils laissent brûler.

Le sobriquet du gardien lui vient de son humeur taciturne ; ils disent à Port-Cros que personne n'a jamais vu la couleur de sa voix. Quant à la Poupe, c'est la femme aux tatouages. Je donne ces détails à Flora ignorante.

Cette île du Levant, qui est abandonnée, fut jadis florissante. Elle portait des fleurs et des fruits pour les marchés de la côte. Savelli m'assure qu'elle en produit encore et que personne ne les vient cueillir. Avec ses maisons ruinées, ses chemins que mange l'herbe, ses vignes couchées à terre et le fouillis de ses jardins fanés, elle a, paraît-il, un aspect lamentable et impressionnant. Les rares pêcheurs qui atterrissent là en parlent comme d'un pays mystérieux où la mort se promène de long en large. Jourdan y a conduit sa grosse femme excitée afin de la séparer non pas d'un homme, mais des hommes, et le silencieux Callade, qui a subi des malheurs inconnus, s'accommode de cette solitude.

— Nous irons lui rendre visite, dis-je à ma petite compagne, dont ces récits allument la curiosité.

— Oui, j'aime avoir peur.

Cependant, tandis que nous causons, le cap Bénat vient à nous menaçant, furieux, avec ses roches pointues et sa crête de pins. Nous provoquons sa colère en le frôlant presque, nous le narguons en franchissant l'étroite passe qui le sépare de l'îlot de Christoou. J'ai même ressenti quelque inquiétude : Savelli a soixante-quinze ans, et, trop habitué à la mer, il ne fait plus attention à rien et se fie au hasard. Heureusement, je sais, moi aussi, naviguer à la voile.

Quand je me retourne, après avoir manœuvré, j'aperçois mon vieux pêcheur qui retire sa culotte.

— Hé! là! que faites-vous? Je n'entends pas débarquer un homme tout nu.

Mais il continue son opération et, tandis qu'il quitte sa chemise et que je ne lui vois pas la figure :

— Mon lieutenant, pacifiez-vous. J'arbore mon plus beau pavillon pour honorer le syndic des gens de mer.

Sa chemise enlevée claque au vent. Ce spectacle ne rappelle point les charmantes polissonneries de Fragonard. Flora s'amuse comme une petite folle et me crie :

— Lui aussi, il est tatoué! il est tatoué!

Mais le vieillard qui, d'ailleurs, a gardé son chapeau sur la tête à cause du soleil, recouvre aussitôt d'une toile neuve les fresques de son corps desséché. Et quand nous mouillons au Lavandou, sur la plage de sable fin qui s'étend devant l'hôtel des Étrangers, il est paré de frais comme une goélette qui attend de prendre la mer. Avec ses rares favoris jaunes, sa peau qui reluit comme une vitre au soleil couchant, et ses yeux malins où toute la vie de ce visage impassible s'est réfugiée, il a bonne façon, le père Savelli, *l'ami du prince de Joinville* ; car je l'appelle ainsi quand je veux le flatter. Jadis, quand il appartenait à l'État, il a servi sous les ordres du fils de Louis-Philippe, et il ne parle jamais de son chef qu'avec une familiarité toute cordiale : *mon ami le prince*.

Savelli est du Midi. Il cause peu, mais trois mots lui suffisent pour dépasser les plus hâbleurs. Il jongle habituellement avec les miracles et met sa vie en fables courtes et merveilleuses.

Nous le laissons ancrer la *Sainte-Marie*, et nous courons à la petite gare. Dans notre île, il n'y a pas d'horaire, et nous sommes en avance. Il faut attendre patiemment. Enfin, sur le petit chemin de fer à voie étroite, une locomotive consent à nous traîner.

Hyères la Blanche. Nous débarquons. Une voiture élégante nous conduit en ville par l'avenue des Palmiers. Quel contraste avec notre Port-Cros silencieux et sauvage que troublent seules les querelles des pêcheurs aux paroles cadencées et violentes! Des victorias, des bicyclettes, des automobiles nous croisent ou nous distancent avec tous les bruits désagréables de la plus récente civilisation. Flora, qui s'est hâtée d'oublier le monde et a si vite retrouvé une petite âme naturelle, remarque sa robe et ne remarque pas comme elle-même est regardée. Elle a honte. Pourtant ce n'est pas la *saison*, et il est entendu qu'il n'y a personne en ce moment dans la station climatérique. Je le dis à ma compagne, mais elle estime que nous rencontrons beaucoup trop de figures humaines.

— Je suis laide, n'est-ce pas?

— Veux-tu bien te taire, petite vaniteuse.

— Je n'aime pas cette ville. Allons-nous-en d'ici.

Son visage mobile s'effarouche. Elle ne se rassérène que dans le magasin

de l'avenue des Iles-d'Or où elle essaie sa robe de flanelle. En deux heures elle est transformée des pieds à la tête. Je l'ai voulue toute blanche. Son chapeau qu'elle n'a pas changé et qui déploie ses ailes victorieuses, sa robe claire qui dégage le cou, ses souliers de coutil conviennent à sa jeunesse. Je me recule pour mieux voir resplendir sa brune beauté. C'est, j'en suis certain, une petite divinité marine en visite chez les hommes éblouis.

J'achète encore une malle afin d'y fourrer la robe noire et toutes nos emplettes. Flora proteste :

— Je déteste cette boîte de cuir dont le dessus est enflé. Cela sent le départ. Et moi, je ne veux plus m'en aller de chez toi.

Avec tous ces essayages et ces achats, le temps a passé vite. Il est plus d'une heure quand nous déjeunons à l'hôtel des Hespérides. Flora est gênée à cause de la salle qui est grande et trop dorée ; elle ose à peine manger, et je m'amuse de son embarras. Elle a bientôt fait de reprendre son aplomb de gentil gamin.

Dans le salon, comme nous allons partir, elle esquisse un pas de danse, dessine un entrechat, exécute une pirouette, afin d'entendre le froufrou de sa robe et de ses dessous. Elle croit connaître le grand luxe et, subitement grave, elle prend une mine dégoûtée pour jouer à la femme du monde.

— Tu m'aimes mieux ainsi, n'est-ce pas ?

— Non, petite chérie, je ne t'aime pas mieux. Ce que j'aime en toi, une parure ne le peut changer, ni des vêtements. C'est ton corps et c'est ton cœur d'enfant.

Elle ne me croit pas. Elle est persuadée qu'elle me plaît davantage et se livre à une joie abondante. Dans le wagon, elle ne peut tenir en place. Une petite coquette est déjà née peut-être. Comme je veux l'embrasser :

— Prends garde de ne pas me chiffonner, surtout !

Tout de suite, elle se repent et se chiffonne elle-même avec plaisir en se précipitant sur moi.

Nous voici au Lavandou. La *Sainte-Marie* est bien là qui se dodeline sur ses amarres, mais de Savelli point de trace. Il nous faut heurter à plusieurs bouchons avant de le découvrir au cabaret de la Tempête, abominablement ivre. Il s'est grisé avec le syndic des gens de mer : tout le jour, ils ont louvoyé de compagnie, d'un côté et puis d'un autre.

Nous hissons la voile, et comme le vieux pêcheur s'obstine à manœuvrer, nous commençons par marcher tout de guingois. Je me fâche et l'oblige à se tenir tranquille. Flora s'amuse. Nous avons failli chavirer tandis qu'elle riait. Sur l'eau elle n'a pas de crainte. Je ne me trompe pas quand j'affirme qu'elle est une petite divinité marine.

Nous avons perdu du temps à la recherche de Savelli et aux fausses manœuvres du départ. Le soleil a disparu. Dans le couchant les îles d'Or apparaissent violettes sur un ciel d'opale vaguement teinté d'un rose qui se fane. Les crépuscules de septembre sont courts. Déjà l'on sent, à la fuite

rapide des jours, la mort prochaine de l'année. Les soirs sont tristes et doux. Quand nous passons le cap Bénat, la nuit est venue brusquement comme un voleur. Ce cap est l'effroi de Flora ; elle prétend qu'il a pour nous de la haine. C'est vrai que son ombre haute est sinistre, et qu'il s'avance dans la mer à notre poursuite en repoussant des rocs de son rivage les flots qui brisent avec fracas, semblable à un guerrier noir qui fait un grand bruit d'armes.

— Ici, j'ai peur, murmure ma petite amie qui se serre contre moi.

Je suis maître à mon bord, mais je constitue à moi seul tout l'équipage. Savelli a renoncé à m'aider. Vainement il a tenté d'accrocher son unique lanterne à l'avant de la barque. J'ai cru qu'il tombait à l'eau ; la vague n'a emporté que notre frêle veilleuse qui meurt bien vite.

— Il souffle un vent terrible, m'assure l'ivrogne. Pas moyen de brûler un quinquet.

Il souffle juste assez de vent pour que la *Sainte-Marie* se déplace avec majesté.

Maintenant, nous sommes loin de la côte, et loin encore de l'île. Au-dessus de nous, c'est la beauté immuable et toujours nouvelle du ciel étoilé, cette beauté qui dilate le cœur des hommes en y versant la secrète angoisse de l'infini, le vivant sentiment de Dieu. Dans la nuit sans lune, les astres allument des feux innombrables, et la blanche poussière de la voie lactée, légère et claire mousseline, traverse dans sa longueur tout l'espace. Notre grande voile latine fait sur la mer obscure une tache plus sombre. Nous avançons sans bruit, sans lumière, mystérieusement, comme un fantôme.

Flora est aux prises avec ces forces flottantes des impressions nocturnes. Elle répète plaintivement son : « J'ai peur ! »

Je lui montre, pour la rassurer, les phares tournants de Porquerolles et de Bénat qui nous donnent leurs regards rapides et bienveillants qui veillent sur nous ainsi que de bons génies.

Un vaisseau, en route pour la Corse, passe près de nous, jetant sur les flots en minces colonnes mouvantes ses feux d'avant et de bâbord.

— Il ne va pas nous couler ? interroge Flora inquiète. Il ne nous voit pas ; nous n'avons pas de fanal.

— Mais non, regarde. Il est bien loin.

Voici que la nuit s'anime, se transforme comme un décor de féerie. Un immense bras de lumière bleuâtre coupe l'horizon, fouille les ténèbres et leur arrache violemment tantôt un fragment de la côte dont il fait une longue île éclatante, et tantôt un morceau de la mer qu'il rend pareil à un fleuve étincelant au soleil. Aux lueurs de ce rayon changeant, on distingue de surprenants détails : un village accroché à la rive, ou le dessin compliqué des vagues.

Ma compagne se dresse, effarée.

— Qu'est-ce que c'est? Le sais-tu?

Je ris de sa frayeur.

— C'est l'escadre qui est aux Salins-d'Hyères et qui se livre à des exercices de projections électriques. On visite ainsi la mer à sept ou huit kilomètres à la ronde.

Je finis à peine de parler que notre barque apparaît dans la clarté. Nous sommes découverts. Je vois, comme en plein jour, la figure magique de Flora, attentive, qui se penche en avant. Sa robe blanche lui donne un air d'apparition et les ailes de son chapeau semblent vouloir l'emporter dans les airs. Elle fixe sur moi ses yeux qui brillent. La reverrai-je jamais aussi belle, aussi étrangement belle?...

Enfin, nous distinguons la masse noire de Port-Cros. Nous retrouvons avec joie notre île et notre château abandonné que leur isolement même nous rend plus chers. Ce *chez nous* fragile et précaire, je sens, ce soir, qu'il est pour moi un chaud foyer, une douce retraite amoureuse.

Quand elle est près de s'endormir, Flora me chuchote :

— Écoute, je veux te dire un secret.

— Dis.

— Quand tu partiras, je mourrai.

— Petite folle. Il y a huit jours, tu ne me connaissais pas.

— Ça ne fait rien.

— Quand je partirai, tu m'attendras. Je reviendrai.

— Dans deux ou trois ans? On n'attend pas deux ou trois ans. Moi, je mourrai. Tu te rappelles tes vilaines plantes pointues. Comment as-tu dit qu'elles faisaient? Elles fleurissent, pleurent et meurent. J'aurai même sort. C'est décidé. Je l'ai décidé pendant que je choisissais ma robe blanche. J'ai compris alors que tu étais mon cœur. Maintenant je ne t'en parlerai plus.

Je me penche pour l'embrasser, mais déjà elle s'est endormie.





VII

L'ILE DU LEVANT

Jeudi 12 septembre.

Il est des femmes dont la beauté douce et languissante nous prend le cœur avant même de faire naître le désir. Lorsqu'elles se donnent, nous goûtons principalement la joie de sentir de plus près la vie d'un être de tendresse qui nous appartient. Elles distribuent avec leurs caresses la paix et la sérénité.

D'autres, par la grâce émouvante de leurs formes, ou même par quelque voluptueux détail de leur corps, excitent brusquement notre sensualité, fouettent notre sang qui coule à leur vue plus rapide. Quand elles ne sont pas l'objet d'éphémères caprices, quand elles continuent après la posses-

sion de répandre la fièvre en nos sens, leur règne est durable et orageux. Elles écartent la lassitude par le renouvellement du désir, mais le sentiment qu'elles inspirent est amer et jaloux, fécond en violences et en douleurs.

Je ne sais comment j'aime Flora. Le parfum de ses cheveux, le grain lumineux de sa chair, et ses yeux d'or, quand je la respire ou la regarde, me dessèchent les lèvres en me donnant une soif ardente de sa beauté. Et à plusieurs reprises, des paroles inattendues, presque profondes dans leur sincérité, qu'elle a prononcées, sa faiblesse et sa solitude dans la vie, ont provoqué en moi une sorte d'attendrissement qui n'a plus rien à démêler avec la passion. Je me dis qu'elle ne doit être pour moi qu'un passe-temps agréable jusqu'à mon départ, et je me surprends à m'inquiéter de son avenir.

...Le soir, nous allons nous baigner à la baie du Sud, qui est sur le côté sud-ouest de l'île. Là, le rivage est de sable fin. Une petite maison abandonnée est la seule trace des hommes. Pour nous y rendre, Savelli me prête son bachot, le *Marceau*, que je conduis avec une voile déchirée dont je retiens l'amarre.

Toute petite, elle a vécu dans l'eau. Nous nageons vers le soleil couchant jusqu'à ce qu'il soit couché. Il disparaît derrière Bagau, après avoir dispersé dans le ciel et sur la mer ses roses et son or.

Hier, elle est revenue au bord avant moi, à cause de la fraîcheur. Quand je me suis retourné, je l'ai vue debout sur la grève, sans voiles, tout enveloppée des derniers rayons du soleil. Sa silhouette mince, élancée et souple se détachait, lumineuse elle-même, sur la lumière mourante du jour qui semblait presque émaner d'elle. Je l'admirais dans la divine fleur de sa jeunesse. Pourtant je la sentais appelée à devenir plus belle encore pour la joie d'autres regards que les miens. Le sentiment de cette perfection et de cet oubli futurs communiquait à mon enthousiasme la force rapide qui convient aux visions dont le charme est fugitif. Je crus que le feu avait remplacé le sang dans mes veines, et que le soleil en fuyant avait incendié la mer dont les flots dorés me brûlaient...

Quand nous revenons, avec le vent arrière, nous voyons se lever au ciel clair encore les premières étoiles et s'allumer les phares, astres intermittents.

Dimanche 15 septembre.

Il a plu. Nous devons renoncer à la promenade. Nous errons dans le village aux maisons basses, aux toits ras et rouges. Des Italiens — ceux qui sont venus dans l'île travailler à une coupe de bois — jouent avec des boules cloutées de fer. Ils font trois pas et trois grimaces, lancent la boule que leur main semble suivre, l'encouragent tandis qu'elle fend l'air, l'invectivent si elle se pose mal ou la louent quand elle prend une place avantageuse.

Ils sont pieds nus, la chemise rouge largement ouverte, un béret bleu sur la tête. L'un d'eux s'est couvert le chef d'une chéchia rouge ; avec sa barbe rousse et les tons éclatants de sa face, il semble échappé de quelque tableau d'un maître vénitien au pinceau impétueux.

Quand ils se disputent dans leur langue sonore, le vacarme est assourdissant.

J'ai laissé Flora en arrière pour suivre la partie. Je me retourne, et je la vois qui cause avec cet adolescent que j'avais déjà remarqué au port. Ils parlent en italien avec animation. Ce spectacle m'irrite, et pourtant leur groupe me plaît par un air commun de vigoureuse jeunesse. J'appelle Flora. Elle me regarde étonnée. Le ton de ma voix est bref et impérieux.

— Il est de Gênes aussi, me dit-elle.

Comme elle gravit devant moi le sentier, j'admire, énervé et sombre, l'aisance de sa marche, et cette harmonie de tous les gestes qui lui vient de l'épanouissement actuel de sa vie. Dieu! que je serais vite jaloux, et qu'il est singulier que l'un des premiers effets de l'amour soit de nous inspirer de la haine pour les étrangers, pour l'objet aimé, pour nous-même!

Samedi 21 septembre.

En revenant du fort de Lestissac, j'ai été surpris par un de ces orages excessifs comme il sied aux phénomènes du Midi. Les arbres se tordaient dans le vent, semblables à des épileptiques. Des trombes d'eau changeaient le sol en mare, et dans le temps des longs éclairs roses je voyais surgir la mer, l'île de Bagau, la mâture d'un brick en danger.

J'entre, ruisselant, au château, et je découvre au fond de la chambre Flora effarée.

— Regarde, regarde! me crie-t-elle en proie à une peur indicible.

Elle me montre du doigt le porte-manteau qui est accroché à la porte : ma veste et mon pantalon blancs y sont suspendus.

— Eh bien, quoi?

C'est un éclat de rire qui me répond. Et aussitôt après j'entends des sanglots. Je m'approche de ma changeante amie. Elle a eu trop d'effroi : ses nerfs la dominent maintenant même qu'elle est rassurée. Elle m'explique enfin que, lorsque j'ai ouvert, trompée par mes vêtements qui bougeaient, elle a cru que l'*homme sans tête* marchait vers elle.

— Quel homme sans tête?

— Celui du cimetière.

Hier, nous avons visité sur la pente au-dessus de nous, le cimetière de Port-Cros. Les morts y sont entassés les uns sur les autres, sous les graminées et les cinéraires maritimes. J'ai montré à mon amie la tombe commune et abandonnée des soldats qui sont décédés ici, en revenant du Tonkin,

et je lui ai fait lire sur une pauvre croix à l'écart cette inscription saisissante : « Ici gît et repose une victime du bateau la *Lucie.* » On n'a jamais su le nom de cette épave humaine ; c'est un corps sans tête que la vague a déposé au rivage. Ces tombeaux anonymes, dans ce jardin touffu qui donne sur la mer éternelle, évoquent d'une raçon poignante l'œuvre d'oubli de la mort. Il s'en dégage pour moi une plus grande énergie de vivre, un besoin de protester par ma jeunesse contre un tel témoignage de la vanité de nos jours et de notre nom.

Flora ne m'avait point paru impressionnée de notre visite au *Campo santo,* comme elle dit. Dans la crainte de l'orage et de l'obscurité menaçante du ciel, elle a cru distinguer ce fantôme incomplet du matelot perdu.

— Tu ne me quitteras jamais, me dit-elle dans ses larmes.

Et elle ajoute :

— Quand on a vu un mort, c'est qu'il doit arriver un malheur.

J'ai beau lui soutenir qu'elle n'a vu aucun mort, mais une culotte et une veste blanches pendues à une porte. Comme tant de femmes, elle préfère à la vérité l'émoi de ses superstitions.

Comme par enchantement, l'orage s'est dissipé, et voici le temps clair. J'entraîne au dehors ma craintive amie. Nous voyons à chaque pas des couchers de soleil dans les flaques d'eau que la pluie a laissées, et les arbres aux feuilles mouillées brillent comme des vitraux que traverse la lumière.

Elle se presse contre moi. Je ne l'ai pas vue encore si tendre et fragile. Tout à l'heure elle me disait :

— Tu ne me quitteras jamais?

Et pourtant je sais qu'elle tient un compte secret des jours qui nous sont accordés. Elle goûte un bonheur condamné.

Je la regarde. Une larme est demeurée au bord de ses yeux, et l'or du soir qui la fait scintiller se mêle à l'or de sa prunelle. Le soleil se reflète dans un pleur, et je songe que dans la peine l'amour se plaît ainsi à resplendir.

Mercredi 25 septembre.

Nous entrons dans notre plus grande période de bonheur, comme on navigue à pleines voiles loin des côtes. Ou même nous l'avons déjà dépassée Les premiers jours, l'accord se fait ; on se connaît si peu quand on commence de s'aimer...

Nous avons enfin visité l'île mystérieuse du Levant. Savelli nous a conduits sur la *Sainte-Marie.* Il refusait tout d'abord. Il a pêché un thon miraculeux dont la vente a produit plus de vingt écus. Lorsqu'il gagne tant d'argent d'un coup, il tire sa barque à terre, ne cesse plus de boire et ne reprend le travail que lorsque ses dernières ressources sont épuisées.

Il est vieux et compte sur le lendemain. J'ai fini par le décider non sans peine ; il s'est adjoint pour notre expédition un petit mousse qui est joli comme une fillette maigre.

...Nous voguons sur une mer nouvelle. Voici que nous laissons en arrière Port-Cros dont nous apercevons encore la baie de Port-Man avec ses vieilles tours et ses murs de défense écroulés. A mesure que nous avançons, l'île du Levant se lève à demi sur les eaux comme une sirène et vient à nous. Ses bois de pins et ses vignes descendent en pentes douces au rivage. Elle offre au soleil sa beauté abandonnée dont les hommes n'ont plus voulu.

Nous abordons à l'Avis qui est la meilleure plage de l'île. Et je ne trouve pas là cette sensation d'inconnu que je suis venu chercher. Un canot est amarré à une cale de bois pourri. Sur le devant d'une barque en ruines, se tient une femme qu'entourent deux ou trois chèvres à longs poils, des poules, des canards.

Savelli, qui l'a vue, cligne de l'œil :

— Elle attend toujours des clients. Jourdan l'a isolée ici pour se garantir.

Il ricane et, sentencieusement, il prononce :

— Quand on veut que sa femme soit fidèle, on la noie dans la mer.

Nous mouillons, et la Poupe se replie après qu'elle a distingué à notre bord Flora en robe blanche.

Savelli allume une flambée de romarin et prépare la bouillabaisse. Nous avons pêché en venant des congres et des girelles aux couleurs d'arc-en-ciel, et nous avons apporté le safran et les pommes de terre. Notre feu de branches odorantes parfume l'air autour de nous. Nous déjeunons près de la rive, à l'abri d'un pin parasol, et les poules s'enhardissent jusqu'à becqueter dans nos mains. Je laisse imprudemment avec les bouteilles notre vieux matelot et notre petit mousse, et je fuis avec Flora à travers l'île délaissée.

Nous suivons une route carrossable que les herbes envahissent, mais dont persistent les caniveaux en bordure. Des chars ont pu récemment y passer. Ma compagne m'interroge :

— Tu es sûr qu'il n'y a pas d'autres habitants que Jourdan et sa femme ? Tu es bien sûr ? Si nous venions à rencontrer des sauvages ? J'ai peur.

— Il y a encore le gardien du phare, et c'est tout. Mais il faut, pour le joindre, traverser l'île en diagonale. Lui et les deux pêcheurs ne se voient jamais. Il paraît qu'ils se haïssent à distance sans raison. Ce sont des rivaux de solitude. Il suffit de deux hommes pour créer la guerre.

— Alors, reprend Flora, à quoi sert ce chemin qui avance devant nous à mesure que nous marchons ? Oh ! voici là-bas des maisons. Les fenêtres sont ouvertes. Ce pays est habité, je te jure.

Dans un petit vallon qui se creuse à notre hauteur, un peu au-dessus de la mer, nous voyons, en effet, un village aux toits rouges, aux murs

peints, et comme nous nous approchons, nous distinguons mieux les contrevents poussés, les portes entre-baîllées, des instruments aratoires disposés en ordre devant les remises, et même, dans une entrée de grange, un chariot chargé de foin qui disparaît à demi.

— Regarde, montre Flora. On récolte le regain d'automne. Il y a quelqu'un ici. Allons-nous-en. J'ai peur.

Elle s'arrête, indécise, et me retient par la main. Je lui explique que ce village servait jadis de détention à des enfants coupables, et que le siège du pénitencier a été transféré en Corse. Mais je n'en suis pas bien sûr ; on dirait que notre brillant soleil de fin d'été éclaire ici l'agitation des hommes. Des laboureurs vont passer, poussant leurs bêtes à l'écurie, et leurs ménagères s'approchent déjà du seuil pour leur souhaiter la bienvenue. Voici les portes qui grincent en s'ouvrant...

Mais non, c'est le bruit du vent dans les pins. J'entraîne Flora peureuse, et de tout près nous nous apercevons enfin que les bâtiments s'effritent, que les vitres des fenêtres sont brisées, que les murs de clôture s'écroulent, et que des pluies anciennes ont pourri le foin qu'on engrange. Pourtant, dans les enclos, des légumes continuent de croître presque avec régularité.

De grandes plantes exotiques, dont les troncs épais brandissent en l'air de petites queues en forme de plume d'autruche, contribuent à l'impression singulière de ce lieu.

Au delà du hameau défunt, des ceps de vigne abandonnés se traînent tristement sur le sol, comme de pauvres blessés qui tentent de se relever encore. Leurs feuilles prennent déjà la teinte rouillée de l'automne, prêtes à mourir bientôt. Nous cueillons des raisins dont les graines trop mûres tombent dès que la main les effleure.

Flora, tout alanguie, geint d'une voix plaintive :

— Le vieux l'a dit. La mort se promène de long en large.

Il n'y a qu'un instant, mon amie guettait des figures vivantes. Elle a des pensées changeantes et spontanées. Comme nous avons repris la grande allée, elle me questionne de nouveau :

— Où allons-nous donc maintenant ?

— Nous allons au château, petite.

L'île du Levant appartenait à un M. de P... qui y dépensa une fortune. De mauvaises récoltes eurent raison de ses essais de colonie et le mirent en fuite. Il s'était fait construire une demeure qui couronnait son domaine. Des pêcheurs m'ont assuré que la porte en est close et que si l'on passe en mer la nuit à portée du regard, il arrive que les fenêtres apparaissent illuminées. Personne n'entre dans ce palais qu'une ombre inconnue habite. Aussi je désire le visiter.

Je me suis gardé de donner ces détails romanesques à Flora. Elle eût tout de suite accordé créance à ces récits imaginaires des bateliers ivres.

La route que nous suivons traverse des bois de pins et d'eucalyptus. Nous respirons la bonne odeur des arbres. A mesure que nous avançons, la végétation devient plus riche et plus diverse. Des aloès, des cactus, des figuiers croissent et se multiplient autour de nous. Cependant, à travers les branches, nous continuons de voir la mer bleue, d'un bleu profond, intense et les caps noirs qui s'avancent sur elle comme des navires.

Des deux côtés ce sont maintenant des jardins. L'allée est bordée de lauriers dont l'alignement est parfait et dont les petites fleurs de papier froissé alternent, blanches ou roses. Je cueille une figue et l'offre à mon amie qui regarde prudemment autour d'elle avant de la prendre :

— Non, je t'assure. On va venir. Il y a quelqu'un. Cela est certain.

Malgré moi, j'inspecte aussi les environs. J'éprouve, comme Flora, l'impression très vive que ces lieux ne sont pas abandonnés. Des jeunes filles en toilette claire, ombrelle en main, apparaîtraient dans l'allée qui décrit précisément une courbe en avant de nous, elles nous demanderaient pourquoi nous volons des fruits, que nous ne serions pas étonnés.

Un dernier tournant, et nous arrivons à la terrasse qui s'étend devant le château. Nous nous accoudons à la balustrade. Les jardins s'inclinent avec grâce jusqu'au rivage. La mer prise entre l'île et la côte apparaît comme une eau captive; un beau lac bleu aux flots impatients. Les grands caps montagneux, hérissés de forêts, nous adressent de loin leurs menaces, et spécialement le cap Bénat qui est notre ennemi particulier, et Camarat qui semble venir avec rapidité du bout de l'horizon. Mais la baie de Cavalaire se creuse avec tant de mollesse, et les lignes légères des Maurettes se découpent avec tant de suavité dans le ciel limpide que la vue en est tout apaisée.

Je fais face à la villa et j'appelle ma petite compagne.

— Il faut entrer. Viens.

— Non, je t'en prie. Tu vois bien que la porte est fermée.

Elle a peur de cette maison mystérieuse, de ce grand silence qui nous entoure. Mais déjà la porte a cédé à la pression de ma main. Je pénètre dans le vestibule où Flora qui ne veut pas rester seule se hâte de me rejoindre. Je m'approche d'une croisée et comme je pousse un contrevent qui donne sur l'intérieur de l'île, j'entends un grand cri. Je me retourne : Flora, toute pâle, me montre sans parler la fenêtre. Je regarde, et je comprends aussitôt sa frayeur. Dans un verger se penche, à demi effondré, un mannequin destiné à chasser les oiseaux. Ma craintive amie, dont j'ai pris le bras et que j'entraîne vers la croisée ouverte, murmure :

— L'homme sans tête ! C'est la seconde fois.

— Mais, vois donc, c'est un épouvantail. Il n'a pas de tête, en effet.

Elle rit, et pourtant déclare :

— C'est un présage de malheur. Quand on a vu trois fois un mort, on doit mourir.

J'achève d'ouvrir les persiennes et le jour, qui réveille après tant d'années ces chambres endormies, disperse les ombres installées dans ce domaine après la fuite des vivants. Nous traversons des salons en enfilade ; une glace oubliée nous reflète au passage. Comme nous n'avons pas refermé les portes, nous apercevons par les croisées la double vue, d'un côté la mer, de l'autre les jardins et au delà le parc. Je crois visiter au bord de l'Adriatique une de ces villas romaines que leurs voluptueux habitants abandonnèrent devant l'invasion des Barbares, et que ceux-ci, indifférents à la beauté, épargnèrent dans leur fureur de détruire, et, s'y trouvant mal à l'aise à cause de cette beauté même, se hâtèrent d'évacuer.

Nous avons chassé tous les fantômes. Mais nous sentons autour de nous, comme des êtres vivants, la solitude et le silence. Nous sortons, afin de chercher quelque réconfort dans la visite des jardins. Ils s'élèvent en terrasses à l'italienne. Leurs escaliers, dont le temps et les pluies ont usé les marches, disparaissent sous la bruyère et le romarin. De longues tiges desséchées d'aloès se penchent comme des mâts de corvettes qui chavirent. Des roses d'arrière-saison perdent un à un leurs pétales fanés.

Comme nous n'avions remarqué en venant que les traces de la vie, nous ne savons plus voir à cette heure que les signes trop certains de l'oubli et la tristesse de la mort. Le soir qui descend augmente en nous le sentiment de ce déclin.

Flora s'est éloignée de quelques pas, afin de cueillir une rose pourpre qui paraît orgueilleuse d'exister dans ces jardins défunts. Mais la fleur que sa main retire tombe en pluie odorante à ses pieds. Elle ne garde qu'une tige que ses yeux fixent avec ennui. Immobile dans sa robe de flanelle blanche dont ses plis droits révèlent son corps harmonieux, immobile et le bras levé, elle ressemble à quelque divinité de marbre abandonnée aussi dans ce parc en détresse. L'expression d'étonnement que reflète son visage convient à sa jeunesse en face de cette destinée pareille des fleurs et des jours, en face de la pensée de mourir qui flotte sur ces lieux déserts, jusque sur la branche nue que ses doigts laissent enfin échapper.

Je ramène mon amie au château. Par un petit escalier de fer qui grimpe le long du mur extérieurement comme une treille, et dont les marches sont encombrées par les déblais du toit en ruines, nous accédons à la terrasse supérieure. Là, un banc auquel manque un pied invitait jadis au repos. Avec des briques détachées, je le consolide. Nous nous asseyons, et de ce belvédère nous assistons au coucher du soleil. Il s'en va derrière Port-Cros avec cette rapidité dans la fuite qui donne aux couchants d'automne tant de mélancolie. Nous voyons s'éparpiller son or sur les eaux, et toute la douceur enivrante du soir s'abattre sur les arbres du parc qui descendent à la rive.

Une paix profonde enveloppe cette nature. C'est la paix sereine qui est répandue sur le visage des morts. Le vent est tombé ; aucune branche ne remue. On n'entend pas la mer. Aucun chant d'oiseau, aucun cri d'insecte ne troublent ce recueillement. Nos oreilles attentives perçoivent la présence inquiétante du silence.

Flora, langoureuse, m'a pris la main.

— Comme nous sommes seuls ici !

Elle se lève et regarde encore, autour d'elle, le paysage sans mouvement :

— Nous sommes seuls dans l'univers.

Elle sourit et reprend :

— C'est bien vrai. Je n'ai que toi au monde.

Des larmes coulent sur son clair visage. Ce qui a passé de sombre sur son front d'enfant, je l'ai vu distinctement comme on voit un corbeau traverser le ciel. Elle n'a pas achevé sa pensée :

« Je n'ai que toi dans l'univers, et je sais que je vais te perdre... »

La détresse où cette île agonise est montée jusque dans nos cœurs. Nous sentons notre amour qui tremble, et que l'amertume de ces jardins abandonnés que le soir décore, nous sommes destinés à la respirer dans les fleurs brisées de notre tendresse. Celle qui pleure dans mes bras songe peut-être à sa beauté, inutile comme l'incomparable splendeur de ces lieux, à sa beauté qui ne la préserve point de souffrir. Et moi, j'étouffe pour la première fois d'une passion dont il m'est donné de comprendre l'étendue en mesurant d'avance son tombeau.

Nous redescendons vers la baie où la *Sainte-Marie* nous attend. Comme nous nous détournons pour revoir encore ce palais de la solitude, un paon, seul être vivant que nous ayons rencontré, dernier vestige de vie ancienne, se détache d'un arbre et va se poser sur un des vases qui ornent la terrasse. Il nous aperçoit et s'enfuit en poussant un cri angoissé qui remplit de terreur ma compagne. Elle garde cette peur au fond de sa poitrine, car les ténèbres nous précèdent maintenant dans le bois que nous traversons. Surtout elle a senti, dans le désarroi de ces choses, son propre dénuement...

Pendant notre longue absence, Savelli et Janot le mousse se sont grisés avec notre vin. Ils dorment dans la cabane de la Poupe, où je vais les éveiller. Tandis qu'ils lèvent l'ancre et appareillent, je mange avec Flora les quelques provisions qu'ils ont bien voulu nous laisser. Nous partons à la nuit noire.

Notre vieux pêcheur commence par tenir des propos inconcevants :

— La Poupe a voulu voir mes tatouages. C'est une brave femme. Elle a déclaré : « Toi tu es trop vieux ; lui (il désigne le mousse) est trop gosse. L'autre — sauf votre respect, c'est vous, mon lieutenant — est pourvu. Mais sa petite le trompe avec les Italiens de Port-Cros. »

Flora n'a pas entendu. Et moi, j'ai failli donner du poing sur la face rouge de cet ivrogne qui répète les basses injures d'une catin jalouse de notre jeunesse.

Pour mieux prendre le vent, nous tirons une bordée loin vers la côte, et quand nous mettons le cap sur notre île, ayant gagné peu de champ, la brise légère consent à peine à gonfler notre grande voile qui claque et tombe. Savelli et Janot, prévoyant la lenteur de notre marche, ont repris à l'avant leur sommeil interrompu. Je tiens la barre et Flora est assise près de moi. Notre gouvernail soulève des phosphorescences sans nombre qui font à la *Sainte-Marie* un sillage de lumière. Un cordage que je retire de l'eau est couvert de ces minuscules veilleuses de la mer.

Mon amie s'amuse quelques instants à suivre l'incessante parade nocturne. Puis sa tête se penche, s'appuie à mon épaule. Elle est lasse de notre journée et de toute la belle tristesse que nous avons cueillie à l'île du Levant.

— Couche-toi dans la barque, Flora. Quitte ton chapeau, et couvre-toi de ma grande pèlerine qui est chaude. Les nuits de septembre sont déjà fraîches.

Elle dépose avec soin au pied du mât le précieux chapeau aux ailes blanches, ramène sur ses cheveux le capuchon de mon manteau, se serre dans l'épaisse couverture, s'étend sur la banquette, pose sa tête lourde sur mes genoux et s'endort.

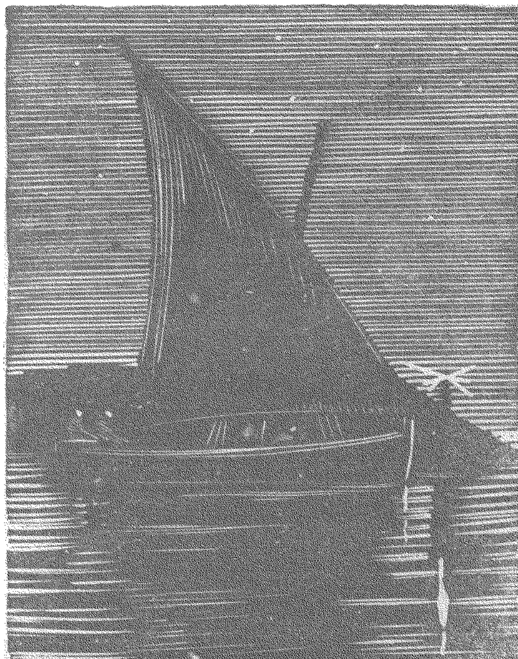
Le vent a repris un peu et souffle dans la bonne direction. Je regarde notre voile qui apparaît immense et sombre : elle se tend et nous entraîne. Tout à l'heure nous ne faisions pas de bruit; maintenant l'eau clapote à l'avant du bateau.

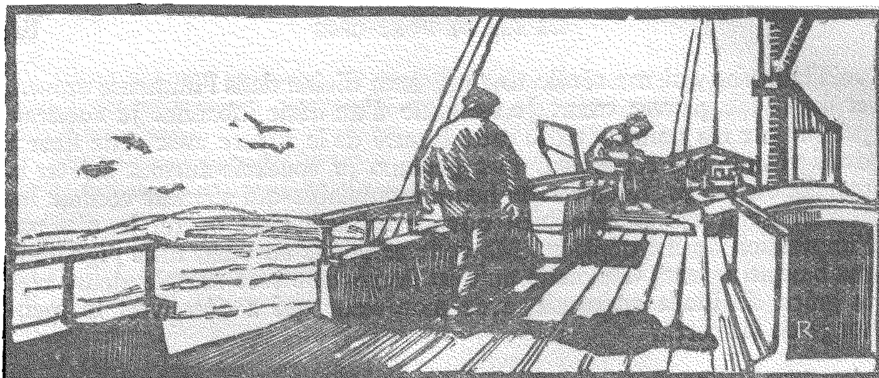
Je suis seul éveillé à mon bord. Je compte les phares, signes vivants qui communiquent avec moi : en arrière, le feu blanc de Camarat ; plus près et par tribord, la clarté rouge de Bénat, et devant moi l'éclair jaune de Porquerolles. Vénus, seule étoile qui se reflète dans la mer, se couche à côté de ce dernier, et, comme elle rase la surface de l'eau, elle brille tant qu'on la prendrait pour un phare immobile.

Je lève les yeux afin d'admirer le ciel fleuri, mais bientôt je les abaisse sur celle qui est là, confiée à ma garde. La tête a roulé dans le capuchon trop grand. Je ne distingue, dans le noir du manteau qui la recouvre toute, que le visage endormi au teint de perle, ses traits si purs, et les longs cils courbes qui ombrent les paupières closes.

Cette nuit, ce visage font pénétrer en moi un torrent d'émotions. Je succombe aux sensations trop fortes qui me sont venues des jardins abandonnés, du ciel et de la mer, de mon amour. Je crois sentir mon âme et le mystère qui l'agite. Ce que j'aime dans cette petite fille en sommeil, ce n'est point le plaisir qu'elle me peut donner, et ce ne sont pas davantage en ce moment les charmes de son corps soyeux dont je ne sais même plus les lignes. C'est qu'elle est l'occasion secrète, la tendre

voix humaine qui me révèle une présence divine dans l'immense univers et dans mon pauvre cœur. Je tressaille d'un désir inconnu. Je voudrais presser sur ma poitrine toute cette beauté de la nature avec cette fleur à demi vivante qui repose sur mes genoux. Je voudrais surtout arrêter la marche du temps, retenir cette heure inoubliable qui s'enfuit comme les autres. Et il me semble bien que ce miracle s'est opéré. Je n'ai pas l'impression de me déplacer. Ma voile se gonfle au vent, mais j'ignore si ma barque avance. Oui, cette nuit est immortelle avec sa splendeur, avec la grâce de Flora endormie, avec mon cœur qui a découvert le mensonge de la mort...





VIII

LA FIN DU BONHEUR

Lundi 30 septembre.

DEMAIN, comme chaque mois, je me rends à Toulon pour mon service. Je pensais emmener Flora, et que cette visite à la ville lui serait agréable après trente jours de solitude. Hier, je le lui ai proposé. Elle a refusé avec obstination.

Je me suis fâché de nouveau :

— Pourquoi ne veux-tu pas venir? Je veux savoir. On dirait que tu redoutes de prendre la peste à Toulon.

— Justement, a-t-elle répondu.

Je m'étais promis de ne plus la tourmenter avec ce passé dont elle garde une crainte presque douloureuse, et j'ai recommencé mon interrogatoire. Elle est demeurée muette. Insensible tout d'abord, elle s'est bientôt mise à pleurer, et comme je continuais méchamment, elle a fini par me dire, comme l'autre fois :

— Si tu veux, je m'en irai avec toi demain, et je ne reviendrai jamais.

— Eh bien, va-t'en! ai-je répliqué dans ma colère.

Surprise, elle m'a regardé. Elle ne pouvait croire que je parlais sérieusement. Je l'ai vue se figer dans une attitude d'épouvante : le sang a quitté ses joues et la flamme de ses yeux s'est voilée. Elle attendit un moment le mot qui devait la rassurer. Et ce mot, je ne l'ai pas prononcé. Vraiment je crois que j'ai ressenti une joie sauvage à la faire souffrir.

Elle s'est levée péniblement, comme une malade ; elle a ouvert l'armoire qui renfermait son linge ; elle a plié avec soin la robe de flanelle

blanche ; elle a rassemblé toutes ses affaires personnelles dans la malle que nous avons rapportée d'Hyères et que je lui ai donnée. Silencieuse, elle traversait la chambre avec une figure si bouleversée que j'avais envie de la prendre dans mes bras, de la serrer sur ma poitrine, de lui dire dans les baisers : « Petite folle, tu ne sais donc pas que je t'aime ! » De temps en temps, elle tournait vers moi des regards désespérés de bête à l'agonie. Elle espérait que j'allais suspendre ses préparatifs. Je sentais à quel point son départ me serait cruel, et je ne pouvais rompre ce silence poignant. Nos deux fiertés luttaient. Elle a cédé la première, ou peut-être tout simplement m'aime-t-elle davantage. Les passions des cœurs simples sont si profondes. Elle s'est approchée timidement, et d'une voix frêle, d'une pauvre voix plaintive comme le son d'un cristal qui se brise, elle m'a appelé :

— Hervé ! Hervé !

Elle n'a rien pu dire de plus que mon nom. Libre enfin de lui pouvoir témoigner ma tendresse, je l'ai assise sur mes genoux.

— Je pars demain, Flora, et je ne reviens que jeudi. Que vas-tu faire toute seule ?

Elle voit que j'ai cédé, et son visage changeant rayonne :

— Oh ! je saurai bien m'occuper. Je vérifierai tes habits. Je t'espérerai, et le temps passera.

— Tu n'as pas envie de revoir la ville ?

Son front se rembrunit ; elle craint que je ne reprenne mon questionnaire.

— C'est ici, dit-elle, le pays de mon bonheur. Toi, tu es ma vie.

— Et avant moi ?

Elle fronce les sourcils :

— Avant toi, je n'étais pas heureuse.

— Et après moi ?

— Après toi je ne serai plus heureuse.

Elle ajoute après un instant :

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

En effet, pourquoi ? Jouissons en paix de notre bonheur menacé.

Toulon, ce jeudi 2 octobre.

Il faut avoir une maîtresse pour connaître tout le prix de la liberté, comme il faut avoir fréquenté le café-concert pour apprécier à leur juste valeur une bouffée d'air pur et le silence des étoiles.

J'ai passé ma soirée d'hier avec des camarades. On fêtait le départ de deux lieutenants désignés pour l'expédition de Madagascar. Il y avait là tout un cortège des habituées de la Rotonde. Je me suis amusé d'elles. Je

me sentais plein d'audace et d'esprit. Il me semblait que je m'éveillais d'un rêve aux pays inconnus, qu'en posant le pied sur le continent j'étais rentré enfin dans la vie réelle. Ces jours que j'ai vécus seul avec mon amie, d'ici me paraissent étranges et lointains. La solitude avait faussé mon jugement. Ma parole, je m'étais épris de cette petite fille que je vais quitter, et nos promenades en mer m'avaient plongé dans un état d'exaltation sentimentale presque maladif.

Il y a mieux à faire dans la vie que roucouler auprès d'une fillette même jolie. Je veux reprendre mon activité d'homme. Je le vois bien maintenant, j'étais amoureux et ridicule.

Port-Cros, vendredi 3 octobre.

Me voici de retour.

Hier soir, un grand désir m'a pris de fuir Toulon, de retrouver mon île et Flora. Tout m'agaçait, surtout les courtisanes du boulevard de Strasbourg et leurs faces plâtrées et leurs grimaces. Comment ai-je pu subir autrefois leur présence, et même, horreur! leur intimité?

Deux jours d'absence m'ont fait comprendre quelle place cette enfant tient dans mon cœur. Et j'ai pu renier le charme et la douceur de ma vie!

Sur le bateau de Puccio, de loin j'aspirais le parfum de l'île d'Or, et quand il m'est enfin venu, porté par les vagues, j'ai senti que ma poitrine se dilatait de plaisir.

Flora m'attendait sur le port. Elle causait avec Angelo, ce jeune Italien qui est aussi de Gênes. Cette vue m'a gâté la joie du retour.

Ma petite amie, toute joyeuse, voulait m'embrasser sur la passerelle même.

— Pas en public, lui ai-je dit d'un ton sec, en la repoussant.

J'ai vu ses yeux se remplir de larmes et, silencieuse, elle m'a suivi. Quand nous fûmes arrivés chez nous, elle m'a demandé :

— Tu es fâché contre moi? Tu ne m'aimes plus?

Et comme je me taisais, elle a dit encore :

— On t'a raconté à Toulon de vilaines histoires sur moi?

Cette seule question justifierait toutes mes appréhensions de ce passé qu'elle cache avec tant de soin. Je ne lui expliquai point le sujet de ma mauvaise humeur. Et même je ne lui donnai pas le bijou que je lui avais apporté. Je le lui donnerai demain. Cependant, nous nous sommes réconciliés le soir venu.

Samedi 5 octobre.

J'aime à sentir le battement de ses longs cils sur ma joue. Il me semble que ses yeux d'or me caressent...

Jamais elle n'a été plus tendre, plus soumise que maintenant. Elle lit

mes livres, ceux qui parlent d'amour, — quelques romans modernes. Elle est plus instruite que je ne soupçonnais. Elle m'a expliqué qu'elle était venue d'Italie il y a six années, qu'elle avait suivi l'école pendant quatre hivers à Toulon, et que déjà dans son pays elle avait appris quelque chose.

— Cela te servira à m'écrire, petite Flora, quand je serai chez les nègres.

— Oui, a-t-elle répondu d'une voix étouffée.

Elle ne parle jamais de notre séparation. Mais quand elle y pense, je le vois. Et c'est souvent.

Samedi 12 octobre.

Les Italiens ont achevé leur coupe de bois. Ils sont partis. Ils encombraient le *Courrier-des-Iles*.

Sur le bateau ils chantaient, et leur chant fuyait sur la mer.

Flora, qui écoutait avec moi, m'a dit :

— C'est une romance que j'ai entendue il y a bien longtemps, quand j'étais toute petite. Je me souviens.

Et elle est devenue songeuse.

Mardi 15 octobre.

Nous avons exploré toute l'île. Le matin, notre paysage préféré est le fort de la Vigie, sur la côte sud, à cause des beaux pins et de la vue, par delà le rocher de la Gabinière, sur la mer bleue qu'une brise fraîche fait frémir. C'est un endroit sauvage, très élevé au-dessus des eaux. Lestissac nous offre le soir le spectacle des couchers de soleil derrière Porquerolles. Enfin, quand nous voulons connaître l'isolement absolu, loin des maisons et des vagues même qui nous offrent toujours de nous porter jusqu'au continent, une piste à peine visible nous conduit au cœur de Port-Cros, dans un creux de vallon qu'on appelle la Sardinière et qui est dissimulé dans les bois avec d'anciennes vignes dont on abandonna la culture.

Lundi 21 octobre.

Nos pas retrouvent leurs empreintes dans les sentiers familiers. L'automne accorde à ces jours d'octobre une beauté identique. Les soirs sont pareils. Les étoiles brillent la nuit dans le même ordre. Et nos cœurs ne se mettent pas en peine de varier leurs sentiments.

Nous pouvons renoncer à distinguer les jours et croire que le temps oublie en notre faveur d'avancer.

Pourtant, il y a quelque chose de si fragile dans ce glorieux éclat de l'automne, et dans notre tendresse...

Mercredi 30 octobre.

J'évite de me rendre à Toulon le premier jour de novembre. Un officier d'administration me remplace. J'en suis joyeux. Je n'ai qu'une envie, qui est de vivre oublié ici avec Flora jusqu'à mon départ pour les colonies. Il n'est jamais question entre nous de ce départ. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour supposer la durée de notre amour. Mais l'idée de notre séparation suffit parfois à nous séparer.

Vers les premiers jours de décembre, je vais m'embarquer à Marseille pour le Soudan. Et cette date que je connais m'apparaît indistincte dans l'avenir comme les feux d'une frégate dans le brouillard.

Samedi 2 novembre.

Jour des morts. Je reçois l'ordre de quitter l'île le 9. Le 16 je dois être à Marseille, à bord de la *Ville-d'Alger*, des Messageries. La date de notre départ est brusquement avancée d'une quinzaine de jours.

Je cherche au fond de mon cœur et suis surpris de n'y pas découvrir d'angoisse. Il me semble qu'on me réveille d'un long sommeil. J'ai déjà eu cette impression, mais moins nette. Je vais connaître des terres nouvelles, guerroyer contre Samory qui tient toujours la campagne.

Je voudrais me livrer à la joie, et je n'ose.

Une grande pitié m'envahit quand je regarde Flora. Que va-t-elle devenir ? C'est comme une sentence de mort que je dois prononcer, et j'hésite. Je lui dirai ce soir la nouvelle.

Le soir.

Elle dort tranquillement. Je ne lui ai rien dit encore. J'ai baissé l'abat-jour de la lampe afin de ne pas fatiguer ses yeux. Je vois sa figure dans l'ombre, ses longs cils abaissés, son cou délicat. Elle a rejeté un peu le drap qui la couvre, et sur la sombre chevelure défaite le bras blanc se détache. Je lève un instant la lumière pour l'admirer ; elle continue de reposer comme un enfant.

Comment ai-je pu me réjouir de partir ? J'aime sa beauté, et son cœur trop jeune que la souffrance guette, — la souffrance que je sens là présente, comme une personne invisible et silencieuse, dans la chambre où nous croyons être seuls.

Mercredi 6 novembre.

Quand j'étais distrait ces jours, Flora me demandait : « Qu'as-tu ? » De ses yeux d'or elle m'interrogeait. Et pour ne pas les voir pleins de larmes. Je gardais encore mon secret.

Mais il faut que je me décide. Demain, par le *Courrier-des-Iles*, arrive le lieutenant qui doit me remplacer ici.

Même jour.

...Elle a fait : « Ah! » et puis elle a porté la main à son cœur.

Un douloureux silence est tombé sur nous. Flora, immobile et calme, m'inquiétait plus que Flora en larmes. Elle a fini par dire :

— Je savais.

— Comment le savais-tu, ma chérie?

— Je voyais bien que tu me cachais quelque chose. Tes yeux, ces jours, me plaignaient déjà.

Et quittant ce ton doux et résigné, elle a crié presque avec violence :

— Ah! ça ne pouvait pas durer. J'étais trop heureuse, moi, et je n'en ai pas l'habitude.

Ainsi, elle se lamentait à haute voix :

— Non, je ne croyais pas ce malheur possible. Ton départ semblait si loin. Je pensais toujours que quelque chose l'empêcherait.

De grosses larmes qu'elle n'essuyait pas coulaient sur ses joues. Quand j'ai voulu la consoler, elle m'a repoussé :

— Laisse-moi, a-t-elle dit, je veux pleurer autant que je peux.

Les femmes s'emparent plus spontanément que nous de la douleur.

Longtemps elle a gémi dans un coin de la chambre et, roulée dans sa peine, elle a fini par s'endormir.

Jeudi 7 novembre.

Elle a refusé de voir l'officier qui me remplace et qui vient de débarquer dans l'île.

Nous prenons nos repas seul à seul au château et je mets rapidement mon successeur au courant du service.

Vendredi 8 novembre.

Dernière promenade dans l'île.

Nous avons déjeuné à dix heures, et nous sommes partis à la voile pour Port-Man qui est la pointe extrême de Port-Cros, du côté de l'île du Levant. Une vieille tour en ruines lui donne un aspect fortifié.

Là nous abandonnons la *Sainte-Marie* et notre vieux pêcheur, et nous nous décidons à revenir à pied en traversant une fois encore le magique décor de notre tendresse.

Au-dessus de Port-Man, on monte à travers des bois de pins, ou sur des amas de rochers. C'est la partie escarpée de l'île. Sur la hauteur, nous nous retournons pour regarder. Quelques nuages que pourchasse le vent courent

dans le ciel. Un rayon de soleil prend de biais le sommet de la tour blanche dont les pierres s'animent. Au delà de la passe des Grottes nous voyons de loin l'île du Levant avec ses beaux arbres déjà dévêtus et ses vignes dorées. Les ombres des nuages en fuite font sur elle des taches noires mouvantes. Flora envoie un baiser à cette solitude qu'elle ne reverra pas.

Notre promenade a le recueillement d'un pèlerinage. De la Sardinière, nous descendons sur la Palue par un vallon étroit qui ressemble à quelque âpre gorge des Alpes : un torrent coule et rebondit en cascades sur les cailloux parmi les pins. La Palue est un bâtiment de ferme inhabité au fond d'une petite anse. Nous levons des faisans qui s'envolent lourdement et, peu accoutumés à se déranger, vont se poser à quelques pas plus loin.

Nous sommes bientôt au terme de notre voyage. Nous remontons au fort de Lestissac, et dans l'intervalle des branches nous distinguons le ciel rose comme aux approches du soir. Autour de nous les pins se dressent, minces piliers d'une immense cathédrale. Le vent qui les agite imite sur des notes moins basses le bruit de la mer orageuse.

Quand nous parvenons au fort, le soleil vient de disparaître. C'est un de ces tragiques couchants d'automne d'un rouge sanglant, dont les nuées paraissent élargir la blessure. Entre l'île et la côte, les eaux sont violettes, puis lie de vin. Rapidement les lumières du ciel s'atténuent. Et comme nous ne pouvons nous décider à partir, nous assistons à la levée des noirs fantômes de la nuit autour de nous, dans le bois.

Flora, durant tout le trajet, n'a presque pas ouvert la bouche. Elle est là, près de moi, silencieuse et désespérée. Jamais plus je n'entendrai sa chère voix plaintive murmurer ce *j'ai peur* par quoi elle se mettait sous ma protection. Je m'approche d'elle, je la serre sur ma poitrine comme la petite divinité de Port-Cros, comme le charme délicat de mes jours évanouis. Je la sens qui se raidit contre l'émotion, et puis elle s'abandonne et pleure. Je murmure tristement.

— Il fallait bien que ce jour vienne, pauvre Flora!

— Oui, c'est bien sûr, dit-elle. Je n'aurais pas cru souffrir tant. J'étais habituée, quand la barque de mon père a chaviré, quand ma mère est morte à Gênes, j'ai bien pleuré. Et maintenant c'est pire. Toi, tu es mon cœur, ma vie. Je ne te verrai plus, et ça, pour moi, c'est mourir.

— Petite Flora, je reviendrai. Ecoute : je t'écrirai de là-bas, je t'enverrai ce qui te sera nécessaire. De loin, je veillerai encore sur toi. Et nous nous retrouverons. A mon retour, je me ferai désigner pour le poste de Port-Cros. Nous repasserons ensemble par tous les sentiers de notre île.

— Non, dit-elle. On ne passe pas deux fois par le même chemin.

— Flora, nous sommes si jeunes. Dans deux ans tu n'auras que vingt ans. Tu ne peux pas m'attendre?

Elle secoue la tête. Elle ne croit pas ce que je lui dis et je ne le crois pas davantage.

Nous sommes de pauvres amoureux qui tâchent vainement à se leurrer. Cela est trop certain : jamais plus nous n'habiterons ensemble cette île enchantée ; jamais plus je ne mirerai mon bonheur dans ces yeux d'or, jamais je ne verrai plus cette tête si chère reposant sur mes genoux avec, autour de moi, toute la beauté du ciel nocturne et de la mer. Et je presse Flora avec une tendresse que le sentiment de sa propre fin rend enivrante et cruelle. Faut-il donc que notre amour soit menacé pour que nous en aspirions d'un coup toute la vertu ?

Timidement, à voix basse, Flora murmure :

— Ecoute. Emmène-moi. Je ne tiendrai pas de place. Je te suivrai partout. Pour te suivre, je serai si courageuse. Tu sais, moi, je n'ai personne.

Elle répète en pleurant :

— Je n'ai personne...

Elle comprend bien que ce sont là de fragiles paroles.

Quand nous rentrons, nous avons achevé d'extraire de cette dernière journée qui a prétendu résumer nos heures de joie tout ce qu'elle peut contenir de voluptueux et d'amer.

Samedi 9 novembre.

Nous nous embarquons tout à l'heure.

J'ai demandé ma note à l'aubergiste Pascal. J'y trouve le prix d'une chambre aux dates des 1er et 2 octobre. Je réclame une explication.

— C'est madame qui a couché à l'auberge pendant votre absence à Toulon. Elle avait peur au château.

— Bien.

Flora m'avait assuré qu'elle avait passé ces deux nuits dans le vieux fort, la tête cachée sous la couverture tant elle avait de frayeur.

Je lui demande pourquoi elle m'a trompé.

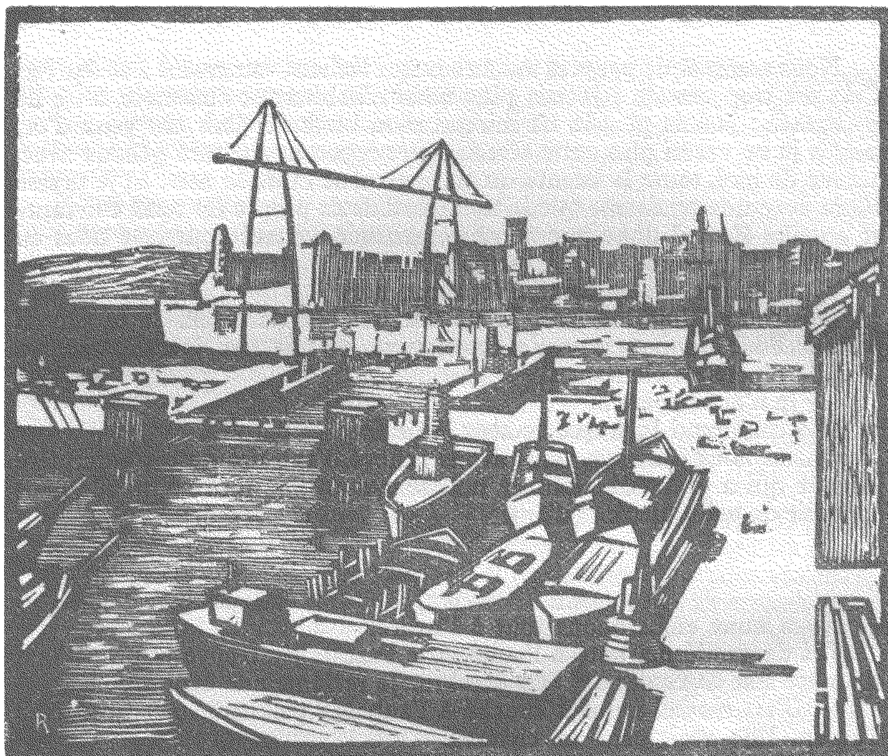
— Pour rien. Oui, c'est vrai, j'ai couché à l'auberge.

— Alors le mensonge t'est si naturel ? Et quand tu dis que tu m'aimes ?

— Oh ! peux-tu parler ainsi !...

Elle fond en larmes et se calme avec peine.

...Port-Cros, haute sur la mer, diminue à l'horizon. Du vieux bateau qui nous emporte, trop rapide pour une fois, nous la voyons décroître et ses rivages se brouiller. Nous la voyons encore. Nous ne la voyons plus. Nous nous regardons. Je crois bien que mes yeux aussi sont voilés. Chère solitude où, par le moyen d'une nature lumineuse et limpide et d'une enfant jolie et passionnée, j'ai connu cette exaltation de la vie qui est la jeunesse, qui est l'amour...



IX

PARTIR, C'EST MOURIR UN PEU

La Ville-d'Alger, 17 novembre.

J'AI erré tout le jour comme une âme en peine sur le pont du bateau en marche. Vainement je cherchais la distraction de la mer, ou cette fatigue physique qui endort la mémoire. Car il est trop cruel d'assister sans relâche au désespoir de Flora, et ce spectacle ne quitte pas mes yeux. Je croisais d'autres passagers, des camarades désignés pour la même colonie me parlaient : je ne voyais que ces mots : « Je veux mourir. »

J'ai déjà traversé de dures épreuves, et j'ai eu l'occasion de descendre au fond de moi-même. Je sais que j'ai un cœur d'homme supérieur à la

douleur, que l'existence a pour moi des charmes divers, et que de beaux jours m'attendent là-bas au Soudan, si je suis chargé de quelque mission périlleuse. Ma peine, à moi, je la puis porter. Je la sens comme une chose lourde, dans ma poitrine. Et même je la voudrais plus lourde encore, afin d'oublier cette autre qui du rivage me poursuit, court vers moi sur les vagues, frémissante, angoissée comme le cri de ce paon solitaire que nous avons fait fuir un jour à l'île du Levant. C'est le chagrin de Flora dont je souffre surtout. Quand elle m'a rejoint, il y a moins de trois mois, sur le *Courrier* de Port-Cros, sa fortune légère à la main, elle m'apportait sa vie et sa beauté, et j'ai connu alors le sentiment de la protection. Aujourd'hui, plus forte que mon amour qui consentait à la séparation et la savait définitive, la pitié me ramène en arrière.

Peut-être trouverai-je quelque soulagement à noter, pour la précision de mes souvenirs, nos scènes d'adieu...

Le soir de notre arrivée à Toulon, après l'abandon de Port-Cros, nous allâmes nous installer dans mon ancien appartement qui donne sur le quai. Une de ces installations sommaires et inachevées qui sentent le voyage.

Flora avait revêtu sa robe noire, puis elle avait refermé sa malle sur son linge plié. Elle refusait de sortir et, sauf la veille de mon départ, elle n'est pas descendue une fois jusqu'à la rue. Moi, j'étais en courses presque tout le jour, organisant ma compagnie, préparant mes effets de guerre. Quand je rentrais, je la trouvais à la même place où je l'avais laissée, muette, farouche, sans mouvement et sans voix, immobile sur sa chaise comme une chose inerte.

Je tentais inutilement de la distraire, de l'emmener le soir aux restaurants bruyants du boulevard de Strasbourg, au Casino. Je lui proposais tout aussi vainement des acquisitions de toilette.

— Pourquoi faire ? répondait-elle.

— Pour que tu sois jolie, Flora.

— Maintenant ce n'est plus la peine. Ce n'est plus la peine de rien. Tout m'est égal.

Cette attitude et son avenir m'inquiétaient. Je voulais absolument régler son sort après mon départ. Elle refusa de retourner chez sa tante, et quand je lui demandai ce qu'elle pensait faire, je n'en tirai que ce seul mot :

— Rien.

Je fis le calcul de la somme dont je pouvais disposer pour elle ; je l'en avertis et l'engageai à monter un petit magasin de fleurs. J'avais vu dans l'île que ses mains les disposaient avec art. Elle me remercia, mais ne consentit à aucune démarche.

— Tu es bon, me dit-elle, mais je n'ai besoin de rien.

Je me heurtai à ces obstinés refus. Je me décidai à assurer sa situation sans la consulter. Dès le premier jour, j'avais réclamé d'urgence à Pegli, son pays d'origine, un certificat de natalité. Elle s'appelle Maria-Francesca Dulciani. Je pris en son nom un livret de caisse d'épargne. J'acquittai par avance six mois de loyer, pensant que cet appartement où nous avions ensemble vécu quelques jours lui serait une douce habitation. Quand je lui expliquai ces mesures pratiques, en l'invitant avec tendresse à travailler chez quelque modiste et en l'assurant qu'une aide lui viendrait du Soudan chaque mois, elle sourit d'un sourire navré, vint me prendre la tête dans ses deux mains, et plongea son regard jusqu'au fond de mes yeux :

— Tu m'aimes donc, toi qui parles ainsi?

— Chérie, ne le sais-tu pas?

— Alors pourquoi t'en vas-tu?

Et comme je me taisais, elle ajouta :

— Moi, je n'ai rien. Je voudrais être riche de tout l'univers pour te le sacrifier. Alors tu verrais comme on aime.

Ces paroles, qui ne me frappèrent pas lorsqu'elles furent prononcées, me revinrent en mémoire ce soir-là avec une puissance irrésistible. Oui, j'ai vu réellement comment on aime. Flora s'était donnée avec une furie qui ressemblait à un désir d'anéantissement. Lasse, brisée, elle dormait. Je n'entendais point son souffle, et son visage, que la surexcitation magnifie, empruntait une beauté plus impressionnante à cette mort momentanée.

J'avais fait bon feu à cause de l'humidité de l'air, et, bien que la lampe fût éteinte, les clartés de la flamme couraient dans la chambre comme de petites danseuses roses, chassaient les ombres qui sans cesse descendaient du plafond à leur rencontre. Elles me laissaient voir la figure immobile de Flora, la couleur chaude de ses joues, les longs cils abaissés sur les paupières closes, et aussi l'émouvante blancheur de son bras et de l'épaule ronde que la chemise découvrait.

Je la regardais passionnément. Ceux qui sont frappés dans la jeunesse et la pleine connaissance doivent déposer dans leur dernier regard cette intensité, cette force qui arrache leur forme aux choses. Comme je songeais à tant de charmes perdus pour moi, je sentis — et ce fut une sensation matérielle — un vertige s'abattre sur mon front, s'insinuer dans mon cerveau qui fut tout à coup envahi par un délire que j'imaginais pareil à un flot de lumière. Et cette lumière illuminait pour moi la vie d'une façon nouvelle.

Ah! si Flora s'était réveillée à cet instant précis et m'avait demandé comme tout à l'heure : « *Tu m'aimes, pourquoi t'en vas-tu?* » une voix que j'eusse reconnue pour la mienne lui aurait livré cette étrange réponse :

« Moi partir, quelle folie! Tu ne sais donc pas que ton amour a supprimé le reste du monde? Qu'est-ce donc, je te prie, que ces mots absurdes d'honneur, de patrie, de travail, auprès des réalités de tes ca-

resses? Auparavant j'étais un insensé. Rassure-toi : mes yeux se sont ouverts. Je t'aime, et l'ardeur de mon sang me brûle les veines. Cette exaltation que ta beauté, ta fraîcheur et ta tendresse me versent, je la veux sentir toujours. Je ne vis qu'avec toi, dans tes bras. Le surplus de mes jours est un sommeil profond comparable à celui dont tu reposes maintenant. »

Elle eût manifesté quelque surprise ou quelque doute que j'aurais ajouté :

« Tais-toi. Si tu ne comprends pas, c'est que tu ignores l'amour, pauvre fille! Si tu ne me crois pas, j'écrirai ma démission à l'instant sous tes yeux. Je préviendrai une vieille parente que j'ai là-bas en Bretagne, à qui je sers une pension dont elle vit, je la préviendrai qu'elle peut mourir, ou gagner l'hôpital, mais qu'elle ne doit plus rien attendre de moi. Est-ce qu'on attend un secours d'un homme qui aime? »

Ce qui me détourne de croire à quelque accès de folie passagère, c'est que ma détermination était escortée de tout un plan d'exécution pratique. Ce plan d'existence nouvelle abolissait tout ce qui n'était pas ma passion, ou plutôt lui subordonnait tout avec une logique impérieuse. J'ai vu réellement s'enfuir de ma chambre, comme un troupeau de femmes consternées, mes sentiments anciens de religion, de famille, de dignité, et ce culte de mon pays dont je me faisais une vie morale. J'accompagnais de huées leur fuite douloureuse. Ma maîtresse m'eût demandé, non point seulement d'abandonner ma carrière, — cela ne pouvait plus entrer en discussion, — mais de voler, de tuer, de me rouler dans l'ignominie, que cette fange se fût changée aussitôt en un vêtement précieux.

Ces pensées me venaient pour la première fois avec cette lucidité, mais je me souvenais de les avoir vues déjà voleter comme des papillons autour de ma tête. J'étais heureux immensément. Oui, j'étais heureux. Je comprenais pourquoi les amants ne peuvent être jugés par les autres hommes, et que les autres hommes feraient bien de les traiter en ennemis, de les enfermer dans les hospices comme des aliénés ou dans les prisons comme des criminels, parce qu'ils sont, eux-mêmes, bien décidés à asservir l'humanité à leur fortune ou à leur joie toutes les fois que cette servitude leur paraîtra une nécessité matérielle ou même une volupté : c'est entre eux une guerre déclarée et j'avais passé d'un camp dans l'autre. Je rendais un hommage tardif à l'antique génie qui orna le petit dieu de l'amour d'un sourire perpétuel : car, en vérité, l'amour se moque de tout, et spécialement des forces sociales. Il faut qu'il crée ou qu'il détruise, et quand on le détourne de sa fin, qui est d'assurer à la race sa durée, il se rue à travers le monde qu'il prétend bouleverser pour son plaisir.

Combien de temps ai-je vécu de cet amour-là auprès de Flora endormie? Je ne puis le dire. Il me sembla que ce fut des jours et des jours. Je vois bien que ce dut être une heure ou deux. Mais la fièvre qui m'agitait alourdissait le pas des heures en marche. Tantôt je désirais de donner ma vie à ma

maîtresse et tantôt je souhaitais sa mort. Je considérais son immobilité avec un ricanement féroce, en l'imaginant définitive. Car Flora vivante pouvait encore s'arracher de moi, fixer ses yeux d'or sur d'autres visages, respirer une autre haleine que celle de mes lèvres et cette pensée m'était insupportable. Morte, elle m'appartenait sans conteste. Personne ne se souvenait d'elle dans son village perdu au bord d'une mer éloignée, et depuis qu'elle avait mystérieusement disparu de Toulon, ceux que vainquit sa grâce avaient dû l'oublier dès longtemps. Notre amour pouvait s'éteindre, ou, ce qui est pis, diminuer. La mort le mettait à l'abri, me livrait à moi seul, sans jalousie possible désormais, la merveille anéantie de sa figure et de son corps, plus parfaite en ses lignes et plus émouvante que toute la splendeur répandue sans ordre dans l'univers.

Comme sa beauté de marbre, où la vie paraissait suspendue, m'avait, à notre retour de l'île du Levant, exalté jusqu'aux délices impérissables, voici qu'elle m'entraînait aux abîmes de la fureur et de la mort.

Je passai la main sur mon front que fatiguait l'éclat de ma nouvelle science, et ce geste fit soudain évanouir mon vertige. Les femmes que j'avais exilées de la chambre en les couvrant de mépris — ces apparences attristées de mes sentiments anciens — rentrèrent en silence. Pourtant il m'est demeuré une crainte superstitieuse et sacrée de l'amour. J'ai atteint ce domaine réservé et dangereux qui est le sien, où les femmes, plus spontanées et instinctives, pénètrent plus souvent que nous. Nous admettons, quand nous aimons, que la passion n'est point toute notre vie. Nous nous souvenons d'un passé, et nous consentons à un avenir. Lorsque nous osons dire : *toujours*, nous savons que le temps nous est mesuré. Plus inconscientes, elles s'abandonnent au présent qui passe. Lorsque la passion les dévore, elles renversent en pensée tous les obstacles matériels ou moraux comme de frêles remparts de carton. Par le mot de Flora : « *Si tu m'aimes, pourquoi pars-tu ?* » je me suis expliqué l'âme de ces femmes qui proposent à leurs amants de lâcher pour les suivre situation, mari, enfants, et croient réellement que ce grand feu de volupté qui les dévore les réchauffera tout le reste de leurs jours de sa brûlante caresse qui doit les consumer après avoir réduit pour elles le monde en cendres...

Je m'endormis enfin, et quand je me réveillai et que j'entendis la voix de Flora, je retrouvai ma douce, ma profonde tendresse pour elle, et ma pitié, mais cette frénésie passionnée qu'elle eût si bien comprise et goûtée, je ne la retrouvai plus. Que Dieu me garde de la jamais retrouver !

En mer, 18 novembre.

Ce soir, nous arrivons à Alger. Je veux finir avant ce soir d'effeuiller, comme des roses sur la mer, ces tristes récits.

C'est la veille de mon départ, au matin. Nous ne parlions guère

parce que nos paroles la faisaient pleurer. Je lui dis en lui tendant la main :

— Pauvre chère Flora, nous n'aurons eu que deux mois et demi d'amour.

— Non, pas deux mois et demi, a-t-elle répondu ; il manque onze jours pour faire neuf mois.

— Comment comptes-tu donc ?

— Le 26 février je t'ai vu pour la première fois et je t'ai aimé.

— Le soir du carnaval ?

— Oui, le mardi gras.

— Tu ne me l'as jamais révélé.

— Je ne sais pas dire comment je t'aime. Mais je sens là une chaleur dans la poitrine. Quand je t'ai rencontré, je l'ai sentie. J'ignorais ce que j'éprouvais ; depuis, je l'ai bien connu.

— Alors, pourquoi as-tu commencé par refuser de venir quand je te proposais de t'emmener à Port-Cros ?

— Ah ! fit-elle. Et elle rentra dans le silence.

Je réclamai encore l'équivoque secret de son passé.

— Ecoute, je vais partir. Ne laisse pas entre nous ce mystère où je puis introduire tant de suppositions mauvaises. Je sais que tu m'as donné un cœur tout neuf.

— Oui ! oui, tout neuf, a-t-elle murmuré.

— Il faut me confier ta vie avant moi.

Elle a retiré sa main et s'est levée.

— Non, jamais.

Cette obstination m'a irrité jusqu'à la violence. Sans pitié j'ai proféré l'atroce demande :

— Tu n'as pourtant pas fait métier de ton corps ?

Je n'oublierai de longtemps le : « Oh ! » indigné qui fut sa réponse. Elle y mit une telle protestation de tout son être que je me reprochai immédiatement ma brutalité. J'arrêtai par mes baisers le flot de ses larmes. Mais elle éprouvait de mon insulte plus de tristesse encore que de révolte. « Comment as-tu pensé cela ? » me disaient ses yeux douloureux... Comment ? Pauvre petite, tu t'es donnée si facilement à moi et si vite que je t'ai fait grief de ta faiblesse même. Nous autres, qui ne nous livrons jamais tout entiers et qui ne le pouvons pas, nous ne comprenons pas toujours la générosité que la passion peut revêtir chez les plus humbles filles, et qu'elles tiennent seulement les caresses pour une expression spontanée du cœur.

Je la suppliai de me pardonner. Elle parvint à se contenir :

— Interroge-moi, je te répondrai, me dit-elle.

— Viens sur mes genoux. Appuie ta tête à mon épaule. Maintenant raconte-moi ta vie.

Elle murmura :

— Demande, je ferai ta volonté.
— Tu as eu un amant avant moi?
— Oui.
Ce *oui* fut soupiré avec tant de honte que je ne comprends plus comment j'osai ajouter :
— Un seul?
Elle s'échappa de mes bras et, debout, me regarda avec une tristesse infinie. Je prenais donc un cruel plaisir à rabaisser notre amour, à le diminuer pour le moins regretter!
Je connaissais par ses aveux mêmes la force de sa tendresse. Elle m'avait apporté une âme vierge et rougissait de n'être pas venue à moi toute pure et intacte. Et tandis qu'elle regrettait de n'avoir pu me donner davantage, j'agrandissais la souillure de son passé que maladroitement accusait son silence.
— Puisque c'est ainsi, dit-elle avec amertume, je te dirai tout.
C'était une aventure banale. Seule, abandonnée, elle avait suivi un jeune ouvrier de son pays. Le souvenir de cette liaison la torturait. Je l'aidai à finir sa confession qu'elle termina par ces paroles :
— Je t'avais cherché partout et je ne t'avais pas retrouvé. J'étais si lasse, si faible. Mais je ne l'ai pas aimé, entends-tu, pas une minute!
— C'est lui que tu craignais de rencontrer à Toulon?
— Oui. Il me menaçait, et même il me frappait. J'avais peur. Je restais avec lui par peur. Et puis je ne valais plus la peine que tu t'occupes de moi.
— Maintenant tu ne le redoutes plus?
— Oh! maintenant!
Sa bouche se tord de côté et son sourire est navrant.
— Maintenant, reprend-elle, je n'ai peur de rien ni de personne. Tout m'est égal, je suis déjà comme une morte.
J'obtins qu'elle vînt avec moi, ce dernier soir, dîner à Tamaris. Nous partîmes en voiture comme le soleil se couchait, et nous vîmes décliner rapidement, dans le ciel et sur la mer, les pâles fleurs de ce beau crépuscule de novembre.
Au dessert, elle repoussa son assiette où je venais de déposer un fruit d'arrière-saison, prenant plaisir à la servir moi-même, et je vis de grosses larmes couler sur ses joues. Brusquement elle éclata en sanglots. Elle étouffait de chagrin et n'avait plus d'empire sur elle. Je l'emmenai, et tandis que nous remontions en voiture, et que je la recouvrais avec soin d'un châle à cause du froid, elle me montre du doigt un aloès dont la fleur se desséchait, et sans qu'elle parlât à voix haute, je devinai qu'elle murmurait intérieurement :
« Ils fleurissent, pleurent et meurent. »
Attendri, je cherchai à lui procurer une dernière joie :

— Écoute, lui dis-je, veux-tu m'accompagner demain matin jusqu'à Marseille ?

Ses larmes l'empêchèrent de répondre. Mais elle me prit la main et dans l'ombre la couvrit de baisers...

Le lendemain matin, tandis qu'elle s'habillait, mes yeux ne se pouvaient détacher d'elle. Je remarquai son changement depuis le début de notre amour : ses bras et sa poitrine s'étaient développés, surtout elle avait pris un air nouveau de finesse et d'élégance qui ajoutait à sa grâce naturelle.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ? m'a-t-elle demandé.

— Pour mieux emporter ton image, petite Flora.

— Je voudrais aller où va mon image.

Je lui prodiguai les recommandations : il fallait qu'elle me promît d'être brave au moment du départ et d'être sage ensuite. Elle m'en fit la promesse solennelle. Mais à Marseille, elle manqua totalement de courage.

Pour la distraire jusqu'à l'instant de la séparation, je l'avais conduite à Notre-Dame-de-la-Garde, puis je lui avais fait visiter le port, la *Ville-d'Alger* qui devait m'emmener au Soudan, ma cabine. Elle ne regardait rien, ne s'intéressait qu'à sa peine.

L'heure fatale approchait, et déjà bien avant nous étions comme séparés par son silence. Mais brusquement, à la manière des timides, elle me parla par phrases entrecoupées :

— Je veux te dire une chose, Hervé. Moi, je suis à toi. Je ne sais pas ce que je deviendrai. Je sais bien que tu m'aimes. Seulement tu ne peux pas aimer comme moi. C'est impossible. Jamais, tu m'entends bien, jamais tu ne trouveras une femme qui te donne un amour comme celui de ta petite Flora. Vois-tu, elle n'avait personne à aimer. Sur toi elle a déposé tout ce qu'elle avait de tendresse, et c'était beaucoup. Et puis je veux encore te remercier. Tu as été bon pour moi, tellement bon. Moi, je me souviendrai toujours.

Elle ne put continuer son petit discours. Je tentai vainement de la consoler.

— Nous nous retrouverons, ma chérie. J'en ai la certitude. Sois sage, écris-moi toutes tes pensées, ta vie, et attends avec confiance.

— Oh ! deux ans ! dit-elle encore. Je serai morte avant.

C'est l'heure. Je l'embrasse en public. Elle est gentille et résignée. Quand le canot qui me conduit à bord s'éloigne, j'entends un cri désespéré. Du quai elle me tend les bras, elle appelle la mort. Et puis elle s'assied à demi sur une borne qui retient une chaîne de fer, et s'affaisse, le visage caché dans les mains.

— Au revoir, Flora !

N'a-t-elle pas entendu ? Elle ne relève pas la tête, et la dernière vision qu'elle me laisse est celle de cette pauvre loque humaine, semblable à une épave rejetée par la tempête...



X

DEUX ANS AU SOUDAN

Le dernier des cahiers où mon ami avait transposé les sensations de sa vie n'offrait plus à mes yeux impatients que des pages blanches. Hervé avait-il jugé vain, ainsi que les hommes d'action sont portés à le faire, de noter ses regrets, ou même tenait-il le souvenir pour une faiblesse qui nous asservit à notre passé ? Surtout n'avait-il plus jamais revu Flora avant cette soirée de Monte-Carlo où je fus témoin de leur rencontre ?

Je me posais toutes ces questions en attendant son retour. Dès qu'il eut ouvert la porte, sans même lui donner le temps de s'asseoir, je m'informai :

— C'est donc fini ? Flora abandonnée sur le port de Marseille et vous, cruel, en route pour Tombouctou la mystérieuse : votre roman se termine-t-il par cette double vision ? Je vous avertis que ce dénouement est dépourvu de nouveauté. Nous nous mettons plus en frais quand nous écrivons des livres. Depuis qu'on chante l'*Africaine*, le sujet est épuisé.

— Heureusement, me répondit Hervé, il n'y a pas de mancenillier sur toute la côte d'Azur. J'avais pensé que ce lot de cahiers vous occuperait jusqu'au déjeuner. Tout à l'heure vous aurez la suite.

Et quand nous rentrâmes du restaurant, il déposa effectivement côte à côte, sur la table, un nouveau cahier mince, assez semblable aux autres fragments de son journal que j'avais déjà parcourus, et un petit agenda aux feuillets jaunis, à la couverture décolorée. Il reprit aussitôt ce dernier et l'ouvrit lui-même.

— La suite, la voilà. C'est mon carnet de route au Soudan. Je ne l'ai pas relu, — je ne relis guère, — mais je suis certain que vous y trouverez de loin en loin le nom de Flora. Il vous faudra faire des fouilles, comme on creuse la terre pour découvrir les membres brisés d'une statue enfouie. Dans cette poche de côté, dont un pan se déchire, gisent encore, ainsi que dans un petit cimetière dévasté, trois ou quatre lettres de mon amie, toutes celles probablement qui me parvinrent là-bas.

Il lut à la première page :

— *Arrivée à Saint-Louis. Douze jours de chaland sur le Sénégal entre Matam et Kayes...*

Et transporté au pays noir par ces seuls mots insignifiants pour moi, et pour lui pleins de vie, il se jeta dans les commentaires :

— Douze jours insupportables. Mais de Kayes nous partîmes en colonne sur Sikasso. Tout le pays était de nouveau soulevé. J'ai vécu trois mois inoubliables de cette vie libre, sauvage, ardente, que j'aime au delà de tout. O le premier village qui a résisté et que j'ai pris d'assaut! J'étais seul blanc avec une trentaine de tirailleurs. Je n'ai guère couru de danger, pas assez, car le village fut surpris et enlevé en quelques minutes. Mais la fusillade vous excite, le combat vous grise. Ouaraba, mon cheval, sentait confusément ces choses et bondissait, crinière au vent, voulant charger. Pour avoir la paix, j'ai dû lui rendre la main et le lancer à la poursuite d'un petit parti qui avait réussi à passer entre les tirailleurs et s'enfuyait dans la brousse. Peut-être ne savez-vous pas que *Ouaraba* veut dire *lion*?

Au lieu de confesser mon ignorance, j'allais demander : « Et Flora? » Hervé ne m'en laissa pas le temps ; déjà il décrivait son cheval :

— C'était un étalon trapu et méchant qui venait des écuries du roi Babemka. Il mordait et ruait quand on l'approchait. Son œil était mauvais, caché à demi par l'énorme toupet de crins qui descendait presque jusqu'aux naseaux. Il inspirait la terreur. Il ne connaissait que son palefrenier et moi. Mais il ne bronchait ni dans le sable, ni sur la roche, ni à la bataille.

Comme il tournait le feuillet, Hervé lut :

— *Sikasso.*

Sans désemparer, il reprit :

— Nous hivernâmes à Sikasso de mai à octobre. C'est la période des pluies diluviennes qui noient toute la région et rendent les reconnaissances difficiles. Partout il fallait pacifier le pays, l'organiser, tenir des palabres avec les chefs touaregs, écouter les réclamations, rendre la justice. En octobre je fus appelé à commander le cercle de Tombouctou, et je demeurai à ce poste, qui est celui d'un capitaine ou même d'un chef de bataillon, jusqu'à mon départ pour la France en juin 1897. Peut-être lirez-vous dans ce carnet que le Soudan est une affreuse contrée, d'une monotonie et d'une tristesse navrantes, dont les arbres maigres, rabougris, ne portent que des feuilles brûlées par le soleil, et dont la terre inféconde est recouverte d'une

brousse jaunâtre. Malgré la précision des détails, n'en croyez rien. Les périls de la lutte et le travail de l'administration y autorisent un bonheur dont on regrette plus tard le goût âpre et singulier. Puisqu'on le regrette, c'est donc un beau pays.

Je pus hasarder enfin :

— Et Flora ?

— Ah ! Flora. C'est vrai, nous ne devions parler que d'elle. Eh bien, ouvrez ce cahier mince qui fut écrit à mon retour. Là, vous lirez comment je l'ai retrouvée deux ans après l'avoir perdue. Où plutôt, comment je crus la retrouver, car ma petite Flora de Port-Cros était morte. Cependant, en cherchant bien, je vous l'ai dit, parmi des notes de service, des rappels de combats et même de petits croquis topographiques, votre regard tombera sur quelque réflexion qui la concerne. Et puis, vous avez ses lettres. Elles y sont toutes, je crois. Il se pourrait néanmoins que j'eusse détruit celle qui me signifiait la rupture.

— Je croyais qu'elle ne devait pas survivre à la séparation.

Hervé sourit :

— A distance, les ruptures sont simples.

Et il ajouta :

— Moi, la vie militaire m'avait repris tout entier. Je goûtais une passion nouvelle. Il y a ainsi des destinées qui vont sans cesse d'un extrême à l'autre. Le plaisir n'est-il pas l'excès ?

Avant de me laisser en tête-à-tête avec ses derniers cahiers, il dit encore non sans mélancolie :

— Pourquoi le cacherais-je ? Elle demeura longtemps dans mon cœur. Et je dus demeurer longtemps dans le sien, car vous ne vous êtes pas trompé : elle fut près de mourir après mon départ...

Je recherchai patiemment la trace de Flora sous un amas de faits étrangers, comme on retrouve un chemin sous la neige ou les feuilles mortes. Afin de conserver quelque unité au récit de cette aventure, je me suis borné à transcrire les passages du carnet qui lui sont consacrés. Encore ces passages mêmes paraissent-ils quelquefois la traiter avec désinvolture et d'une façon accidentelle. Le reste, que j'ai rigoureusement écarté, frissonnait de vie guerrière, et je ne l'ai pas supprimé sans regret.

Quelques dates manquaient ; je les ai reconstituées approximativement. Quant aux billets de Flora, je les ai tout au moins orthographiés et ponctués pour la commodité du lecteur, et intercalés dans le journal d'Hervé à la place où ils étaient mentionnés.

Bamako, janvier 1896.

Chaque jour nous partons entre une et deux heures du matin, afin d'arriver à l'étape avant neuf heures. Mal éveillés encore nous enfourchons nos

mulets, et nous avançons sur le sable et les cailloux, précédés de porteurs de torches qui nous envoient la fumée dans les yeux. Malgré pèlerines et couvertures, nous sentons le froid.

Ces marches nocturnes favorisent le souvenir. Quand recevrai-je des nouvelles de Flora ? Dans plusieurs mois peut-être, et peut-être jamais. Un mot de Savelli le pêcheur tourmente ma mémoire : *Quand on veut que sa femme soit fidèle, on la noie dans la mer.* Oui, notre séparation est définitive. Mais elle vit là-bas. Cela me suffit pour être jaloux.

Quand j'évoque son fier visage coloré d'un sang pur et ses yeux d'or, je crois voir l'image de ma jeunesse qui, avant de finir, a voulu me combler de joie.

A Saint-Louis, à Kayes, je lui ai écrit. Et mes lettres étaient chargées.

Quand le jour paraît, nous distinguons sans plaisir un pays sans beauté. Des roches ferrugineuses aux formes contournées. Pas de culture ; de la brousse, toujours de la brousse maigre, chétive, jaune. Il faut être aliéné pour avoir songé à conquérir un pareil pays. Où sont mes belles forêts de Cochinchine, où je marchais pendant des heures sans voir le soleil ?

Mars.

Flora a failli me porter malheur. Je rêvassais à elle, rendant les rênes à mon cheval et comptant sur mon service de sûreté, quand nous avons été assaillis brusquement au petit jour.

Sikasso, mars.

Une vaste cuvette de collines jaunâtres, sans un arbre. Du haut de ces mamelons, Sikasso aux toits en terrasse apparaît immense. Nous approchons et nous croyons entrer dans une ville dévastée au lendemain d'un pillage. Partout des cases abandonnées que les pluies du dernier hivernage ont fait écrouler à demi. Des pans de murs noircis se découpent en ombres sinistres sur le fond clair. De temps à autre le pas de mon cheval pousse un crâne tout blanc, que les fourmis ont nettoyé et qui roule avec un bruit de calebasse fêlée. C'est l'impression d'abandon que nous trouvâmes, Flora et moi, à l'île du Levant ; mais, là-bas, la solitude et la mort se paraient d'une grâce délicate.

Nous parcourons une avenue de près de deux kilomètres avant d'arriver au marché. Là, nous nous apercevons que Sikasso vit encore, échange, s'agite et pullule même plus que toute autre ville du Soudan.

Sous le roi Babemka, Sikasso comptait à peu près cinquante mille habitants : sofas, hommes libres obligés par lui de résider dans la ville, captifs dont il faisait un grand commerce. Notre conquête libéra les prisonniers et, aujourd'hui, la cité est réduite à dix mille âmes. Aussi apparaît-elle au premier abord déserte.

Sikasso, 4 mai.

Enfin des lettres de Flora. Quatre à la fois. Elles sont bien courtes. Elles m'arrivent très fatiguées et salies. Elles ont stationné à Kayes longtemps, attendant pour continuer leur route que le pays fût sûr.

Chères petites messagères venues de si loin, deux fois bien accueillies à cause de leur tendresse et à cause de l'exil !

Voici ces quatre billets dans leur ordre :

Toulon, 17 novembre 1895.

Hervé, pourquoi es-tu parti ? Je suis rentrée le soir à Toulon faible comme une vieille. De ne plus te voir dans ta chambre, je ne crois pas la chose possible. Je reste là sur une chaise à penser à toi, et ma vie s'en va. J'ai peur la nuit.

J'ai des faiblesses, et par moment mon cœur ne bat plus. Alors j'étouffe, et cela me rend très malade. Tu as emporté mon cœur.

Mon chéri, tu me parlais toujours de mes yeux d'or. Je ne les ai plus. Les larmes les ont fondus. Ils t'ont vu partir. C'est affreux.

Je suis tellement seule, si tu savais !... Je veux m'en aller dans mon pays. Mais personne ne m'y connaît plus.

Il y en a qui ont des parents, et moi, je n'avais que toi. Tu étais bon pour moi. Tu me caressais et tu me parlais avec une voix douce. Avec toi, j'étais presque brave. Avec toi, les jours étaient vite passés et joyeux.

Peut-être que je n'ai pas été sage. Reviens, et je ferai à ta volonté. Je suis à toi. Reviens, reviens. Si tu ne reviens pas bientôt, je mourrai. Cela est certain. Tu ne peux pas me faire attendre deux ans ! Deux ans ! un jour est passé, et je suis déjà fatiguée, oh ! oui, bien fatiguée. Reviens.

Plus rien à te dire pour cette fois. Je vais tâcher de m'endormir dans ton lit. Mais je ne te sentirai pas tout près. Tu es si loin sur la mer, mon Dieu !

Ton amie qui t'aime et signe avec un baiser.

FLORA.

Toulon, 19 novembre.

Hervé, je pars demain pour l'hôpital, seule comme un pauvre chien. C'est de t'avoir vu partir. Sans cela j'allais bien. J'ai pris une espèce de fièvre et des palpitations. Le concierge a cherché un médecin. Alors je crois que je vais mourir avant ton retour. Pas de douceur, pas de caresses de toi, privée de tout, d'amour, de baisers et de bonnes paroles de ta bouche. Je pleure et je m'ennuie beaucoup.

Je n'en ai plus pour longtemps. Je voudrais être un peu heureuse. Je ferai tout mon possible pour conserver mes beaux yeux pour toi.

Plus rien à te dire. Je te demande de me plaindre et de m'aimer un petit peu.

Une larme pour toi et un bout de ruban. Il a reposé sur mon cœur.

FLORA.

Toulon, 28 novembre.

Hervé, je suis sortie de l'hôpital après huit jours. On y est mal soigné et je m'ennuyais.

Je te demande de m'écrire le jour et l'heure où tu reviendras pour que je sois là pour te voir, car je souffre de ne plus te voir.

Je ne change pas, et mes yeux sont toujours aussi beaux pour toi. Et je crois que toi c'est pareil. Tu es toujours aussi joli garçon. Tâche de m'aimer un peu, c'est tout ce que je te demande.

Je n'ai pas laissé chez toi une partie de mon cœur, mais tout entier. On n'est plus seule quand on aime, et on parle à son cœur comme à celui qu'on aime.

Peut-être m'aimeras-tu en me voyant courageuse. Rien qu'à cette pensée, mon cœur est content.

Plus rien à te dire et je ne suis presque plus malade.

FLORA.

Toulon, 30 décembre.

Hervé, tu m'as donné de tes nouvelles. J'ai sauté de joie et j'ai embrassé ton papier. Je pensais que tu n'écrirais jamais. Il y avait trop longtemps. Il y avait aussi de l'argent dans tes lettres.

C'est fête après-demain. Je serai toute seule, et toi aussi. Où es-tu? bien loin. Je t'envoie un baiser pour la fête. C'est triste le jour de l'an quand son ami est bien loin.

J'ai une amie qui a de belles robes. J'ai une belle robe aussi, comme la blanche que tu m'as achetée une fois, mais elle n'est pas blanche, elle est noire.

Les robes n'y font rien, et mon cœur t'appartient. Je te l'ai donné et je ne le reprends pas.

Je voudrais que tu sois pour revenir. Plus rien à te dire, et un baiser à toi et un autre pour le nouvel an.

FLORA.

Sikasso, 5 mai.

Je n'ai pas le loisir de me livrer à des études approfondies sur ces petits chiffons qui me reviennent de France. Ils m'ont attendri hier, et déjà le

dernier m'inspire quelque crainte. Je me méfie de l'amie aux belles robes.
Petite Flora aux chagrins violents et éphémères...

Tombouctou, fin d'octobre.

Nous touchons à la fin de l'hivernage. Déjà la chaleur est moins lourde et moins humide. L'air est meilleur à respirer le matin et le soir.

Le matin, je fais une promenade mouvementée avant que le soleil ne soit trop chaud. Je galope et je saute des obstacles. Le soir, je vais au pas faire le tour de la ville en suivant les dunes et regarder le couchant. Les teintes violettes de la mer au crépuscule se retrouvent ici sur les murailles habituellement grises des maisons et des mosquées. Puis les troupeaux qui rentrent du pâturage soulèvent une poussière d'or où les couleurs se fondent. Seuls, les minarets émergent de cette confusion et tracent leur silhouette dure et foncée sur le ciel pâle.

La paix descend sur la terre africaine, mais non pas dans mon cœur. Je pense aux couchants de Provence, à Flora si belle quand l'or du soir transfigurait son visage. Voici près de six mois que je n'ai plus de nouvelles. J'ai peur de deviner ce qu'elle est devenue. Et un désir fou me prend ici de la serrer sur ma poitrine, de la sentir, comme autrefois, souple et palpitante dans mes bras.

Les premiers temps de mon séjour au Soudan, j'étais distrait, je ne la regrettais pas. Maintenant elle m'obsède, et je suis las de mon exil.

Tombouctou, 15 novembre.

Je viens d'être malade d'une fièvre bilieuse, déterminée par un excès de travail et diverses contrariétés de service. Comme la maladie nous rend présents l'éloignement et la solitude ! Elle me poussait par les épaules jusqu'au fond du désert, jusqu'au pays aride de la mort.

Rebah, mon ordonnance, un tirailleur indigène, ne m'a pas quitté. La nuit, je croyais qu'il rentrait dans sa case, auprès de sa femme et de ses enfants : il couchait en travers de ma porte pour être auprès de moi au premier appel. Excès de zèle bien inutile : il a le sommeil si dur que j'aurais pu hurler jusqu'au jour sans le réveiller.

C'est la seule créature qui s'intéresse à mon sort. A la façon dont ses bons yeux de chien fidèle se posent sur moi à certains moments, j'ai la conviction absolue que cette vie m'appartient et que je peux en disposer à ma guise.

Flora avait ce regard de donation après qu'elle connut mon départ. Je me rappelle bien maintenant ses yeux de vaincue.

J'ai dû l'appeler dans mon délire. Après des minutes d'inconscience,

je me surprenais à tendre l'oreille pour écouter quelqu'un venir, et je ne savais pas si c'était la mort ou Flora qui entrerait.

J'ai écrit à Toulon et j'ai envoyé quelque argent.

Tombouctou, 29 novembre.

Je finissais de dîner, hier soir, avec le lieutenant qui m'a été adjoint depuis quelques jours, lorsque le clairon de garde a sonné aux lettres. Le courrier venu de Kabara était arrivé jusqu'à la porte sans être vu. Cette sonnerie, sur laquelle les troupiers chantent : « Viens chercher des nouvelles de ton pays, » éclatant brusquement dans la nuit froide, m'a remué comme un air de charge.

J'ai tout de suite reconnu la gauche écriture de Flora sur les deux lettres qu'on m'a remises. J'étais joyeux.

Celle que j'ai ouverte la première m'a surpris dès les premières lignes par un ton guindé qui n'est pas celui de mon amie. Elle me parlait d'une lettre de moi qu'elle avait reçue trop tard, me remerciait de mes bontés, m'assurait qu'elle n'était pas heureuse et qu'elle m'aimait toujours, et me priait de ne pas lui envoyer d'argent désormais parce que « c'était fini ». L'autre, antérieure de deux mois, ne respirait que l'ennui de l'absence. Toutes deux très courtes.

Je les ai déchirées lentement, et le vent a vite emporté dans l'ombre les petits carrés de papier.

Mon camarade, plongé dans une lettre de France, s'attendrissait et souriait tour à tour :

— C'est de ma mère, me dit-il pour justifier son interminable lecture.

Il n'avait pas même remarqué mon geste. Je pus l'envier longtemps, moi qui n'ai pas de foyer et que personne n'attend plus.

Pauvre Flora! Dans deux mois elle recevra la lettre tendre que la faiblesse de la convalescence m'a inspirée, et qui amusera mon remplaçant.

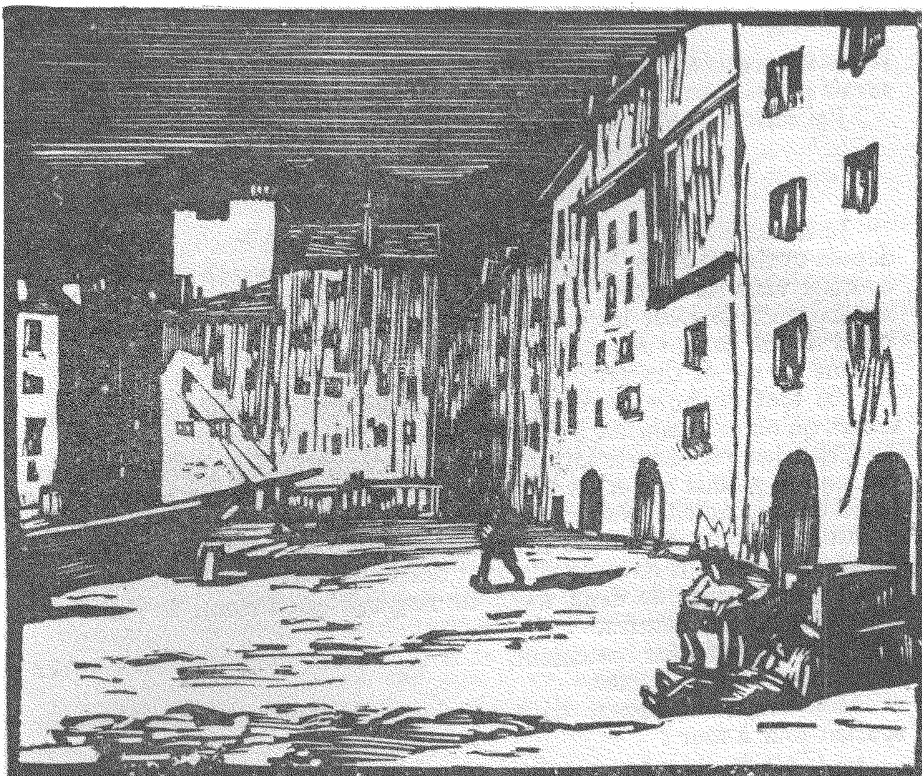
Elle ne saura pas quelle tristesse elle a répandue en moi et de si loin un soir de novembre...

Après cette date, le nom de Flora n'est plus mentionné une seule fois sur le carnet du Soudan.

Des notes brèves, rapides et saccadées, de vie militaire, se succèdent dès lors sans aucune réflexion intime. Elles sont d'ailleurs moins développées qu'antérieurement, comme si Hervé n'éprouvait plus aucun plaisir à ces rappels d'existence.

J'en fis l'observation à mon ami :

— Oui, me dit-il, j'avais rayé Flora de ma vie. Mais j'avais voulu l'oublier plutôt que je ne l'avais oubliée réellement. J'eusse considéré la moindre allusion comme un défaut de courage. Aujourd'hui que je suis moins jeune, je n'ai plus autant d'orgueil.



XI

LA VIE DU PASSÉ

HERVÉ me tendit le dernier cahier :

— Voici la fin. Les derniers jours de juillet, je débarquai en France. De nouveau, j'étais affecté au 8e régiment à Toulon. Je ne pris qu'un mois de congé, que je passai en Bretagne. A la veille d'être nommé capitaine, désireux de préparer l'École de guerre, je demandai encore le poste de Port-Cros. Cette solitude convient au travail. Le Soudan avait augmenté mon humeur sauvage. Et je ne voulais pas revoir Flora.

— Vous ignoriez son sort?

— Oui. Mais je le soupçonnais. Lisez et vous verrez comment il se fit que nous nous rencontrâmes.

Il me laissa en tête-à-tête avec le dernier fragment de son journal et je lus ces pages :

Toulon, mercredi 1er septembre 1897.

J'ai revu Flora, et mon cœur est agité. Je la méprise et je l'aime encore. Je suis ce soir humilié et sombre. Pourquoi suis-je revenu si tôt?

Je me sentais si mal guéri que j'avais résolu de traverser Toulon sans y voir personne. Arrivé ce matin par le rapide pour repartir demain par le *Courrier-des-Iles*, je pensais n'avoir que le temps de me présenter à mon régiment. Pierre Maurec, que j'ai trouvé à la caserne et qui revient d'Indo-Chine, m'a emmené dîner, et nous avons échoué au boulevard de Strasbourg. Il est de mon pays et nous ne nous étions pas rencontres depuis des années.

Nous nous installâmes au café de la Rotonde, à l'une des extrémités de la terrasse. La place que nous occupions était mal éclairée, et je tournais presque le dos aux consommateurs. Ainsi je ne pouvais distinguer les groupes d'hommes et de femmes qui allaient et venaient dans l'établissement, mais je comprenais au bruit des voix que la compagnie était nombreuse. Je m'étais volontairement placé de la sorte. Soit que j'aie perdu le goût de la dissipation, soit que j'eusse le pressentiment de la destinée de Flora, je me détournais de la vue des filles et de la vie galante.

Mon ami Pierre est un esprit avisé et curieux. Il m'interrogeait sur les femmes du noir Soudan, et je m'efforçais de lui répondre tandis que j'entendais, derrière moi et tout près, une voix trop connue, chantante et cadencée, et par instants un rire léger et limpide comme le cristal, un rire insolent et vainqueur. Cependant je ne me retournai point, et ce ne fut pas trop de toute ma volonté pour garder une pose immobile et indifférente. Mais je fus interpellé directement :

— C'est vous, Erlouan? Pourquoi vous cachez-vous?

Cette fois, je fis face à l'ennemi. Après une table vide, j'aperçus tout un groupe qui me dévisageait. Comment je reconnus l'enseigne Marcel Linayre — celui qui m'avait appelé, — et d'autres officiers de marine, compagnons de soirs de fête, je ne saurais point le dire. Je ne regardai, je suis certain de n'avoir regardé qu'une femme en toilette rose. Les autres m'apparurent dans un brouillard ; elle brillait dans la lumière. Je conviens qu'elle est plus belle que jadis, plus belle aux yeux de ceux qui préfèrent la fleur épanouie à la fleur en bouton, l'éclat de la beauté souveraine sans ce quelque chose d'inachevé qui prête aux fillettes de seize ans une grâce émouvante, le charme mystérieusement entrevu de la perfection possible répandu sur l'âge heureux où les jours ne comptent pas encore.

Ce charme-là, gloire de mon amie ancienne, je ne le trouvai plus. Il

appartient à mes souvenirs sans partage. Il s'est détaché d'elle pour habiter ma mémoire.

Celui qui la pare aujourd'hui verse en mes veines une ardeur brûlante. Ses yeux d'or ont pris une expression impérieuse et dure. Ses lèvres, pareilles à l'arc de l'Amour, sont rouges et dédaigneuses. Mais ses joues rondes ont le délicat duvet des fruits mûrs dont la saveur est délicieuse et fondante, et le cou blanc qui émerge du corsage un peu décolleté annonce une chair neigeuse, cette chair des femmes brunes dont la blancheur imprévue a le ton brillant de la nacre. Surtout, les lignes de son corps ont revêtu une sensuelle harmonie, cette moelleuse plénitude qui nous apporte avec la joie la douloureuse surexcitation du désir.

Il me serait difficile de préciser le temps que je passai dans cette contemplation. Il ne parut surprenant à personne, soit qu'il ne fût pas excessif en effet, soit que les compagnons de Flora se fussent habitués à lui voir rendre, comme à une idole, de semblables hommages. Quand nous vivons plus vite, nous croyons aussi vivre plus longtemps.

Cependant elle me regardait. Ce n'est pas assez dire : nous nous buvions mutuellement des yeux. Je découvris même le mouvement intérieur de son sang qui abandonna son visage et y reparut tout à coup plus vif et abondant. Je me demande comment aucun des spectateurs de cette scène ne devina le trouble secret dont nous étions agités. C'étaient, il est vrai, de tout jeunes gens dont la vie s'écoule en actions spontanées et irréfléchies.

J'ai connu Linayre au collège Stanislas. Il est plus jeune que moi de deux ans. Et plus heureux, il fut reçu à l'École navale. C'est un joli garçon aux traits de femme, que son intelligence rapide et superficielle voue aux succès d'examens. On m'a dit qu'il disposait avec générosité d'une immense fortune. Il prenait, ce soir, l'air fat d'un homme à succès ; jamais il n'a su dominer sa chance.

— Vous êtes de retour, Erlouan ?

A cette seconde question, je répondis enfin, et bientôt nous nous réunîmes autour de la même table. Flora avait baissé les yeux. Elle suçait avec une paille son café glacé et s'absorbait dans cette opération. Rien dans sa manière d'être ni dans la mienne — rien, sinon notre agitation inaperçue — ne pouvait témoigner que nous nous connaissions. Elle ne riait plus, ne parlait plus. Elle avait cessé brusquement cette conversation qu'elle soutenait à voix haute quand son amant m'interpella. Celui-ci, qui voyait s'assombrir son visage, tentait vainement de l'égayer. Comme je déclinais une invitation en invoquant mon départ du lendemain pour l'île de Port-Cros, elle releva la tête, et même elle rougit encore.

— Port-Cros ? disait Marcel. Nous devions y aller chasser. Un yacht nous eût conduits.

Et, avec emphase, il ajouta :

— Madame n'a jamais voulu.

— Non, fit-elle durement, les sourcils froncés, en me fixant.

Mon ami Pierre Maurec déclara :

— C'est une garnison fort ennuyeuse. Vous êtes heureuse de ne pas la connaître.

Insolente, elle répéta :

— Vraiment, je suis heureuse de ne pas la connaître?

— Il faut, dit Linayre, le caractère farouche d'Erlouan pour se plaire dans cette solitude au delà d'une journée de chasse. Mais il paraît qu'il y conduit des femmes.

Aussitôt cette phrase achevée :

— Partons, ordonna Flora.

Car on ne pouvait se méprendre à son ton de commandement.

Elle se leva. Comme les mots sont inhabiles à traduire, à peindre la vie! Elle se leva : cela signifie qu'elle offrit à nos yeux le développement subit de son beau corps, tige droite et vigoureuse qui portait fièrement la fleur divine de son visage. Elle avait des roses au chapeau et sa robe rose moulait ses formes. Elle personnalisait si merveilleusement ces ornements de sa beauté, qu'ils ne se distinguaient plus d'elle-même et lui laissaient la perfection sans effort des œuvres de la nature.

Nous la regardions. Tous les hommes présents, je le sentais, la fixaient. Nous la regardions et nous la désirions. Elle demeurait immobile, tandis que Linayre acquittait leurs consommations. Quand elle s'éloigna, onduleuse et souple, nous admirâmes ses hanches arrondies, ses jambes un peu longues dont les mouvements décelaient le galbe ferme et gracieux. Elle ramassa ses jupes en montrant le bas noir à la cheville et monta en voiture.

Le silence qui suivit sa fuite attesta son pouvoir mieux que toutes les paroles. Aucun de nous n'exhala le soupir qui gonflait sa poitrine. Quand mes yeux, chargés d'un tel spectacle, consentirent à revoir mes compagnons, je fus saisi de reconnaître en eux les signes de ma propre émotion, et je les détestai.

Cependant l'un des officiers de marine ouvrit enfin la bouche et prononça cette phrase banale :

— Linayre a de la veine.

— Où donc a-t-il trouvé cette femme? interrogea Maurec.

— On ne sait pas. Dans Toulon, mais c'est une Italienne. Il y a un an qu'il la dénicha. Elle habitait sur le quai, près de la darse neuve. Il dut faire un siège en règle. Il paraît que c'était une vertu dont il a eu les honneurs.

— Ou le déshonneur, observa quelqu'un.

Fier de sa science, celui qui donnait ces détails reprit :

— Je le tiens de Linayre en personne. Il s'en est assez vanté. Il l'avait prise tout d'abord pour une veuve, parce qu'elle sortait toujours vêtue de noir. Mais c'était une jeune fille. Par exemple, ce qu'il n'avoue pas, c'est

qu'il en est toqué. Elle le fait marcher à la baguette. Il est riche heureusement, car elle a des fantaisies de princesse.

Maurec approuva :

— A tant de beauté tout est permis.

Un autre lieutenant, moins philosophe, constata mélancoliquement :

— C'est inouï comme ça change du jour au lendemain, ces petites femmes ramassées dans la rue. Ça s'acclimate tout de suite et l'on dirait que ça est né dans le grand luxe.

— Oh ! murmura entre ses dents un troisième qui n'avait point encore parlé, il n'est pas fier, le beau Marcel.

— Comment cela ?

— Oui, il doit subir autre chose que des fantaisies.

— Et quoi donc ?

— Mais c'est la fable de Toulon. Vous ne savez pas que cette Flora a du goût pour les jouvenceaux. Elle a distingué, oh ! pas longtemps, le petit Frémot qui sort de l'École. Elle n'a pas caché le moins du monde son caprice. Linayre ne l'a pas ignoré. Il l'a supporté avec une patience angélique pour ne pas perdre sa changeante amie.

Cette révélation répandit parmi nous une lourde tristesse. Nous nous tûmes quelques instants. Tous, je crois, nous revoyions cette magique Flora et l'homme asservi que nous méprisions et que nous jalousions.

Pendant toute la conversation, je n'avais pas dit mot. Le cœur blessé, je me retirai, et avant de rentrer au Grand-Hôtel je m'engageai machinalement dans les ruelles qui descendent au port. Je repassai à l'endroit où je vis Flora pour la première fois, un soir de carnaval. Je repris la rue où je l'avais poursuivie, et je débouchai sur le quai vers le *Génie de la navigation*. J'allai jusqu'à l'extrémité de la darse où dormait sous les étoiles le *Courrier-des-Iles*. Partout, elle me précédait. Elle marchait devant moi, légère et victorieuse, et se retournait pour m'ordonner de mettre mes pas dans la trace des siens. Sa nouvelle image effaçait l'ancienne qui m'était demeurée dans les yeux. Je ne pouvais plus la revoir qu'en toilette rose, magnifique et insolente. Vainement je l'évoquais dans son humble robe noire qu'elle parait, ou dans cette robe de flanelle blanche qui convenait à son adolescence. Je ne la retrouvais plus.

Elle abolit mon cher passé par sa vision présente. Je lui en veux de sa beauté absorbante qui fait naître un désir nouveau et embarrasse le souvenir. Je la hais d'avoir saccagé, rien qu'en se montrant, le jardin clos de nos félicités de jadis. Je la hais et je la désire.

Demain je m'éloigne. Je ne veux plus la revoir, jamais, parce que je l'aime encore. Ou plutôt, j'aime cette nouvelle femme qu'elle est devenue. Ce Marcel complaisant, je ne le serai pas à mon tour. Je ne supporterai pas qu'elle piétine davantage nos amours défuntes. Elle-même, jadis, me l'a dit à Port-Cros :

— On ne passe pas deux fois par le même chemin.

Port-Cros, 2 septembre.

Ai-je deux ans de moins qu'hier? Y a-t-il un talisman qui permet de retrouver ses jours perdus et de les vivre deux fois?

Ce matin j'attendais sur le quai le départ du *Courrier-des-Iles*. Le vieux capitaine Puccio, toujours bourru, avait bien voulu me reconnaître avec cette phrase indulgente :

— Les nègres ne vous ont donc pas mangé?

Je ne l'écoutais guère. Et comme il veillait au chargement, je le laissai et fis les cent pas sur le quai.

Une image ancienne remplaçait à mes yeux le spectacle réel de cette heure matinale. Je me revoyais à la même place, un même jour, à la même heure. J'avais une figure plus jeune : maintenant j'ai quelques cheveux gris et un teint bronzé. Le bateau avait déjà sifflé, et je me disposais à partir quand je vis Flora venir à moi. Elle portait une robe usée et tenait sa fortune légère à la main. Un oiseau blanc déployait sur sa tête ses grandes ailes et achevait de donner à sa silhouette fière et rapide l'aspect d'une petite divinité de la mer et des vents...

Cette illusion du passé était si parfaite que machinalement j'inspectai le quai désert, de ce côté par où jadis elle s'offrit à mes yeux. Et mes regards ne furent point perdus. Une femme en toilette claire, suivie d'un commissionnaire qui portait une malle, m'apparut tout à coup. Je ne fus pas étonné outre mesure. Elle se retournait fréquemment vers l'homme de peine, sans doute pour le presser, et se hâtait elle-même.

« Flora s'est souvenue, pensai-je. Elle a tout quitté pour me rejoindre. »

Après un instant de flatterie secrète, je me figurai avec une netteté dangereuse le désespoir et la servilité du beau Marcel Linayre. Je n'avais jamais pu donner le vêtement de la vie à l'anonyme qui m'avait précédé, et par là ma tendresse pour Flora n'avait pas connu autrefois le dégoût de ces représentations avilissantes dont les amants ne manquent pas de rechercher l'amertume. Je compris qu'il n'en serait plus de même à l'avenir. Ces paroles me vinrent aux lèvres, demandant à être prononcées :

« Va-t'en. Ne détroussons pas notre passé. Ce que nous avons été l'un pour l'autre est mort. Ma Flora est morte un soir au Soudan. Tu l'ignores, mais moi, je le sais. Va-t'en!... »

Cependant elle avançait et, à mesure que je distinguais mieux sa démarche, ses traits, mes velléités de révolte s'enfuyaient comme les perdreaux devant le chasseur. Sa beauté m'inspirait une décision dépourvue d'orgueil. J'avais trop vécu avec la mémoire de cette beauté pour ne pas tressaillir d'allégresse en la revoyant qui s'offrait.

Je n'allai pas à sa rencontre, néanmoins. Je me contentai de l'attendre en frémissant. Il me plaisait de subordonner la direction de ma vie aux

mouvements harmonieux de ce corps parfait. Elle glissait sur le macadam comme un voilier sur l'eau. Elle me regardait et souriait sans faire aucun signe.

Quand elle fut tout près, elle me dit simplement :

— Hervé, me voici. Tu ne m'attendais pas ?

Et moi je pensais :

« Petite Flora, n'avons-nous pas égaré deux ans sur le chemin de notre vie ? »

Elle se tourna à droite et à gauche et vit le quai désert. Sur le vieux bateau, Puccio et ses acolytes rangeaient les bagages, et le portefaix nous avait dépassés pour leur livrer sa malle. Assurée de notre solitude, elle se précipita dans mes bras. Et comme elle ne craignit pas de bousculer son chapeau dont les roses se froissèrent, je connus avec certitude qu'elle n'avait pas changé. Elle riait et pleurait à la fois :

— Mon Hervé, je te croyais perdu. Perdu pour moi. Ne nous quittons plus jamais. Tu veux bien ? Sais-tu que j'ai failli mourir de ton départ ?

Pour me rassurer sur les dangers qu'elle a couru par ma faute, je contemplai sans en rassasier mes yeux sa jeune vigueur, sa poitrine ferme et ses membres souples où circule avec abondance un sang pur.

Les mots qui nous venaient avaient trait à nos souvenirs communs. Nous évitâmes toute allusion à l'abandon improvisé de Marcel Linayre. Elle devina qu'il fallait introduire un peu d'art dans nos brusques façons de rattacher le présent au passé.

Comme autrefois nous contemplâmes joyeusement la fuite du rivage. Comme autrefois, nous découvrîmes de fraîches pensées amoureuses dans les frissons de la mer. Comme autrefois, enfin, nous vîmes Port-Cros, l'île verte, émerger des eaux bleues.

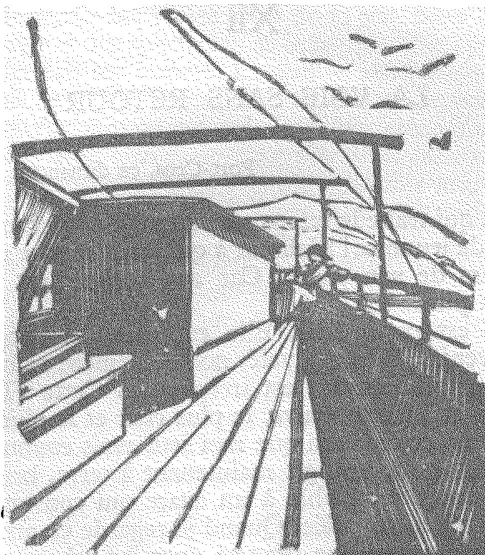
Elle occupe, en ce moment, la chambre ronde du Château, notre chambre. Je l'ai quittée pour mettre en ordre quelques notes de service. A mon bureau, j'écris ces lignes, tandis qu'elle défait sa chevelure. Elle m'a prévenu que sa toilette de nuit lui prenait plus de temps que jadis. Pour tromper cette attente, j'ai repris mon journal.

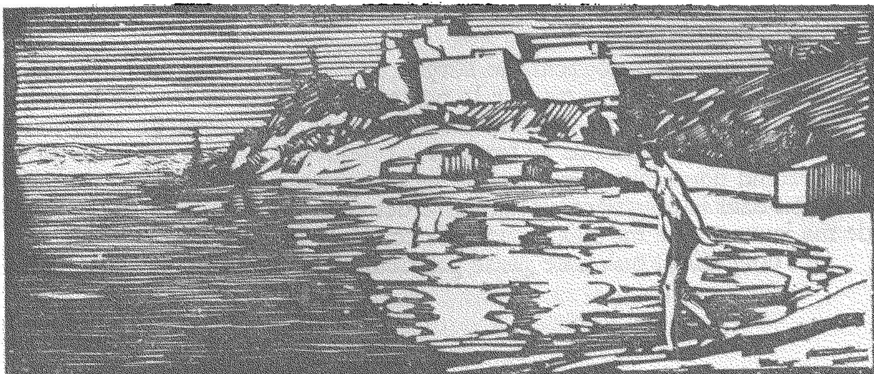
Mon front, qui s'appuie à ma main gauche, est brûlant. Flora excite en moi une fièvre dévorante. Elle rassemble le troupeau errant des regrets sans nombre que me laissa sa jeune chair perdue, sa chair nacrée qui sent les fleurs. Elle l'accroît de nouveaux désirs. Sa beauté incomparable a jailli, toute neuve, des promesses de son adolescence, comme une rose éclôt subitement d'un bouton fermé, comme une voile naît d'un point sur la mer.

Rien n'a changé autour de nous. Mon île est restée immuable dans sa grâce ardente et délicate. En nous rien n'a changé. Flora a son même rire perlé et ses gestes de tendresse rapide. Ses yeux contiennent la même parcelle d'or. De connivence nous avons supprimé ce qui pouvait nous séparer.

Malgré mon âge, souvent j'ai surpris le pas des heures en fuite. Dans ma case, au Soudan, j'ai vu par la porte entr'ouverte la face de la mort. Aujourd'hui j'exerce une revanche. La course incessante de mes jours est suspendue. Je reprends au temps ses conquêtes. Mon passé — ce passé qui prétend nous échapper à jamais — m'appartient. Comme on retrouve un bijou dans la poussière, j'ai ramassé deux ans qui traînaient sur la route de ma jeunesse. Je me suis emparé de ce trésor inestimable.

Qui donc disait qu'on ne passe pas deux fois par le même chemin?...





XII

LA VOIE SANS RETOUR

Port-Cros, ce dimanche 19 septembre.

MALHEUR à qui traite le temps sans respect et prétend lui reprendre un peu de jeunesse! Malheur à qui veut rendre une vie présente aux jours de son passé! Car son audace est sacrilège et les dieux la punissent.

Flora est partie hier. Elle est partie, emportant jusqu'aux joies de mes souvenirs. Elle m'a volé, non seulement sa beauté, mais son image ancienne, et cela surtout est irréparable. Cette Flora de dix-huit ans, aux bras frais et à l'âme neuve, le plus clair et le plus doux rayon de mes heures écoulées, cette Flora que moi seul avais connue dans sa vérité et qui n'appartenait qu'à moi, gît maintenant à terre, brisée comme une poupée fragile. Je suis semblable à un avare qui constate la disparition de son trésor. Ma vie a été pillée. Quand je regarde en arrière, mon passé m'apparaît comme un domaine dévasté dont les arbres ont été arrachés et taries les fontaines, et qui n'est plus qu'un désert aride.

Quinze jours ont suffi pour causer tant de ruines et me faire si chèrement expier mon imprudence.

J'ai cru remettre mes pas dans les traces anciennes. Maintenant que je n'essaie plus de me tromper moi-même, je me rends compte que, dès les premières heures, nous fûmes séparés, et que j'eus, dès les premières heures, le pressentiment que notre aventure ne pouvait pas être durable. Nous suivions à travers l'île les sentiers que nous avions ensemble parcourus. Nous retrouvions avec une joie craintive les permanents témoins

de nos amours. Quand nous pénétrions dans les bois de pins ou d'oliviers, nous levions des faisans qui s'envolaient lourdement devant nous, et il nous semblait que nous éveillions ainsi tout un monde endormi de souvenirs. Mais, poursuivi par cette impression étange que nous accomplissions une œuvre impie, j'imaginais que nous traversions quelqu'un de ces bois sacrés dont l'accès est interdit aux simples mortels.

Je voulais être heureux, et je ne l'étais pas. Quand elle était venue jadis, aucun amour n'avait laissé sur son cœur ou ses sens une empreinte. A ce second séjour, des paroles qui indiquaient une autre influence, des caresses que je ne lui avais pas apprises me révélaient toute une part de vie inconnue. Les soirs surtout nous étaient cruels. Je voyais bien qu'elle s'ennuyait. Elle retenait à peine les soupirs que lui inspirait notre isolement. Elle regrettait l'animation du boulevard de Strasbourg et du Casino. Elle avait contracté ce terrible besoin de distraction qui empêche tant d'honnêtes gens de sentir les vraies joies de la vie, filles de la solitude, des passions profondes et des spectacles de la nature. Elle pensait aux veillées de Toulon et j'attendais ses baisers. La mer et mon amour ne lui suffisaient plus. Je tournais vers l'île immuable mes vaines espérances de prolonger ma jeunesse en revivant mon passé. La même grâce limpide ne la parait-elle point ? Oui, tout était pareil, excepté nos deux cœurs.

Nous allions le soir, comme autrefois encore, nous baigner à la baie du Sud. J'ai revu l'effet du soleil couchant sur sa chair délicate que l'astre dorait.

Quel pouvoir sa beauté exerce-t-elle sur moi ! Pour avoir évoqué son image, voici que je ne puis plus écrire. Je songe à la rappeler, à m'humilier bien bas devant elle. Cette île où j'agite inutilement ma peine me devient une affreuse prison. Pourquoi ai-je renvoyé Flora ? Je ne sais plus ce qu'elle a fait, mais je sais qu'elle a tant de charmes et qu'elle me possède tout entier...

Lundi 20 septembre.

Ce qu'elle a fait ? Ah ! si elle n'avait pas touché à mes souvenirs, comme je lui pardonnerais !...

L'orage a éclaté samedi dernier, subitement, par ma faute.

Je suis sujet à ces crises violentes de jalousie au cours desquelles les hommes éprouvent une joie féroce à dégrader leur amour et dessécher la source de leurs félicités. Nous parlions de nos adieux de Marseille avant que je monte à bord de la *Ville-d'Alger*. Elle m'avait répété qu'après mon départ elle avait cru mourir. Pour me venger de ma désillusion, et parce que je n'ai pas trouvé dans ce recommencement de tendresse la somme de bonheur que j'attendais, j'ai dit avec ironie :

— Pourtant, Flora, tu t'es bien vite consolée.

Et j'ai répété la sentence du pêcheur Savelli que je n'ai pas oubliée : « Quand on veut que sa femme soit fidèle, on la noie dans la mer. »

Je n'avais point souci de la tristesse qui se lisait sur son visage, qui remplissait ses yeux dont je voyais l'éclat se ternir, et je continuai :

— Le beau Marcel, l'as-tu rencontré longtemps après moi ?

Maintenant que je suis plus calme, je comprends mieux le ridicule et même l'odieux de cette question. Je pouvais croire en toute simplicité au chagrin que lui causa mon absence. Les propos mêmes que j'avais entendus inopinément au café de la Rotonde m'en fournissaient la preuve. Ne disaient-ils pas que Marcel Linayre l'avait prise pour une veuve parce qu'elle ne sortait que vêtue de noir, et ne disaient-ils pas encore qu'elle s'était longtemps refusée ? Enfin sa lettre de rupture, dont la sincérité honorait encore notre passé amoureux, avait été écrite dix mois après que nous nous étions quittés. Dix mois ! n'est-ce point déjà le gage touchant d'une passion qui a tenté de résister à l'absence ? Mais je ne vis alors aucune de ces bonnes raisons. Les amants n'ont pas besoin de chercher dans les circonstances extérieures des occasions de se tourmenter ; ils les trouvent communément en eux.

Flora se taisait. Plus sage ou plus oublieuse, elle laissait dans une ombre favorable ce qui ne concernait point notre tendresse. Elle se taisait et son silence m'abusa. Je crus que je pouvais, comme autrefois, la torturer de mes interrogations sans recueillir de plainte. C'est la revanche de cette servitude que le désir nous impose, ce délire furieux qui nous agite tout à coup et nous pousse à avilir l'objet de notre passion, et par là notre passion et nous-même. Je repris donc en ricanant :

— Oui, les absents ont toujours tort. Toi, tu n'es pas capable de fidélité.

Je la voyais qui tremblait toute. Pourtant elle avait la force de se taire. Mais j'ajoutai :

— Tu n'es pas capable d'aimer.

Elle était à bout de patience. Elle bondit vers moi. Ses joues étaient pâles. Ses yeux d'or lançaient des éclairs :

— Je ne suis pas capable d'aimer, moi ?

Au lieu de me contenir, je m'irritai de sa brusque défense. J'allais répliquer avec vivacité lorsque, reprenant haleine, elle prononça la parole fatale :

— Alors, toi, je ne t'ai pas aimé ?

Je ne fus pas maître de ma mauvaise réponse.

— Oh ! je n'en sais plus rien !

— Ah ! Tu n'en sais rien ! Tu n'en sais rien !

Elle s'agitait dans la chambre trop étroite comme une panthère dans sa cage. Elle tournait la tête de droite et de gauche, et je crus qu'elle cherchait quelque objet à briser. Et c'était notre amour passé. Elle cherchait

un moyen sur de le mettre en pièces. Et d'un mot elle le brisa comme un vase précieux. J'en ai pu contempler à terre les morceaux.

— Eh bien, non! me cria-t-elle, je ne t'ai jamais aimé. Jamais, entends-tu ? J'ai des amants, moi, je me donne à qui me plaît. N'est-ce pas, c'est bien cela que tu penses ?

Et comme si elle se décidait brusquement à livrer un secret, — ou comme si elle trouvait enfin quelque chose d'assez cruel pour satisfaire sa rage, — elle eut un rire atroce avant de me dire :

— Tu croyais que je pouvais être fidèle ? Ah! ah! Pauvre Hervé! Dans ton île même, je te trahissais!

— Misérable, tais-toi! vociférai-je à mon tour.

Et je marchai sur elle le bras levé.

Mais rien ne pouvait plus l'arrêter.

— Oui, je te trahissais. Je veux que tu le saches. Ah! je ne t'ai pas aimé! Te rappelles-tu le petit Angelo ? Tu as cru qu'il était de mon pays ? Ah! ah! C'était un Piémontais, et bien joli encore.

Interdit, je répétai :

— Angelo ?

Et j'éprouvai un tel malaise que je dus rassembler tout mon courage.

Elle continuait avec ses ricanements qui résonnaient dans mon cœur comme un glas :

— Oui, Angelo qui travaillait dans l'île. Il n'était pas joli peut-être ? Le petit Paul de Frémot lui ressemble : encore un, celui-là, n'est-ce pas ? Eh bien! Angelo était mon amant.

— Tu mens! Tais-toi!

— Oui, c'était mon amant! Tu te souviens de ton voyage à Toulon et des deux nuits que j'ai passées à l'auberge de Pascal ? Je ne les ai pas passées toute seule. Ah! non! j'avais bien trop peur dans ton île.

Mon bras levé retomba inerte. Elle avait dévoilé ou inventé le plus affreux supplice en me dépouillant d'un bonheur que je croyais à l'abri parce qu'il était passé. J'écris aujourd'hui ce mot *inventé*, mais dans la violence de cette scène je n'ai pas imaginé qu'elle pût consentir à s'avilir elle-même pour me procurer plus de douleur. C'est une supposition que j'ose faire maintenant. Ainsi ce que j'avais au cœur de plus sacré était souillé et corrompu.

Je n'avais plus de colère, seulement du dégoût et du mépris. Je dus prendre une figure bouleversée, car elle s'arrêta en me regardant. Elle vit tout à coup l'abîme qu'elle avait creusé entre nous, elle jugea enfin ce désastre où nos rapports sombraient et se mit à pousser des sanglots de désespoir.

Je changeai aussi d'attitude. Je connus ce calme sans résignation qui suit parfois les coups trop forts du destin. Ce fut d'une voix blanche, qui contrastait singulièrement avec ma fureur précédente, que je lui dis presque doucement :

— Tu ne peux plus rester ici. Tu le comprends. Il faut faire ta malle tout de suite. Le *Courrier* est parti ; nous ne pouvons pas demeurer ensemble jusqu'à mardi, jour de son prochain départ. Ce serait un enfer. Je te conduirai au Lavandou où tu prendras le train pour Toulon.

Et prenant mon chapeau :

— Je vais trouver Savelli, afin qu'il mette à la voile.

Elle semblait ne pas comprendre mes paroles. Elle demanda :

— Tu veux que je parte ? Alors tu me chasses ?

Et comme je ne répondais pas, elle saisit enfin le triste dénouement de notre scène. Il y eut une lutte en elle entre sa fierté et son amour. Les traits contractés de son visage me sont trop présents à la mémoire pour que j'en puisse douter. La fierté l'emporta. Elle tamponna ses yeux de son mouchoir, se leva et ouvrit l'armoire où elle avait disposé son linge. Je me traînai jusqu'à la porte pour accomplir ma menace.

Quand je revins dans la chambre, une heure plus tard, Flora avait déjà fermé sa malle. Elle épinglait son chapeau devant la glace. Elle me vit entrer par le jeu du miroir, ne détourna pas la tête et apporta un soin plus minutieux à fixer sa coiffure. Le soleil qui fuyait vers l'île de Porquerolles teintait d'or pâle sa nuque et le reflet de son visage. Placé derrière elle je voyais ensemble son image et sa forme réelle. Et je commençai de regretter ma violence. Je brûlai de lui dire :

— Flora, ne t'en va pas. Il me suffit que tu sois belle, et tu es si belle ! »

Je ne sais si elle lut son triomphe dans mes yeux. Je ne le crois pas : les siens étaient pleins de larmes et ne lui permettaient pas de distinguer ma lâcheté. Je devinais sa faiblesse, mais mon orgueil exigeait encore qu'elle en fît l'aveu. Ainsi nous restâmes face à face, avec des attitudes de mensonge, et notre vanité fut notre seul courage.

Elle ne m'adressait point la parole. J'allai prendre une petite boîte d'un travail précieux que j'ai rapportée jadis d'Indo-Chine, j'y introduisis quelques billets de banque, et je la lui tendis :

— Tiens, Flora. Il faut emporter ceci.

J'avais prononcé sans dureté ces mots. Je pensais l'indemniser du sacrifice qu'elle avait fait pour me rejoindre et tirer de ma générosité une plus grande force de dédain.

Elle refusa avec vivacité :

— Oh ! non ! jamais.

Et presque tristement elle ajouta :

— Plus maintenant.

Nous nous rapprochions l'un de l'autre. Les contours de son corps se jouaient de mes hésitations et me rappelaient à la véritable humilité humaine. J'acceptais mentalement l'ignominie de garder près de moi l'infidèle. Une parole d'elle, un mot de moi eussent suffi pour mêler de nouveau nos lèvres et nos vies. Mais notre séparation devait s'accomplir.

A cet instant même où la réconciliation nous guettait, mon ordonnance entra et me prévint que la *Sainte-Marie* appareillait. Sa présence me sauva de la défaite. Il emporta la malle de Flora et nous le suivîmes sans rien dire.

Nous n'échangeâmes plus aucune phrase. Elle s'assit à l'avant de la barque, et moi près d'elle. Savelli cassé par l'âge et le mousse Janot devenu un jeune homme s'occupèrent sans mon aide de manœuvrer la voile et la barre. Nous mîmes le cap sur le Lavandou ; le soir même elle arriverait à Toulon.

Pour la seconde fois nous vîmes ensemble fuir les rivages et les bois de Port-Cros. Et cette fuite fut plus lente que la première, à cause du vent léger qui nous emmenait sans hâte sur les eaux fleuries où traînaient les lueurs du crépuscule. Nous eûmes le temps d'approfondir notre misère.

Flora essayait de tourner vers la terre son visage immobile. Mais, obligée de se replier sur elle-même, elle ne réussissait qu'à me montrer son profil dont la ligne admirable se découpait sur le fond du ciel rose.

Bientôt le jour disparut et la lune se leva. A sa lumière, je continuai de voir Flora plus mystérieuse, plus suave, plus captivante dans l'état d'esprit où je me trouvais. Elle contemplait les reflets de l'astre sur la mer, et ces reflets couraient au sommet des vagues comme de petits lutins vêtus d'argent. Je ne sais quel souvenir lui vint, et ce fut sans doute la ressemblance de cette soirée avec tant d'autres où nous revenions si joyeux de nos expéditions, avec celle, plus sombre, où elle s'endormit la tête sur mes genoux au retour de l'île du Levant. Je surpris des larmes dans ses yeux. Je suis bien sûr de l'avoir vue pleurer. Et de ce chagrin qu'elle ressentait, mon émotion s'accrut. Mais comme je rapprochais ma main de la sienne appuyée au rebord de la barque, soit hasard, soit lassitude ou fierté, elle se retira de moi.

Le voisinage de sa beauté que je perdais cette fois sans espoir me communiquait de la fièvre. Je ne donnais plus un regard au spectacle des flots et de la lune. Je vivais, je tendais toutes mes forces de vivre dans l'attente d'un mot. Je ne quittais plus ma chère Flora des yeux et je n'attendais qu'un mot d'elle pour reprendre ma chaîne avec une joie indigne. Que m'importaient désormais sa souillure et mon avilissement ? Une parole de regret — non pas même de regret, seulement d'indifférence — et j'ordonnais à Savelli de tourner la voile pour nous livrer aux vents contraires. Ce mot, ce n'est pas assez dire que je l'attendais, je l'implorais. Tantôt je la suppliais intérieurement et tantôt je m'irritais contre elle jusqu'à la fureur. Ah ! si l'orgueil ne m'avait pas retenu, je me serais jeté à ses pieds pour lui demander de me pardonner. De me pardonner quoi ? De ne pas avoir accepté ses trahisons ? Malheureux ceux qui n'ont pas d'orgueil ! Ils sont voués à toutes les bassesses en face de l'amour ; ils sont désarmés en présence de la volupté.

Mais Flora, immobile à l'avant, gardait un silence farouche. Elle aussi, sans doute, attendait pour se soumettre une parole de mes lèvres. Jadis elle m'aimait sans vanité, et d'un cœur docile. Les faveurs de sa vie nouvelle ont chassé cette humilité si convenable à la vraie tendresse.

Ainsi désemparés, nous franchîmes le cap Bénat. Se souvint-elle comme moi de l'horreur qu'il nous inspirait, et cette horreur fut-elle accrue par notre inimitié présente? Il se dressait haut sur la mer, plus sinistre et sombre qu'autrefois, et les rayons de la lune tentaient vainement d'adoucir son attitude.

Bientôt nous débarquâmes sur la plage du Lavandou. Je dis aux pêcheurs de rester jusqu'à mon retour, et je conduisis Flora à la gare. Nous arrivâmes peu avant le passage du train. Toutes les circonstances se prêtaient à la rupture. Si nous étions demeurés longtemps face à face dans cette petite gare déserte, il m'eût été impossible de continuer à cacher ma défaite. Et je crois me rappeler maintenant que j'entendis Flora soupirer comme une pauvre malade. Que les changements de notre vie tiennent à peu de chose, et comme il nous apparaît, quand nous consentons à réfléchir, que nous sommes le jouet des événements et que de petites causes futiles furent l'origine de nos plus grandes joies et de nos plus grandes douleurs! Mon ordonnance ne fut pas entré dans la chambre où nous étions las de secouer le joug de notre passion, ce train eût subi un retard, et nous reprenions notre existence commune, mais avec des âmes moins fières et un amour avili.

Tandis qu'elle s'occupait de sa malle, je n'eus que le temps de glisser dans son réticule, oublié sur la banquette, la petite boîte aux incrustations chinoises qu'elle avait refusée à Port-Cros.

L'heure était venue.

— Adieu, Flora, lui dis-je en fermant la portière de son compartiment.

— Adieu, répondit-elle sans me regarder et d'une voix si basse que je l'entendis à peine.

Je ne puis exprimer la tristesse navrante que revêtit en ce moment notre séparation. Celle de Marseille, que je croyais pourtant définitive, fut douce auprès de celle-ci. La douleur est supportable quand elle est occasionnée par l'amour et ne le met pas en doute, mais, au contraire, en fait mesurer la puissance. Et, ce soir-là, nous sentions agoniser notre jeunesse.

La locomotive siffla après quelques secondes poignantes où nous nous crûmes déjà séparés. Alors, comme le wagon qui emportait mon bonheur s'éloignait, Flora, ma chère petite Flora ancienne, se pencha à la croisée et me cria : « Hervé! Hervé! » en me tendant les mains. Dans la nuit claire je pus la suivre des yeux quelques instants. J'avais renoncé, en lui disant adieu, à tout espoir. Tout était bien fini entre nous. Et voici qu'elle me jetait un appel d'amour en s'enfuyant.

Ce cri me causa une telle surprise, il débarrassa ma poitrine d'un tel poids que je ne pus répondre à temps. Je demeurai pétrifié sur la chaussée. Ainsi nous consentîmes trop tard à abaisser notre orgueil.

Je regagnai la *Sainte-Marie*. Savelli et Janot n'avaient point perdu l'habitude de boire. Au lieu d'être indulgent, je les réprimandai avec violence. Nous réussîmes enfin à nous trois à déployer la grande voile. Et le coucher de la lune nous livra à l'obscurité.

Je regrettais amèrement la perte de Flora. Jamais je n'avais senti avec une telle ardeur frénétique la fascination de sa beauté. J'en revoyais les détails qui pouvaient le plus surexciter mes vains désirs. Et j'enviais Marcel Linayre, qui, plutôt de la perdre, acceptait ses infidélités et se soumettait en esclave à ses caprices.

Puis je me plongeais dans la destruction de mes souvenirs. Je rassemblais toutes les occasions où j'avais surpris Flora parlant à l'Italien Angelo, afin de mieux me convaincre de la trahison dont elle avait souillé notre amour. J'élargissais avec une horrible volupté la blessure qu'elle m'avait faite au cœur.

Je n'ai pas vécu d'heures plus douloureuses...

Mercredi 22 septembre.

La solitude me pèse. Cette île, que je considérais comme un séjour enchanté et peuplé des heureuses images de mon passé, m'apparaît déserte et morte comme l'île du Levant.

J'essaie de réparer mes souvenirs. Je tente de ne plus voir dans les paroles de Flora que l'atroce vengeance, la vengeance irréfléchie d'une femme que mes propos outrageaient. Elle a cherché et trouvé d'instinct ce qui pouvait le plus me torturer. Elle a ramassé dans la boue où elle vit de quoi éclabousser notre belle tendresse de jadis. Je ne saurai pas la vérité. J'ai honte de questionner l'aubergiste Pascal sur ces deux nuits qu'elle a passées en mon absence sous son toit. D'ailleurs il me restera toujours le soupçon et le soupçon suffit à empoisonner mon amour. Jamais plus je ne regarderai joyeusement en arrière.

J'avais le pressentiment de mon infortune quand je revis Flora. Sa beauté ne me laissait pas libre. Mais je ne croyais risquer que le présent, et je pensais que mon bonheur révolu m'appartenait et ne pouvait plus m'être arraché.

Vainement, j'écarte la vision de ce funeste Angelo. Ses traits me reviennent à la mémoire avec une précision étrange. Quand nous débarquâmes, Flora et moi, pour la première fois à Port-Cros, il était presque nu dans l'eau vers l'embarcadère, et Flora le regarda. Plus tard, je l'ai vue dans sa compagnie. Ils parlaient leur jargon sonore de gens en colère. Elle allumait dans les yeux sombres de l'Italien des lueurs de désir.

Elle mentait donc quand elle me témoignait tant de confiance et une tendresse si parfaite! Ah! comme je la hais!

Samedi 25 septembre.

En rentrant ce soir dans mon château solitaire, j'ai passé à côté d'une petite mare. Des averses récentes l'avaient formée, et la terre voisine, en glissant, l'avait comblée à demi et troublée. C'était l'heure du couchant, et j'ai vu le reflet du soleil dans cette eau corrompue.

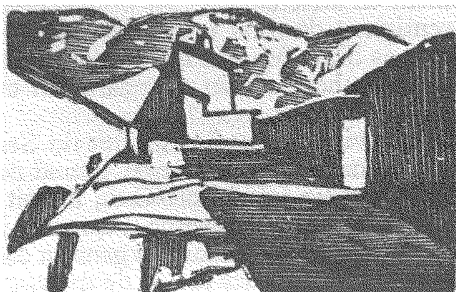
Ainsi l'amour, pour resplendir, ne nous demande qu'un peu de sensibilité. Il n'a point souci d'être inspiré par la vertu ou de naître d'un contact avili. L'objet qui nous exalte peut être indigne ; il n'est pour nous qu'une occasion de nous émouvoir. Mon amour m'appartient. La beauté de Flora fut l'excitation mystérieuse de mon être. Elle m'a révélé ma force de sentir, mon cœur, et jusqu'à l'âme flottante de l'univers. Pour ces transports heureux de ma vie, qu'elle soit donc pardonnée!

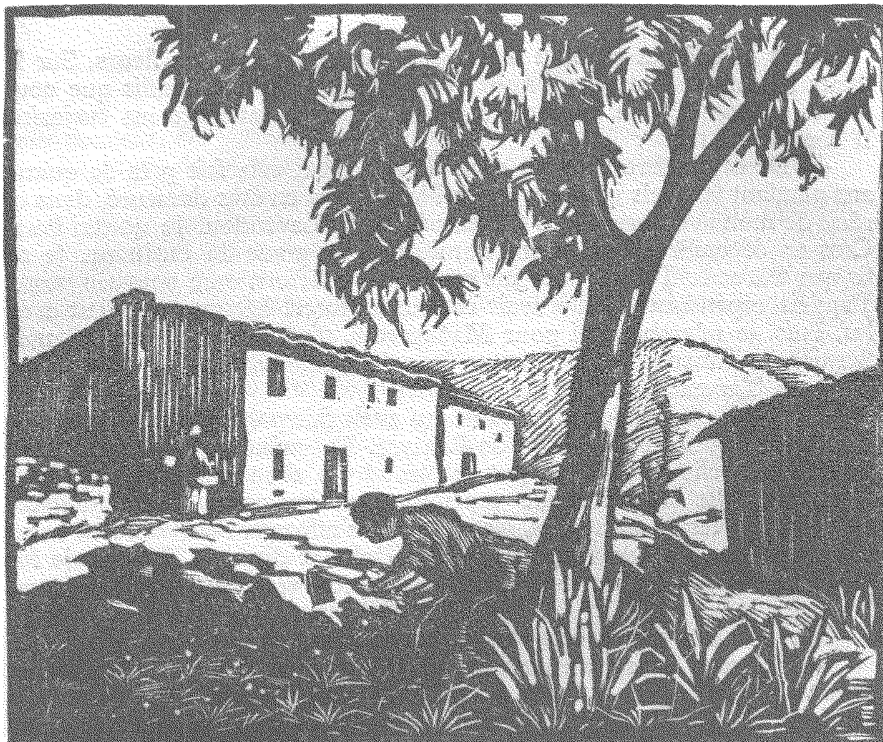
Je ne l'aime plus... Pauvre enfant que je suis! Je ne veux plus l'aimer et je la désire encore. Elle ne se doute pas de l'étendue de son pouvoir sur moi, en ce moment même où j'ose écrire que je ne l'aime plus. Son erreur sera mon salut, son erreur et mon orgueil. Il ne faut pas que je la revoie. Si elle ne peut plus me donner ces émotions divines que j'ai connues par elle, elle peut encore, elle peut toujours me procurer le tragique oubli de la vie et des hommes, cette ivresse de la volupté que j'ai senti une nuit me monter au cerveau.

Ah! pour avoir voulu dérober au temps les plus belles heures de jeunesse, je suis frappé. Nul ne passe deux fois par la même voie d'amour. C'est un chemin qu'il faut parcourir sans regarder en arrière.

Je n'écrirai plus le nom de Flora. Je ne tiendrai plus note des battements de mon cœur. Dieu veuille que dans le silence mon amour souillé disparaisse, comme ces faisans blessés qui se traînent jusqu'à la brousse afin qu'on ne les voie pas mourir.

. . . .





XIII

ÉPILOGUE

Sans doute, pour n'être plus tenté d'écrire le nom de Flora, Hervé d'Erlouan cessa-t-il dès lors de tenir son journal. La fin du cahier qui contenait ce dernier épisode ne se composait que de pages blanches. Je le restituai à mon ami et j'ajoutai, non sans indiscrétion :

— Il ne me reste plus maintenant à connaître que les paroles de Flora à Monte-Carlo lors de votre dernière rencontre.

— Soyez patient, me répondit-il. J'ai demandé et obtenu trois jours de permission. Je vous emmène chasser à Port-Cros. Là, vous saurez le secret de cette entrevue définitive.

Nous chassâmes en effet deux jours parmi les bois en fleurs. Sur le vieux bateau de Puccio qui nous reconduisait à la côte, tandis que nous étions en vue de l'île encore, Hervé se décida à satisfaire ma curiosité. Il commença ainsi :

— De septembre 1897 au mois d'avril 1901, cela fait près de quatre ans pendant lesquels je ne revis pas Flora. Vous en êtes demeuré, dans ce récit de mon aventure, à nos tristes adieux du Lavandou. Je quittai Port-Cros en décembre, date de ma nomination au grade de capitaine. Je ne fis que traverser Toulon pour me rendre à Rochefort, mon nouveau poste. J'appris cependant qu'elle avait retrouvé Marcel Linayre et vivait avec lui. Puis, je m'embarquai pour Madagascar, d'où je suis revenu le mois dernier. A Tananarive, je reçus un jour de ses nouvelles.

— A Tananarive ? Elle vous écrivit ?

— Non : un de mes camarades qui avait fait partie de la garnison de Toulon m'apprit la démission de Linayre. Le malheureux, désigné pour je ne sais quelle colonie, ne put se résoudre à abandonner sa maîtresse. Cependant elle était devenue capricieuse et insupportable et infligeait à son amant les pires injures, les plus cruels affronts. Pour elle il se ruina aux trois quarts : brusquement, elle le lâcha et disparut. Là-bas, je fus plusieurs jours à penser à elle, après cette conversation qui attestait son pouvoir.

Hervé fit une pause, et ajouta mélancoliquement :

— J'ai revu Linayre à mon retour à Marseille. Il y travaille chez un armateur. Je l'ai prié à dîner, poussé bien plus par une sorte de lâcheté sentimentale que par la pitié. J'étais, certes, décidé à ne jamais revoir Flora, et je la revoyais néanmoins à travers l'amant qui lui avait tout sacrifié. Linayre avait changé de visage et de tournure. Ce n'était plus le beau Marcel à l'intelligence rapide et brillante, aux gestes de fat sûr de lui-même. Il avait maigri et pâli, et sa parole s'embarrassait. Riche, trop satisfait jadis, il aggravait son infortune en la supportant mal. Il me parla amèrement de l'auteur de sa déchéance, et ce fut pour me faire cette étrange confidence :

« Elle n'a jamais aimé que vous. Je l'ai sauvée de la mort après que vous l'eûtes chassée de Port-Cros. Elle s'était empoisonnée. Dans son délire elle vous appelait. Ainsi j'ai su la vérité que chaque jour, depuis, elle m'a répétée cruellement. Et moi j'ai tout supporté d'elle. Je l'aimais... »

J'ai vu pleurer ce malheureux, et au lieu de le plaindre, je le jalousai ; ne l'avait-il pas aimée mieux que moi ? Lorsque je me séparai de lui, je connus clairement que mon amour n'était pas mort.

Cependant Port-Cros n'était plus qu'un point à l'horizon. Hervé reprit :

— Je ne vois jamais sans émotion disparaître cette île. Maintenant, surtout, que je lui ai rendu son prestige en restituant à mes souvenirs toute

leur douceur. Ne vous ai-je pas dit à Nice que la rencontre de Flora dans la salle de jeu de Monte-Carlo fut pour moi un événement heureux ?

— Oui, j'attendais que vous abordiez ce sujet.

— Vous rappelez-vous les paroles qu'elle prononça en votre présence ?

— Je ne les ai pas oubliées. Elles me parurent alors fort obscures, mais aujourd'hui je les comprends : « *L'Italien de Port-Cros, ce n'est pas vrai!* » disait-elle. Elle convenait enfin qu'elle avait inventé sa trahison avec Angelo.

Et Hervé ajouta :

— Sur la terrasse elle me jura son unique amour. Elle me proposa de tout quitter, son luxe, ses toilettes, ses bijoux, ses chevaux, — elle fit même cette énumération complaisante, — pour vivre avec moi n'importe où, si humblement qu'il me plairait. Je dus lui promettre de la revoir, et je quittai de suite ce rocher de Monaco. Je redoute encore mon cœur et sa beauté.

Nous demeurâmes songeurs un temps assez long, tandis que la côte se rapprochait insensiblement. Je n'avais de Flora qu'une image : aussi ma rêverie fut-elle terminée plus vite, et j'interrompis celle d'Hervé :

— Maintenant que vous jugez de votre aventure avec plus de calme, que croyez-vous ? Vous a-t-elle aimé ? Vous a-t-elle trahi ?

Il eut un sourire ironique :

— Qui sait ? Peut-être les deux.

Et plus gravement il reprit :

— Nous craignons trop d'être dupes et je parle contre ma pensée actuelle. J'ai interrogé l'aubergiste Pascal, hier soir, après que vous vous fûtes retiré. Je l'ai interrogé en plaisantant, comme si je connaissais l'infidélité de Flora et la traitais avec indifférence. Bien que ces faits remontent à près de six années, Pascal se souvenait parfaitement de mon amie. Il m'affirma que jamais l'Angelo ne la fréquenta en mon absence. Et le verbe *fréquenter* a dans sa bouche une signification précise : « — Mon capitaine, vous vous êtes trompé, me dit-il. Cette petite raffolait de vous. Je me la rappelle très bien : une brune mince. Elle avait peur au château et n'osait pas y passer la nuit toute seule. Elle n'a fait que regarder à la fenêtre pendant que vous n'étiez pas là. » Aucun officier n'a résidé autant que moi à Port-Cros ; je suis très connu de Pascal et sa franchise est hors de doute.

Comme nous étions en vue de Toulon, Hervé se tourna dans la direction des îles d'Or :

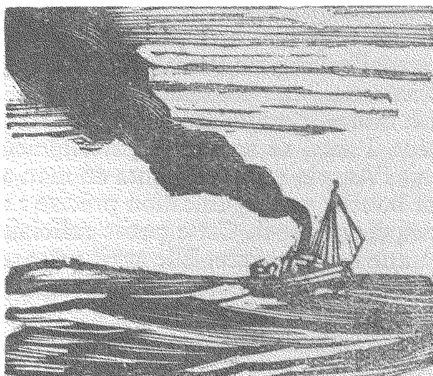
— Dans ma vie dispersée aux quatre vents cette petite fille représente l'amour. Elle est dans mon passé comme une déesse de marbre est dans un jardin : une blanche apparition de fraîcheur et de grâce. Je la revois le plus volontiers dans cette pose qu'elle prit naturellement, un jour, à l'île du Levant. Nous avions visité le parc abandonné. Elle cueillit une rose que son seul geste effeuilla. Un instant elle demeura interdite, la tige nue dans sa main. Elle portait une robe de flanelle blanche qui se pliait aux souples

mouvements de son corps. Elle s'étonnait que les fleurs se fanent, et moi que meurent nos jours heureux...

Et pour conclure, Hervé ajouta :

— Je commis la faute de vouloir reprendre mon bonheur au temps qui le gardait avec fidélité. J'avais extrait de l'amour toute la force d'émotion qu'il peut nous communiquer. Cette nuit en mer où ma chère Flora s'endormit la tête sur mes genoux, — cette autre nuit où la vue de sa chair soyeuse et le sentiment que j'allais perdre à jamais tant de charmes ouvrirent devant moi le domaine aux plantes suspectes de la volupté, — j'explorai des terres inconnues et presque sans limites. Pourquoi pensai-je égaler mon destin à celui des dieux immortels ? L'amour et la jeunesse sont une voie où nous passons, et nul n'y revient jamais en arrière. Nous ne pouvons y retrouver la trace de nos pas. J'ai éprouvé qu'il est dangereux de toucher au souvenir, et je sais que le passé, comme la mort, est sacré...

Port-Cros, octobre 1898. — Florence, avril 1901.



IMPRIMÉ
POUR LA COLLECTION
" *LE LIVRE DE DEMAIN* "
SUR LES PRESSES
DE LOUIS BELLENAND ET FILS
A FONTENAY-AUX-ROSES
SEPTEMBRE 1929

